





Le Jour des Morts, par PIERRE A. COT.





## Le Jour des Morts

---



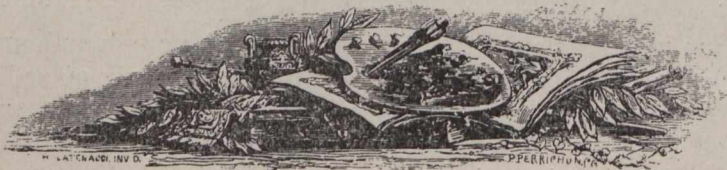
EST le jour des Morts! Ceux qui furent riches dorment dans leur tombe de marbre; ceux qui furent pauvres, sous l'humble croix de bois. Peu à peu, entre les cyprès au feuillage sombre, naissent de petites flammes, toute pâles d'abord sous le ciel empourpré, bientôt plus brillantes à mesure que l'obscurité se fera, comme le souvenir qui grandit dans la nuit du tombeau.

Ce sont des mains amies qui viennent allumer, au pied de chaque croix, la veilleuse fidèle. C'est la fête des Morts! à eux les lumières et les fleurs! et puissent-elles faire arriver jusqu'à eux quelque rayon, quelque parfum de la vie où nous les pleurons!

Triste et pâle, la veuve est debout près de la croix où se lit un nom qui lui fut cher, un nom qui est devenu le sien et qu'elle portait avec tant de joie, il y a moins d'une année, quand elle s'appuyait sur le bras de celui qui repose là! Elle tient un petit enfant: l'innocent regarde, étonné, toutes ces choses inconnues, les tombes, les fleurs, les grands cyprès, et sa sœur aînée, qui al-

lume la lanterne avec un soin pieux. La veuve tient encore la couronne dont elle vient d'orner la croix : comme ses mains tremblaient pendant qu'elle entrelaçait ces fleurs ! Il y a si peu de temps, si peu, qu'elle parcourait avec lui, le jour du repos, leurs campagnes natales ! Nina courait devant eux, moissonnant à pleines mains les narcisses et les jacinthes ; et le petit Beppino essayait ses premiers pas. Toute cette joie est finie, à jamais finie ! il n'en reste plus qu'une tombe, une veuve et des orphelins. Elle passent devant sa triste rêverie, les chères et douloureuses images de son bonheur perdu : les premières espérances, la confiance mutuelle, la tendresse courageuse de deux êtres qui, la main dans la main, commencent ensemble la vie, comptant pour rien le travail, la lutte et la souffrance, pourvu qu'ils ne soient pas séparés. . . Et voilà qu'ils ont été séparés ! La veuve songe, farouché, et son cœur se révolte. . .—Je demandais si peu à la vie ! pourquoi tout m'a-t-il été enlevé ?

Tout ? oh ! non, pas tout ! Sa fille lève vers elle un regard inquiet ; son petit enfant se serre contre elle comme pour lui dire : Il ne me reste plus que toi ! Et elle sent que tout ne lui a pas été enlevé. Il lui reste ces deux enfants, dont il faut qu'elle fasse un homme et une femme de bien ; il lui reste leur tendresse, il lui reste la joie de les voir croître ; et lui reste surtout ce qui est la vraie vie de l'âme : le devoir ! Elle le sait : partout où il y a un devoir à remplir, il reste encore du bonheur.—Mon Dieu ! dit-elle, puisque tu m'as enlevé mon appui, donne-moi la force d'être à la fois pour ces pauvres petits un père et une mère, pour que du ciel où il nous attend il soit content d'eux et de moi.





## Curiosités Scientifiques et Artistiques

---

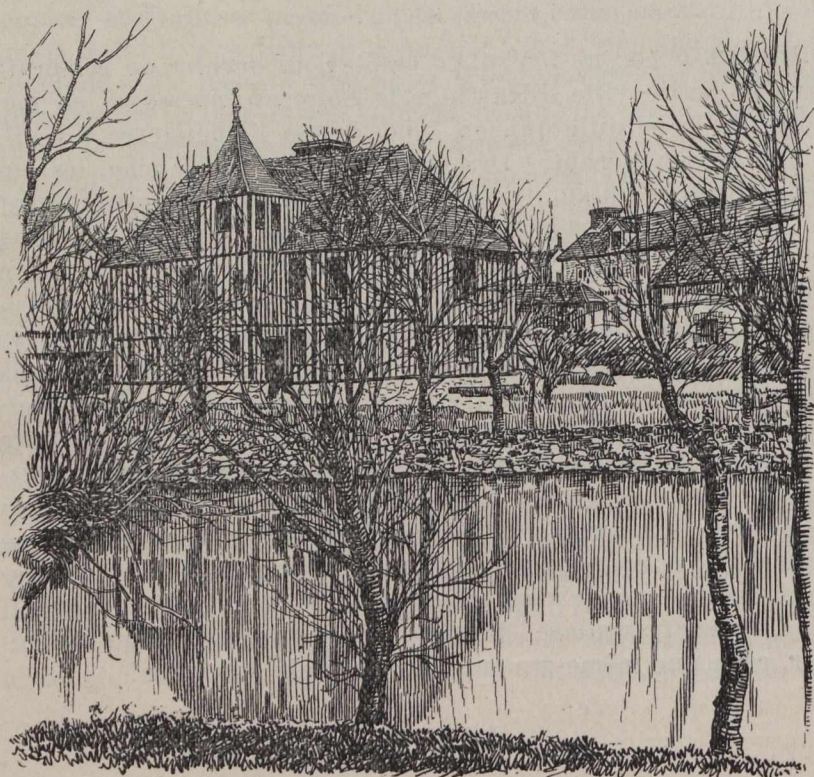
JEANNE D'ARC ET L'ANGLETERRE.—L'an dernier on célébrait dans la petite ville d'Hastings le *Souvenir normand*, en mémoire de la bataille qui, en 1066, donna l'Angleterre à Guillaume le Conquérant. Des deux rives de la Manche, les anciens frères y étaient venus. Cette année ils se retrouvèrent à Rouen pour des réjouissances populaires. Un des incidents les plus remarquables de ces fêtes fut la démarche du maire d'Hastings qui, revêtu des insignes de sa fonction, a déposé, à l'endroit même où fut brûlée Jeanne d'Arc, une branche de lys en fer forgé, au pied de laquelle cette dédicace est gravée dans un écusson : “A l'héroïne française, le maire et la ville d'Hastings.” N'est-ce pas une nouvelle preuve de la justice que toute conscience humaine rend à Jeanne d'Arc, quand cette conscience est vraiment libre ? Le président des fêtes, M. Soudan de Pierrefitte, voyant cela, s'écria : “Regardez ! Notre Jehanne vient de faire un miracle !” et puis il remercia le maire et les Anglais présents de “cet élan chevaleresque.” Et dire qu'il y a d'autres français à l'âme assez basse pour chercher à dénigrer, celle que même ses ennemis naturels admirent !

\* \* \*

UNE FÊTE EN L'HONNEUR DE CORNEILLE.—Les poètes de Normandie viennent de fêter leur aïeul Corneille, à l'endroit même où il composa ses œuvres, à Petit-Couronne.

Plus heureux que Socrate, le grand tragique a trop d'amis pour les recevoir en sa maison, qui est encore debout sous l'envahissement de la verdure avec son puits encapuchonné de roses rouges. Mais l'immense pelouse du château de M. Louis Cordonnier, tout au près, a reçu les admirateurs du génie venus

pour applaudir le *Cid* qui fut joué en plein air sur une scène improvisée. Le *Cid* en plein air... , Rodrigue, qui l'eût cru ? Chimère, qui l'eût dit ? Il y a peu de temps, on aurait crié à la profanation. Désormais, il paraît qu'on favorisera ces mani-



Maison de Pierre Corneille à Petit-Couronne

festations qui jettent dans les foules françaises de la poésie et des sentiments héroïques. Certes cela vaut mieux que des farandoles au drapeau rouge ! On estime à plus de 5,000 le nombre des spectateurs. Pour terminer cette fête corneil-



lienne M. Albert Lambert, de la Comédie française, dit une poésie de lui, dont je veux citer deux passages :

En venant saluer ta glorieuse image,  
Corneille, aïeul sublime, avec un saint émoi,  
Nous voudrions pouvoir t'adresser un hommage  
Dans un verbe puissant qui fut digne de toi.

Nous venons de jouer le Cid, cette merveille,  
Est-il, pour te louer, besoin d'autres recours?  
Non, non, Corneille ici peut seul louer Corneille  
Et ton oeuvre en dit plus que tous nos vains discours.

A ce propos rappelons, en peu de mots, les circonstances qui accompagnèrent l'apparition de ce chef-d'œuvre de notre langue. Corneille avait à peine par quelques rares éclairs, laissé soupçonner la puissance de son génie. Cependant il occupait déjà le premier rang parmi les auteurs dramatiques de son époque. En conséquence, le cardinal de Richelieu, qui, dans les loisirs que lui laissait la politique, s'amusa à combiner des intrigues de théâtre, daigna l'adjoindre au cénacle de poètes qui étaient chargés de versifier et d'appropriier à la scène les plans fournis par le cardinal-ministre, et qui, à cet effet, recevaient une pension sur sa cassette. Mais le nouveau venu se montra moins complaisant, que ses collègues, et il encourut par là le mécontentement du maître. Les choses étaient dans cet état lorsque Corneille publia *le Cid* (1636). L'enthousiasme fut immense. "Il est malaisé, dit un auteur contemporain, Pellisson, de s'imaginer avec quelle approbation cette pièce fut reçue de la cour et du peuple. On ne pouvoit se lasser de la voir; on n'entendoit autre chose dans les compagnies; chacun en savoit quelques parties par cœur; on la faisoit apprendre aux enfans, et en plusieurs endroits de France il étoit passé en proverbe de dire: "Cela est beau comme le *Cid*." La postérité a ratifié l'admiration des contemporains de Corneille. En effet, le *Cid* est la première œuvre dramatique française qui mérite d'être comparée aux œuvres les plus parfaites de l'ancienne Grèce. Elle nous offre réunies toutes les conditions essentielles de la tragédie: des personnages vivants, réels et cependant empreints du caractère d'idéalisme qu'exige l'art;

la lutte des puissances morales les plus élevées, l'amour et le devoir; la simplicité et l'unité d'action; un intérêt qui touche et élève l'âme du spectateur; enfin, un style tout à la fois noble et naturel, qui exprime avec énergie la situation et les sentiments des personnages. Désormais la route est tracée, le public a compris les beautés de l'art éternel que Corneille vient de lui révéler, et il cessera d'applaudir les pièces qui naguère faisaient ses délices. Mais l'admiration a l'envie pour compagne inévitable. Les auteurs que le succès éclatant du *Cid* avaient rejetés subitement dans l'ombre, s'efforcèrent d'accabler le triomphateur sous leurs critiques impuissantes. Le cardinal de Richelieu lui-même parut comme importuné de la célébrité de son ancien protégé, et il pressa l'Académie française de condamner le chef-d'œuvre accueilli par un enthousiasme sans exemple. Nonobstant les sollicitations de son fondateur et protecteur, l'Académie n'osa proscrire absolument la pièce de Corneille; mais elle y trouva une foule de défauts que le public n'avait point aperçus et qu'il s'obstina à n'y point voir. Parmi les critiques adressées à l'auteur, la plus sensible pour lui fut celle qui lui déniait le génie créateur, parce qu'il avait emprunté le sujet de sa pièce au dramaturge espagnol Guilhem de Castro. En conséquence, il résolut de tenter des sujets entièrement nouveaux, et il écrivit ses trois tragédies d'*Horace*, de *Cinna* et de *Polyeucte*, les deux premières en 1639, la troisième en 1640. Ce n'est pas ici le lieu de faire ressortir l'éminente valeur littéraire de ces œuvres, qui, au bout de plus de deux siècles et demi, sont aussi applaudies, et peut-être mieux appréciées encore qu'elles ne le furent lorsqu'elles parurent au théâtre pour la première fois. Aujourd'hui *Polyeucte* est unanimement considérée comme l'œuvre la plus parfaite de Pierre Corneille; elle marque l'apogée de son talent.

\* \* \*

LA FUMÉE DANS LES VILLES.—M. le professeur H. B. Smith, dans un discours prononcé tout dernièrement à l'Institut Polytechnique de Worcester, parlant de la transmission du pou-



voir électrique, donnait aux grandes villes manufacturières des espérances que nous avons hâte de voir se réaliser. Il disait, qu'il n'y a pas encore bien longtemps, le coût d'un courant électrique pour transmettre le pouvoir ou la lumière, coûtait à San Francisco 15 cents par cheval vapeur, par heure. Aujourd'hui les prix courants sont d'un septième de ce prix. Et avec la neige fondante des glaciers des Montagnes Rocheuses, affirmait-il, il est possible de produire et transmettre du pouvoir aux machines de cette ville, à un prix moindre qu'il en coûterait pour le fournir au moyen de la vapeur, même si le charbon était livré, sans frais aucun, à côté des chaudières.

Il a été calculé que la quantité d'acide carbolique exhalée par la population de la Cité de New-York, pendant une année, dépassait 450,000 tonneaux, et que cette énorme quantité était cependant moins de trois pour cent de l'acide carbolique produite par la combustion du charbon consommé annuellement dans cette même ville. On peut donc espérer que quand l'électricité aura fait disparaître de l'atmosphère de nos villes l'air vicié par cette source, elles pourront jouir d'une salubrité presque égale à celle des campagnes.

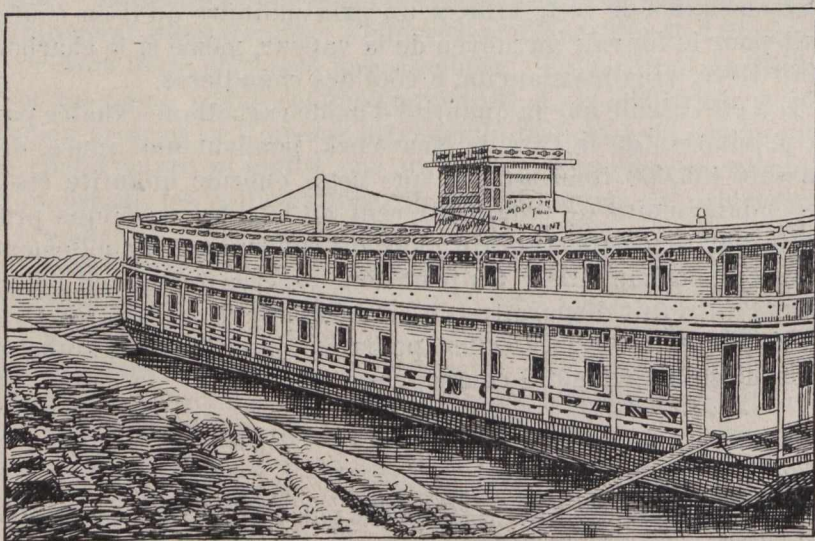
\* \* \*

UN THEATRE FLOTTANT.—Ce n'est pas un vaisseau banal que celui qui se promène, en ce moment, sur les rivières Ohio, Illinois et Mississippi. Il est construit pour contenir mille spectateurs avec loges pour les gens difficiles et on y donne des représentations théâtrales. Il contient de plus beaucoup de chambres à coucher pour les acteurs, l'équipage et les manœuvres. Ce vaisseau est remorqué de ville en ville par un vapeur, portant le matériel pour l'éclairage électrique du théâtre et contient de plus la cuisine et la salle à manger.

Ce théâtre flottant inaugure sa saison dès le commencement du printemps à Pittsburg, il visite ensuite les villes des mineurs et des aciéries le long de la Monogahela, puis il descend l'Ohio jusqu'à la rivière Kanaha. Se rend à Cairo, remonte ensuite l'Illinois jusqu'à La Salle. De là revenant sur ses pas,

il descend lentement le Mississippi, se dirigeant vers la Nouvelle-Orléans, ce qui lui permet de prolonger sa saison très tard en hiver.

Bien que la route entière de ce théâtre flottant soit de 2,500 miles, ses déplacements ne sont pas de long cours, car les villes, sur son parcours, ne sont qu'à dix à quinze milles les unes des autres.



Théâtre flottant

Sur le pont du vapeur est installé un calliope, de sorte que longtemps avant d'arriver aux villes, il s'annonce par le son de l'instrument. La foule des oisifs s'assemble sur les quais pour voir arriver le théâtre. Quand il est assez près, la musique à vapeur se tait et une fanfare fait entendre des airs populaires. La foule grossit et se presse pour retenir des places réservées, dont le choix se fait dans la salle même, aussitôt que les matelots, plus tard transformés en acteurs, ont amarré le vaisseau. Les répétitions se font pendant que, dans la cuisine, on prépare le prochain repas.



Le soir le théâtre est brillamment illuminé et des projecteurs jettent des clartés sur toute la ville et les environs. Le spectacle dure à peu près trois heures. Cette année on y donne un drame intitulé: *Faust*.

\* \* \*

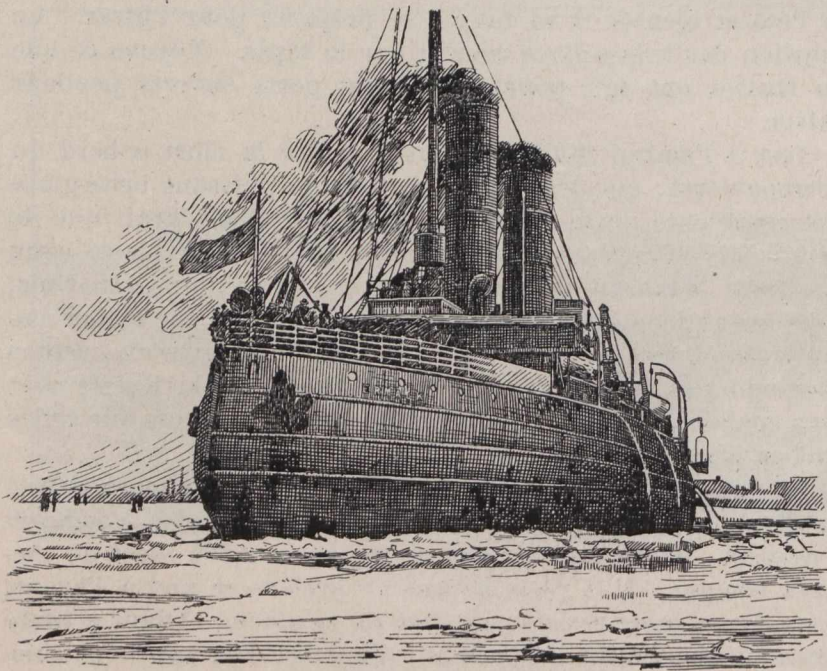
LE BRISE-GLACE RUSSE "ERMACK."—Nous voilà déjà à la fin de l'été et bientôt il va falloir se préparer pour l'hiver. La question des brises-glace revient sur le tapis. Voyons ce que les Russes ont fait pour tenir leurs ports ouverts pendant l'hiver.

C'est à l'amiral Makaroff, qui a trouvé la mort à bord du Petropavlorsk, que les Russes doivent le puissant brise-glace que représente notre gravure. Avant lui il n'y avait que de petits vaisseaux dans le port de Cronstadt, pour faire cette besogne. Makaroff prit l'idée de son bateau aux Etats-Unis, dans les régions du Sault-Sainte-Marie, mais il fut obligé d'ajouter des dispositions spéciales, dont les ingénieurs américains n'avaient pas eu à s'occuper, car les glaces de la Russie sont plus épaisses, plus durs et offrent plus de résistances que celles du Lac Supérieur.

L'Ermack a 335 pieds de long, 71 pieds de largeur et chargé de charbon et de tout son matériel il a un déplacement de 8,000 tonnes. Il est mu par quatre engins de 2,500 force de chevaux chaque. Il a trois hélices en arrière et une à l'avant, assez fortes pour résister au choc de la glace. Allant à toute vitesse il peut faire 16½ nœuds à l'heure. L'avant de ce vaisseau est excessivement fort, les courbes de la carcasse n'étant espacées que de douze pouces. Chargé, l'Ermack à un tirant d'eau de 22 à 23 pieds et il met sur la glace pour l'écraser un poids de 1,300 tonnes.

L'Ermack construit sur le Tyne partit pour Cronstadt de bonne heure en Mars 1899, sous le commandement du capitaine Vassilieff et ayant à son bord l'amiral Makaroff. Quinze jours plus tard, vers le soir, il rencontrait les premières glaces flottantes à l'ouest du port de Revel. Dans le golfe de Finlande

la glace devint une masse solide; c'était la nuit, et l'Ermack éclairé par ses projections s'avancait majestueusement à travers cette masse. Autour des rochers et des îles du golfe de Finlande la glace atteint une épaisseur énorme, le bruit causé par l'avant du vaisseau la brisant était considérable, mais l'on sentait peu de vibration sur le vaisseau. Il arriva à Cronstadt, à demi vapeur, passant facilement à travers de la glace



L'Ermack

solide de deux pieds d'épaisseur, couverte de six pouces de neige. Trois jours après son arrivée l'Ermack fut envoyé à Revel pour ouvrir ce port et sauver des vaisseaux en danger d'être écrasés par des banquises. A 15 milles de la ville, à l'entrée de la baie, il rencontra une véritable vent du nord-ouest. Ce mur avait trois milles et demi de largeur, par un tiers de mille de profondeur et une épaisseur va-



riant de 20 à 25 pieds. En deux heures de temps, faisant assaut quatorze fois, il réussit à se frayer un passage à travers cette masse. Pendant son court séjour à Ravel, l'Ermack sauva quatre-vingt-deux vaisseaux pris dans les glaces. Pour éprouver la force d'un brise-glace de grande puissance, l'Ermack fut envoyé dans l'archipel de Spitzberg avec approvisionnement pour douze mois. Le 6 août 1899, il rencontrait les premières glaces polaires flottantes et commençait son premier combat sérieux, venant en collision avec d'énormes banquises qui devenaient de plus en plus denses. Bientôt ce fut une charge continue; lorsque le vaisseau était arrêté par l'obstacle, il reculait de trois à quatre cents pieds, prenait son élan, attaquait les parties les plus fortes et recommençait jusqu'à ce qu'il eut brisé l'obstacle. Dans quelques-uns des chemins que l'Ermack se faisait ainsi, la glace se fendait verticalement, laissant un mur de 12 à 20 pieds de hauteur de chaque côté. A demi vitesse le vaisseau se frayait un chemin dans ces glaces polaires à une vitesse de  $2\frac{1}{2}$  à 3 nœuds par heure.

Malgré sa force il y a une limite à la puissance de ce brise-glace, aussi est-il construit à l'arrière de manière à ce que d'autres vaisseaux puissent le pousser et ajouter à son pouvoir tout en les protégeant par sa force de résistance contre le choc des glaces.

\* \* \*

LA ROUTE SUR LE SAINT-LAURENT.—Les bouées sur le Saint-Laurent sont maintenant éclairées à l'acétylène. Le gaz est comprimé dans les bouées à dix atmosphères ou plus. Elles sont suffisamment grosses pour contenir du gaz pour de trois à six mois, sans être rechargées. Un vapeur portant un générateur spécialement construit pour cela et portant une pompe à comprimer le gaz est employé à les recharger sans les déranger.

\* \* \*

STATUE COLOSSALE.—A l'exposition de Saint-Louis, dans le

palais des Mines et de la Métallurgie il y a une statue colossale, en fonte, représentant Vulcain. Elle mesure cinquante pieds de hauteur et pèse 150,000 livres. Cette statue dont la base est faite avec du coke et du charbon fut coulé à Bermingham, pour symboliser l'importance de cette ville manufacturière.

\* \* \*

LA PLUS VIEILLE HABITANTE DE LA TERRE.—Il y a quelques années, le gendre de Karl Hagenback, le fameux dompteur d'animaux sauvages, étant à la recherche de sujets rares, rencontra dans l'île Seychelles, près de Madagascar, une tortue nonstre dont les naturels faisaient grand cas. Elle pesait 970 livres et des documents indiscutables montraient qu'elle vivait parmi eux depuis 150 ans et que d'après toutes les probabilités elle devait déjà avoir plus de cent ans lorsque ces documents furent dressés. Cette vénérable tortue est en ce moment à l'exposition de Saint-Louis. Il a fallu donner aux habitants de Seychelles de sérieuses garanties qu'elle leur serait rendue, pour les décider à s'en séparer pour quelques mois.

La tortue est l'animal qui vit le plus longtemps, dépassant la longévité de l'éléphant qui atteint souvent plus de cent ans. Outre les documents qui prouvent l'âge de celle-ci, l'état de son écaille et son énorme grosseur viennent à leur appui. Elle est d'une force extraordinaire; elle a brisé sans effort la cage faite de bois de deux pouces par 8, dans laquelle on l'avait enfermée pour la transporter. Elle porte facilement deux hommes.

\* \* \*

UN NOUVEAU CHEF-D'OEUVRE DE M. MASSENET.—Le *Jongleur de Notre-Dame* n'est rien moins que cela, un pur bijou, un ouvrage qui marque entre les nombreuses productions de l'artiste. En nul autre on ne saurait trouver plus d'heureuse invention, plus d'originalité vraie et spontanée, ni plus d'aisance, de naturel, d'exquise simplicité, cachant, à l'occasion, l'habileté de main la plus surprenante.



Quel joli poème que celui de M. Lenéka, si joliment tiré de Chansons paiennes, danses furieuses, rien n'y manque... Et cette jolie fable du moyen âge!... Faut-il la résumer en quelques lignes? Voyez ce pauvre jongleur qui s'amuse en ses tours habituels et s'efforce à divertir la foule des badauds accourus sur la grande place. Ses farces et ses chansons ne sont pas toujours d'un goût parfait, et le prieur du couvent voisin, qui s'en vient à passer au bon moment gronde rudement le pauvre homme... Il va même un peu loin, ce me semble, car il entr'ouvre les portes de l'enfer et montre au petit jongleur la fourche et les cornes du Malin... Il fait tant que le malheureux, homme de foi et de piété sincère dans le fond, lâche ses chers tréteaux et se précipite, un peu par peur, dans le couvent, à la suite du moine. Que va-t-il devenir dans ce milieu de savants qui traduisent les poètes grecs et latins; de philosophes et de théologiens qui dissertent tout le jour *de omni re scribilibus... et quibusdam aliis*, parmi ces sculpteurs et ces peintres qui font, à qui mieux mieux, de belles images de la Vierge Marie, ces poètes et ces musiciens qui chantent de belles hymnes savantes et fleuries?... Il faut dire, en toute justice, que le couvent de M. Massenet n'est pas un foyer d'obscurantisme. On y fait, je vous assure, de tout, et fort brillamment. Pour ne parler que de la musique, on y est très fort et en avance de deux siècles, pour le moins, en fait d'harmonie et de contrepoint!... Dans ce monde de savants, notre moinillon est tout désorienté. En vain, le Frère cuisinier, âme charitable, que ses fonctions rapprochent de l'humble jongleur, s'évertue à le consoler et lui parle le langage du bon sens. Le pauvre jongleur est fort triste, se heurtant toujours à cette malheureuse idée qu'il ne peut rien, ni en latin, ni en grec, ni en philosophie, incapable aussi bien de peindre, de sculpter que de chanter sa partie, dans un savant ensemble à trois ou quatre voix!... Rien, il ne peut rien!...

Mais voici que, tout à coup, son esprit s'élançe... J'allais dire que "la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a." Il le pense sans doute, mais ne le dit pas. Il le per-se certainement, puisqu'il conclut qu'il donnera tout ce

qu'il possède, qu'il fera ce qu'il sait faire et que la Sainte Vierge sera contente, à coup sûr... Et le voilà qui, devant l'autel de Marie, se débarasse de son froc et, sous le costume d'autrefois, —le costume toujours cher de jongleur—offre à la Vierge et à l'Enfant-Jésus une belle représentation au grand complet. pendant qu'il tourne de plus en plus violemment, il ne voit pas qu'un brave moine, entré par hasard et par dévotion dans la chapelle, s'ahurit d'un tel spectacle et court chercher du renfort..., si bien que, l'instant d'après, tout le couvent est là, prieur en tête, qui se scandalise et s'exaspère, tandis que le jongleur tourne avec une rage croissante... Il faut faire grandement les choses quand on travaille pour le ciel... Il les fait si consciencieusement qu'il roule sur la dalle, pâmé, à demi mort.

Vous pensez bien qu'on va l'excommunier, et déjà le prieur ébauche son plus beau geste... quand, tout à coup, s'anime la Vierge Marie qui étend sur l'innocent sa main protectrice... Et voici qu'une auréole brille au front du pauvre tandis que le ciel s'ouvre à ses yeux ravis et qu'en un chant inspiré s'exhale sa joie et son âme, son âme qui monte au ciel, parmi les cantiques des anges invisibles dont les voix murmurent la parole qui éclaire tout: Heureux les simples, car ils verront Dieu!

Et bien! cette naïveté délicate, M. Massenet a eu le grand mérite, en ce temps de recherche à outrance, de la respecter, de la comprendre, de l'aimer, que dis-je?... de l'éclairer du rayon de sa grâce et de son inspiration la plus suave... Et voilà tout simplement comment et pourquoi le chef-d'œuvre est sorti radieux de son cerveau et de son cœur.

Citer quelque fragment, quelque page particulièrement bienvenue? Je m'y refuse. Tout est à louer dans cette exquise partition, que met en relief, à Paris, une interprétation de premier ordre. Peut-on espérer que l'on nous donnera de pouvoir entendre à Montréal, cet hiver, au moins un faible écho de cette œuvre délicate, car nous n'aurons pas un M. Maréchal pour faire du jongleur une création remarquable, ni un M. Fugère qui fait un cuisinier sans pareil. M. Albert Jeannotte qui a



été l'élève de cet incomparable cordon bleu monastique, et qui nous arrive de Paris où il a jouit d'une exécution si parfaite du chef-d'œuvre, est tout désigné dans ses nouvelles fonctions de professeur du Conservatoire de Musique de l'Université McGill pour cela.

\* \* \*

WATERLOO.—Lorsque M. de Chateaubriand lut chez Mme Récamier le fragment des *Mémoires d'Outre tombe*, où il retraçait la bataille de Waterloo, une émotion profonde saisit ses auditeurs. On sait que le poète, sorti de Gand pendant la terrible journée du 18 juin, entendit au loin des roulements sourds et précipités qu'il prit d'abord pour les grondements d'un orage et qui n'étaient que le bruit du canon. " Cette grande bataille, disait-il, dont j'entendais les échos au pied d'un peuplier et dont une horloge de village venait de sonner les funérailles inconnues, était la bataille de Waterloo... Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées, j'aurais été moins ému si je m'étais trouvée dans la mêlée. Le péril, le feu, la chute de la mort, ne m'auraient pas laissé le temps de méditer..." Et cependant il en a décrit l'issue terrible, et l'on sait avec quelle puissance d'impression :

" Deux fois les Français ont crié : " Victoire ! " deux fois leurs cris sont étouffés sous la pression des colonnes ennemies. Le feu de nos lignes s'éteint. Les cartouches sont épuisées ; quelques grenadiers, blessés au milieu de trente mille morts, de deux cent mille boulets sanglants refroidis et conglobés à leurs pieds, restent debout, appuyés sur leur mousquet, baïonnette brisée, canon sans charge. Non loin d'eux, l'homme des batailles écoutait, l'œil fixe, le dernier coup de canon qu'il devait entendre de sa vie..."

L'auditoire frémissant se leva pour applaudir avec plus de force, pendant que Chateaubriand restait pensif et muet. " On eût dit, affirme le comte de Marcellus, un des témoins de cette scène, que les grandes ombres qu'il venait d'évoquer lui apparaissaient encore."

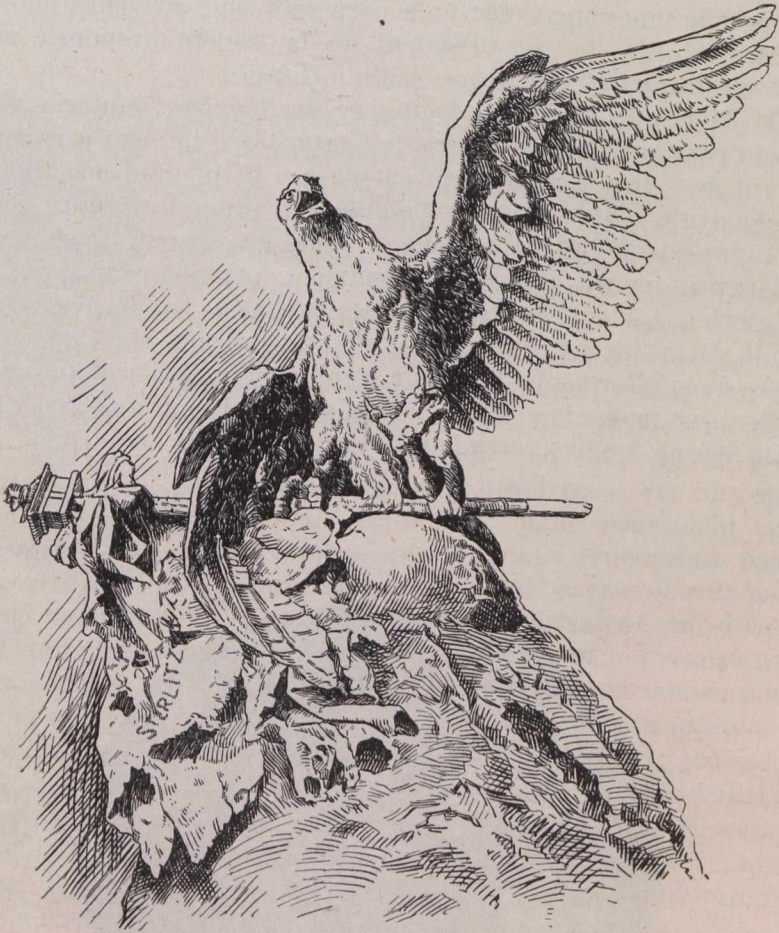
L'émotion redoubla à ses dernières lignes : " A la fin du combat, M. de Turenne pressa Bonaparte de se retirer pour éviter de tomber entre les mains de l'ennemi. Bonaparte, sorti de ses pensées comme d'un rêve, s'emporta d'abord ; puis, tout à coup, au milieu de sa colère, il s'élança sur son cheval et fuit. Le 19 juin, cent coups de canon des Invalides avaient annoncé les succès de Ligny, de Charleroi, des Quatre-Bras ; on célébrait des victoires mortes la veille à Waterloo. Le premier courrier qui transmit à Paris la nouvelle de cette défaite, une des plus grandes de l'histoire par ses résultats, fut Napoléon lui-même. Il rentra dans les barrières la nuit du 21. On eut dit ses mânes revenant pour apprendre à ses amis qu'il n'était plus.

Des cinq nations qui s'étaient entrechoquées sur cette plaine sanglante de Waterloo, quatre seulement avaient rendu hommage à leurs morts : les Belges, par le monument du Lion ; les Hanovriens et les Anglais, par une sorte de cénotaphe ; les Prussiens, par une colonne gothique en fonte. Les Français n'avaient élevé aucun signe commémoratif de leurs gigantesques efforts. En 1901, je crois, MM. Henry Houssaye, Gustave Larroumet et le comte de Mauroy achetèrent à frais commun, dans ce lieu historique, un terrain avec l'intention de combler cette lacune. Les membres de la société la *Sabretache*, qui s'est fait connaître et apprécier par de beaux travaux d'histoire et d'archéologie militaire, s'entendirent pour élever sur ce terrain mis à leur disposition un monument et en confièrent l'exécution au sculpteur Gérôme.

Au salon de 1902, parut l'*Aigle blessé de Waterloo*, qui fit sensation. Sur un amas de rochers amoncelés, un aigle immense, une aile brisée et l'autre éployée mais trouée de balles, tenait d'une serre le drapeau français sur lequel on lisait : " Austerlitz-Eylan ", et de l'autre menaçait l'ennemi. Sa tête droite, le bec ouvert, il semblait dire qu'on ne lui arracherait qu'avec son dernier souffle le drapeau troué et déchiré. A la place où l'on vient de le mettre, le 28 juin dernier, on a remplacé les rochers par une stèle de granit. L'aigle a été réduit au quart de sa grandeur, et peut-être y a-t-il lieu de le regretter, car dans une plaine aussi vaste, un monument pareil n'eût



jamais été assez grand. Mais grâce à une idée ingénieuse de l'architecte Nénot, la rondebosse s'est transformée en bas-relief et le bronze de l'aigle se détache actuellement sur la stèle avec assez de majesté.



Le monument de Waterloo.—L'aigle blessé, par GÉROME

La cérémonie du 28 juin a été très simple et très belle. Trente et quelques sociétés d'anciens militaires, avec leurs

drapeaux, s'étaient donné rendez-vous à Braine-l'Alland et une foule nombreuse les avait suivis. M. Gérard, le président de la *Sabretache*, rendit hommage à la mémoire des soldats français tombés sur le champ de bataille dans l'agonie suprême d'une lutte de géants, puis, au nom de la France, salua avec respect le monument destiné à perpétuer leur souvenir.

M. Detaille, le vice-président de la société prononça une brève harangue d'une allure toute militaire.

M. Henry Houssaye, le fondateur du *Souvenir français*, vint à son tour saluer la mémoire de Gérôme que la mort a surpris avant de voir son monument en place. Il dit que si la *Sabretache* avait voulu ériger en Belgique un signe de victoire, c'est à Ligny qu'elle l'aurait placé. Mais gravement, tristement, elle avait tenu à élever un monument aux nobles vaincus de Waterloo. A côté des monuments prussien, hanovrien, et anglais, il fallait qu'il y eut une pierre française dans ce cimetière de la gloire. Et l'orateur résuma en quelques mots saisissants, que nous aimerions à reproduire, si l'espace ne nous faisait défaut, les dernières heures de la bataille.

A. Leglanceur.





## A Propos de Pyramides

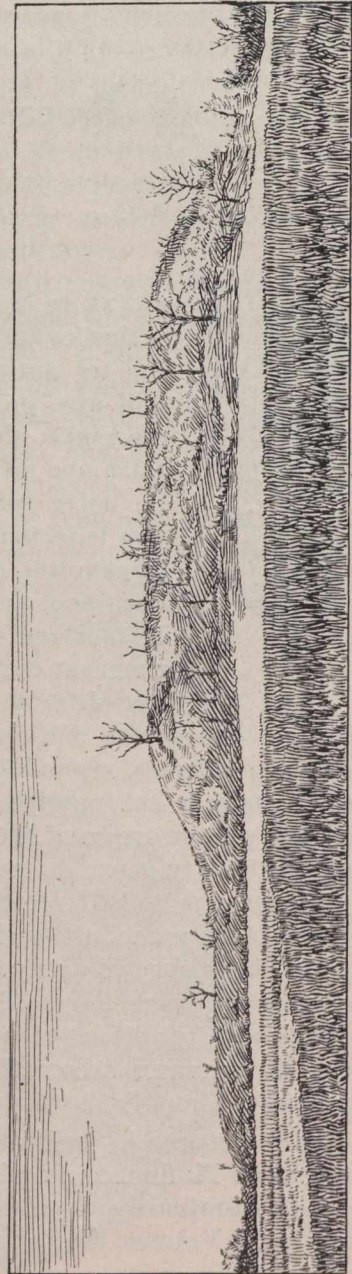
---



**L'**ABONNE de la REVUE CANADIENNE qui a bien voulu lire les articles que j'ai publiés dans ce recueil sur les antiquités américaines depuis sept ou huit ans, je ne dis pas qu'il est complètement renseigné, oh! non, mais il a eu occasion de se faire une idée de ce que peut être la préhistoire de notre continent. J'ai voulu tenir quelque peu le lecteur au courant des nombreuses et intéressantes découvertes qui ont eu lieu en ces dernières années, surtout au Mexique et dans l'Amérique centrale où une civilisation relativement avancée s'est développée. dès une époque difficile à préciser, mais assurément très reculée. Ces sortes d'études, que d'aucuns trouveront peut-être peu pratiques, répondaient à un attrait particulier de mon esprit; mais, ce qui importe plus, elles témoignaient que si nous n'avions pas encore eu ni le temps ni les moyens de prendre une part active à ce genre de travaux scientifiques, du moins, nous n'y étions pas indifférents. Plus d'une revue européenne a commenté ou reproduit quelques-uns de ces articles; j'ai constaté la chose avec plaisir, parce qu'une certaine considération en revenait à mon pays. Pourtant, ce que je publiais n'était point le résultat d'une science de première main, mais des analyses de travaux accomplis sur place par les explorateurs eux-mêmes, dont j'ai toujours envié la bonne fortune.

Le fait est que le capitaine Bernier et moi, en vertu probablement de l'influence du milieu, pour parler le langage moderne, avons toujours eu des goûts assez ressemblants, une même ambition. Voisins de paroisses par naissance, puis compa-

gnons d'études, plus tard, souvent éloignés l'un de l'autre par les nécessités d'une carrière différente, nous nous réunissions pourtant chaque fois que les circonstances le voulaient. Or, un jour, il y a de cela une douzaine d'années, nous nous entretenions de nos projets d'avenir et de la meilleure manière de servir la patrie, et nous avons fini par décider que nous serions découvreurs. Que voulez-vous! "Chacun fait à sa manière le rêve de la vie", comme disait M. Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut. Le capitaine qui, à cette époque, avait déjà fait le tour du monde, devait se diriger vers le nord et nous montrer la route qui conduit au Pôle. Quant à moi, je prenais une direction opposée, le Mexique et l'Amérique centrale devant être le champ de mes futures explorations. Notre navigateur ne fixait à aucune date le moment de son départ, résolu à profiter de toute circonstance pouvant favoriser l'exécution de son projet. Dans le cours ordinaire des choses, je ne me proposais de me mettre en campagne que plus tard, dans un temps alors difficile à prévoir; mais, enfin, nous devions tous deux par suite de nos découvertes respectives, combler



Pyramide tronquée de Cahokia couvrant 14 acres de terrain.



notre pays de tant de gloire et d'honneurs que la mémoire en serait conservée jusqu'à la postérité la plus reculée. Et, maintenant...? Maintenant, le capitaine Bernier, j'ai déjà eu occasion de l'écrire, va découvrir le Pôle nord; il l'examinera sur toutes ses faces; il nous en dira les dimensions, la hauteur, l'épaisseur, s'il est situé en mer libre ou s'il faut escalader des montagnes de glaces pour y arriver. Pour ce qui est de moi, il semble plus que jamais décidé que je resterai à mon rond-de-cuir jusqu'à ce que vieillesse s'ensuive, et finirai ici mes jours en bon bourgeois. Et les Américains, libres du souci de toute concurrence de ma part, continueront à faire, sur ce qui semble avoir été la terre classique de notre Amérique, des découvertes qui mettront les historiens futurs en état d'en écrire l'histoire depuis le commencement jusqu'à nos jours. Ce sera tout au plus si je me ferai encore l'écho, le rapporteur consciencieux des travaux de nos voisins, sans la connaissance desquels le bonheur de mes compatriotes ne serait point parfait, telle étant leur curiosité pour tout ce qui touche aux origines de notre continent. (1)

Bornons-nous, pour aujourd'hui, à ne parler que de la construction pyramidale que l'on voit à Cahokia, dans l'Illinois, sur les bords du Mississipi. L'existence si près de nous d'un semblable monument, élevé par une race inconnue, dans un passé également inconnu, est en effet bien propre à faire travailler l'imagination. Voici ce qu'en disent ceux qui l'ont examiné de près :

Ce tertre, avant de subir l'action désagrégeante du temps, devait avoir la forme d'un parfait parallélogramme, d'une élévation d'environ 100 pieds au-dessus du sol, et dont les côtés mesuraient, du nord au sud, 1080 pieds, et de l'est à l'ouest, 710 pieds. Le sommet de cette construction, que l'on atteignait par

---

(1) Dans cet ordre d'idées, je suis heureux d'annoncer aux lecteurs de la REVUE que le Congrès international des Américanistes, à sa dernière session tenue cet été à Stuttgart, capitale du royaume de Wurtemberg, a choisi Québec pour être le siège de sa prochaine réunion, en 1906. Le roi de Wurtemberg fait lui-même partie de cette société de savants.

quatre terrasses successives, avait la forme d'une pyramide tronquée, avec plateforme de 200 par 450 pieds. Sur cette plateforme ou terrasse s'élevait un petit tertre, aussi de forme pyramidale, qui pouvait avoir 10 pieds de hauteur. Ayant été démoli, il y a quelques années, il a livré de nombreux ossements humains, des urnes funéraires, divers ustensiles et outils en pierre, restes d'offrandes et de sacrifices. Tout porte à croire que jadis, sur cette terrasse, s'élevait un temple aux vastes proportions, dans les murs duquel les prêtres, accourus des différents points du pays, y célébraient, à certaines époques, leurs rites sacrés devant la multitude attentive assemblée au-dessous.

La base entière de ce tertre couvre une superficie de 14 acres de terrain, ou un acre de plus que la grande pyramide de Chéops, en Egypte, et on calcule qu'il est entré dans sa construction 25 millions de pieds cubes de terre. On peut se figurer l'immense somme de travail qu'il a fallu pour élever ce monument, quand on sait que cent mille hommes ont travaillé pendant trente ans à la construction de la plus grande des pyramides pharaoniques.

M. C.-H. Sharman, ingénieur civil distingué de Saint-Louis, qui a évalué la somme de travail qu'à dû demander la construction du *mound* de Cahokia, dit ce qui suit : — " Pour élever, de nos jours, un tertre de cette grandeur, à supposer qu'on aurait à sa disposition l'outillage moderne le plus perfectionné pour remuer la terre, il faudrait 75 attelages (teams) et 150 hommes travaillant pendant une période de deux années, sept mois et sept jours, ou encore 150 ouvriers travaillant pendant 39 ans, 3 mois et 18 jours ". Cela suppose, en outre, le service d'un nombre considérable de personnes occupées à approvisionner et à préparer la nourriture des travailleurs. Disons aussi que la construction de ce monument, de même que celle de tous les autres qui se voient partout dans les environs, n'aurait pu être possible sans la résidence stable d'une nombreuse population ayant d'autres moyens de subsistance que ceux de la chasse et de la pêche. Enfin, toutes ces circonstances démontrent un



état de choses tout à fait étrangères à tout ce que nous connaissons des mœurs et des habitudes de nos Sauvages. (1).

Les approches du tertre américain lequel, fait remarquer monsieur le marquis de Nadaillac, jouait évidemment un rôle important dans l'histoire de ces peuples, étaient défendues par quatre autres tertres orientés à l'est, à l'ouest et au sud-ouest. Ces tertres variaient de 20 à 30 pieds de hauteur, et sur deux d'entre eux on avait érigé des pyramides coniques assez semblables à celle que surmontait le grand mound.

On ne compte pas moins, dans le voisinage de Cahokia, de 70 tertres, dont chacun, considéré isolément, ne ferait pas mauvaise figure sans la présence de la grande pyramide tronquée qui le tient dans l'ombre. Quelques-uns de ces derniers tertres sont de figure conique ou tronquée; les autres, les plus grands, ont la forme d'une pyramide rectangulaire dont les côtés répondent aux quatre points cardinaux.

D'autres groupes de tertres se voient encore dans toute cette région, des deux côtés de la rivière, mais peu existent dans leur état primitif. Beaucoup d'autres ont été détruits pour les be-

---

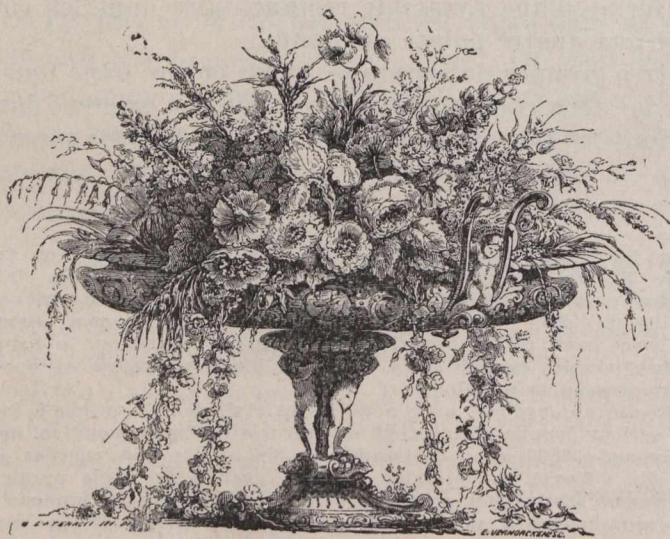
(1) Un jour, raconte M. Maxime du Camp, me trouvant en face des ruines de Thèbes, je m'écriai: "Mais comment donc ont-ils fait tout cela?" Mon guide se mit à rire; il me toucha le bras et, me montrant un palmier, il me dit: "Voilà avec quoi ils ont fait tout cela. Savez-vous, signor, avec cent mille branches de palmiers cassées sur le dos de gens qui ont toujours les épaules nues, on bâtit bien des palais et encore des temples pardessus le marché."

\* On connaît aujourd'hui quel a été l'état civil des Egyptiens à toutes les époques de leur longue histoire, et on sait que Chéops, second roi de la quatrième dynastie (3800 av. J.-C.) condamna ses sujets aux corvées les plus lourdes afin d'élever sa pyramide, la plus grande des trois pyramides de Gizèh. Nous ne savons rien ou presque rien, de l'histoire des anciens peuples dont les monuments attestent la présence sur le sol des Etats-Unis. Mais, ici, comme en Egypte, il a fallu de nombreux habitants et de longs siècles pour élever ces constructions, tellement le nombre en est grand. Ces Américains d'autrefois étaient-ils gouvernés à la façon des sujets des Pharaons, dont ils étaient peut-être les contemporains? Tout ce que nous pouvons dire à ce sujet n'est que conjectures, normis le fait qu'une autorité souveraine et incontestée s'impose pour réunir dans un effort commun la multitude de volontés nécessaires pour élever, par exemple, la pyramide colossale de Cahokia. Espérons que le sort de ces constructeurs a été plus doux que celui des malheureux dont parle le guide de M. Maxime du Camp, et qui ont construit les gigantesques monuments dont on voit encore les ruines sur les bords du Nil.

soins de la culture, de la construction des voies ferrées, ou pour faire place aux constructions modernes qui les couvrent maintenant. Il est à souhaiter que le gouvernement de Washington ou celui de l'Illinois prenne des mesures pour conserver intact aux générations à venir au moins le grand Cahokia, ce monument d'un passé si lointain et si mystérieux. (1).

*Alph. Gagnon.*

Québec, Octobre 1904.




---

(1) Le lecteur qui aimerait à se renseigner davantage sur le chapitre si curieux des tertres que l'on rencontre en tant d'endroits dans l'Ouest des Etats-Unis, peut consulter la partie intitulée *Les Mound Builders*, dans mes *Etudes archéologiques et Variétés*, publiées en volume.



## En Syrie

### III.—Baalbeck.



J'ENTREPRENDS de traverser la montagne pour aller visiter les ruines de Baalbeck. Il faut se munir d'une bonne dose de patience. Le trajet est long; et puis nulle part plus que dans le Liban vous n'avez le mirage du but toujours proche et jamais atteint. A peine avez-vous commencé à escalader les pentes assez douces du Versant occidental qu'il vous semble qu'en une heure ou deux vous serez parvenu au sommet: le ciel paraît reposer sur la crête la plus voisine. Quand vous y êtes arrivé, il est reculé sur une autre éminence, où vous savez bien qu'il n'est pas davantage, puisque, selon l'expression du poète allemand, *le liban n'est jamais ici* (1). N'importe, cette illusion perpétuellement renouvelée vous agace. Heureusement, pour vous consoler, vous n'avez qu'à vous retourner. Quel repos à votre œil et à votre imagination que le spectacle de cette bande de muriers, d'oliviers, d'orangers qui s'étend à vos pieds, avec de blanches maisonnettes émergeant de leur verdure et une lisière de beau sable rouge ourlant les contours capricieux de la côte! Par delà c'est l'immensité de la mer noyée dans le soleil; c'est la blanche plaine du firmament qui ferme l'horizon en s'abaissant sur les eaux au point que vous n'avez plus devant les yeux que le plus paisible des lacs, sillonné par quelques embarcations féé-

(1) Und das Dort ist niemals da.

riques, qui paraissent aller se perdre dans le ciel. Au milieu de ces alternatives de désappointements et de ravissants coups d'œil, j'arrive sur la croupe de la montagne et m'arrête tant pour laisser souffler monture, cavalier et mouk्रे que pour donner libre cours à ma rêverie. Mon mouk्रे s'affaissant sur la terre et dardant sur moi ses deux larges prunelles noires est le premier à attirer mon attention. Je trouve poétique le sort de cet Arabe. Aller tantôt au pas branlant du chameau, tantôt en possant devant soi un âne ou un mulet, de Tripoli à Kaifa, du Hauran à la côte; suivre en chantant ces lignes minces qu'a tracées le pas des mulets et des chèvres, ces sentiers capricieux, comme les anneaux d'un serpent, dessinés sur le flanc de quelque ravin au fond duquel gronde le torrent menaçant (2), n'est-ce pas la vie d'aventures, avec ses surprises, avec la liberté et son indépendance! Le Mouk्रे n'est-il pas le vrai roi de la Montagne! Mais le pauvre diable n'a pas l'air d'apprécier le beau côté de son existence non plus que la splendeur de son domaine. Il ne comprend pas ce que je puis trouver à y admirer. N'ai-je pas cent fois mieux chez moi? Ne suis-je pas un Frangi? (3)? N'appartiens-je pas à cette race supérieure qui possède les grands paquebots, les formidables cuirassés qu'il voit longer le rivage du haut de ses rocs arides; qui bâtit de superbes édifices, de grands collèges, de vastes hospices; qui sème l'or à pleine mains; de qui enfin il peut espérer un *backshish*! Et je conviens que son raisonnement est assez juste! Non, ce n'est plus ici qu'il faut venir chercher le progrès et les bienfaits de la civilisation! (4) Mais c'est ici qu'on peut

---

(2) Aujourd'hui les routes ne sont pas rares dans le Liban; mais le mouk्रे préfère encore pour éviter des détours, ses vieux sentiers à casse-cou.

(3) Ce mot signifie français. C'est le titre que les Arabes donnent à tous les Européens.

(4) En dépit de leur pauvreté les Libanais sont peut-être les moins malheureux des habitants de l'Empire turc. Pour les dédommager des fleaux que leur a apportés l'Islam Dieu leur a laissé toute pure la lumière de son soleil. Cette lumière illumine leurs haillons. Avec quelques tomates, quelques olives, quelques pois-chiches ils vivent. On trouve peu de mélancoliques parmi les orientaux. Puis de quelle misère ne peut pas consoler la foi? or les Libanais ont la foi. Vienne une fête, avec quel élan ils hantent, crient, font partir des fusées, embrasent leur montagne!



rêver à l'aise et revivre l'histoire presque entière. Aussi l'Occidental est-il trop heureux d'oublier un instant le brouhaha des grandes villes industrielles, de ne plus être offusqué par la fumée des usines et des locomotives, pour mieux se perdre dans les visions du passé. Tourné vers l'Orient, j'ai à mes pieds la petite ville de Zahlé (20,000), blottie dans un cercle de collines. Je la salue avec émotion. Pour trouver une autre ville catholique, comme elle, il me faudrait, en poussant devant moi, traverser le Pacifique et aborder sur la côte américaine. Puis voici la Cœlesyrie (Syrie creuse), cette grande plaine, unie comme la surface de la mer, disparaissant au sud dans des vapeurs que domine le Grand Hermon, se perdant au nord dans un lointain indéfini. Par de là la Cœlesyrie et l'Anti-Liban c'est Palmyre, aujourd'hui simples ruines enfouies sous le sable du désert, mais dont Zénobie au 3<sup>me</sup> siècle (ap. J.-C.) avait fait la capitale d'un vaste empire; par de là c'est le désert de Syrie; et plus loin voici la région des pasteurs, située entre l'Euphrate et le Tigre, le berceau du genre humain, où s'est dressée la tour de Babel, où se sont élevés les grands empires de Sennachérib, de Sardanapale, de Nabuchodonosor, de Cyrus, de Xerxès; où le luxe et le despotisme asiatiques ont donné toute leur mesure; où les Hébreux sur leurs harpes muettes ont pleuré leur infidélité et la destruction de Jérusalem; où se sont passées ces histoires merveilleuses qui remplissent nos mémoires depuis notre enfance, l'histoire des enfants dans la fournaise, de Daniel dans la fosse aux lions, de Suzanne et des vieillards incontinents... etc.; où a été promulguée la grande prophétie de Daniel annonçant la venue du Messie au bout de 70 semaines d'années; où Alexandre est venu sur les ruines de la barbarie asiatique fonder l'influence de l'hellénisme, plus apte, en dépit de ses énormes lacunes, à favoriser la propagation du christianisme. Mais avant tous ces événements, mon esprit aime à suivre un Pasteur qui, sur l'ordre de Dieu, quitte Urren Chaldée, avec Tharé, son père, Lot son neveu, Sarai, sa femme, et pousse devant lui ses troupeaux. Il ignore où le Très-Haut veut le mener, et le pays qu'il lui destine! Il sait qu'il l'arrache à l'idolâtrie, cela lui suffit; il fait l'apprentissage de cette obéissance aveugle qui lui vaudra d'être choisi pour Père de la



race des Croyants. C'est dans le cours de cette longue migration, par une de ces nuits étincelantes, comme on en voit, ici, où, sur un fond noir, mais très clair, les étoiles pullulent au ciel semblables à des yeux très vifs sortant de dessous leurs cils noirs, que Dieu appela Abraham, lui montra ce firmament si riche en luminaires et lui promit que sa postérité deviendrait aussi nombreuse que les astres qu'il contemplait. Je comprends maintenant qu'une pareille promesse fut parlante au cœur du docile Pasteur!

Ce que je comprends mieux encore à la suite de cette rapide vision, c'est l'importance de la Syrie, véritable point de rencontre de l'Orient et de l'Occident. L'influence des Phéniciens, ses premiers habitants, sur le monde ne m'étonne plus. Ils détenaient la clef de tout un continent, en même temps qu'ils étaient maîtres des routes de la mer. Or, ce que fut la Syrie dans l'antiquité, ne peut-elle le redevenir dans le monde moderne! N'est-ce pas la voie la plus courte vers les Indes et l'Extrême-Orient? L'Angleterre a toujours estimé qu'elle l'était. Aussi, dès qu'elle vit que l'isthme de Suez se perceait sans sa participation, elle songea immédiatement à donner pour rivale au nouveau canal une voie ferrée d'Alexandrette à Bassora. Mais c'était exiger que la Porte lui livra les principaux courants économiques de l'Empire Ottoman. Aussi, malgré des apparences de bon vouloir, le gouvernement du Sultan a-t-il toujours empêché l'exécution de ce projet. Ce n'est pas après l'occupation de l'Egypte et de Chypre qu'il est disposé à la favoriser. Du reste deux grands obstacles sont venus depuis l'enrayer: la concession à une compagnie française du chemin de fer de Beyrouth à Damas, qui doit, par un embranchement prenant au milieu de la plaine de la Bekâoa, se prolonger jusqu'à l'Euphrate; et surtout la construction aujourd'hui résolue d'un transcontinental allant du Bosphore à l'Océan Indien. Oui, depuis l'iradé impérial du 17 janvier 1902, la chose n'est plus douteuse, ce ne sera pas un port de Syrie, ce sera Constantinople elle-même qui sera le grand aboutissant du trafic des Provinces turco-asiatiques. Une compagnie, plus ou moins internationale, mais où les Allemands ont eu l'initiative et où ils prédominent soit par les capitaux, soit par l'influence et la



fourniture du matériel, est en train de poser les rails de la voie qui, après avoir sillonné l'Anatolie, traversera le Taurus aux portes Ciliciennes, s'infléchira ensuite pour longer la base septentrionale de ce massif, s'enfilera dans la riche plaine de la Cilicie, passera l'Euphrate et le Tigre, longera la rive orientale de ce dernier fleuve jusqu'à Bagdad, d'où elle viendra reprendre la rive ouest de l'Euphrate pour aboutir à un point terminus sur le Golfe Persique (1). Voilà comment si, dans quelques années, les Patriarches centenaires revenaient dans ces contrées où ils promènèrent leurs longues files de chèvres et de brebis, ils verraient toute l'activité fébrile de nos gares européennes, ils entendraient la locomotive effrayer leurs chameaux de son sifflet strident, ils contemperaient un panache de fumée monter vers ce beau soleil dont ils n'aspirèrent jamais qu'à boire les bienfaisants rayons. De même les souverains d'Assyrie et de Chaldée, si on pouvait les tirer de dessous terre, comme on en tire leurs stèles, de quel ébahissement ne seraient-ils pas saisis en voyant jusqu'à quel point leurs fameux chariots de guerre sont dépassés. Toutefois en constatant l'état de désolation où le cimeterre et le croissant ont réduit leur pays jadis si prospère, ils béniraient encore la disgracieuse locomotive, qui présage le relèvement; ils salueraient comme un restau-

---

(1) Sans doute il faudra des travaux d'art considérables pour la partie de la ligne qui traversera le Taurus et les régions tourmentées du Nord de la Syrie, ainsi que pour le passage plusieurs fois répété du Tigre et de l'Euphrate. Malgré tout, la construction de la voie ferrée n'offre pas de difficultés extraordinaires. L'Angleterre a prévu que l'entreprise aboutira sans elle: elle n'en méconnaît pas pour cela l'importance. Comme elle l'a déjà fait pour le Canal de Suez, elle cherche à s'en assurer le bénéfice. C'est ce qui explique la visite solennelle que Lord Curzon, vice-roi des Indes, a faite assez récemment au Sultan de Mascate. Kowaït se trouve dans les domaines de ce souverain; et Kowaït sera probablement le terminus de la ligne de Bagdad. La raison est décisive pour que l'indépendance de cette ville et de tout le royaume soit assurée — par la Grande-Bretagne, bien entendu... Que les Allemands jettent des rails à travers la Mésopotamie, s'ils veulent; mais le Golfe Persique doit rester un lac britannique. — Une autre Puissance que ce projet contrecarre, c'est la Russie. La Russie! elle avait cru à un moment que l'Empire turc lui était réservé; elle n'attendait qu'une occasion pour descendre jusque sur le Golfe d'Alexandrette et se créer un port sur la côte Syrienne. Quant au Golfe Persique, elle ne pensait pas que personne l'y devancât jamais, à part l'Angleterre. Or voici que l'Allemagne jette une barrière de rails en travers de cette double visée.

rateur le Kaiser teuton. Révolutionner les relations commerciales entre l'Asie et l'Europe, refaire de la Turquie d'Asie le marché aux cent villes où aboutiront en partie les produits de l'Inde, de la Chine et de la Perse; surtout développer les richesses naturelles de l'Anatolie, de la Syrie, de la Mesopotamie; rendre au sol par l'irrigation et la culture sa fécondité d'antan, y faire renaître des cités rivales d'Assur, de Ninive, de Babylone, de Tarse, de Nisibe et d'Antioche, est-ce cela que Guillaume II a rêvé, lorsqu'il a mis toute son influence au service du chemin de fer de Bagdad? Ah! vive Dieu! J'aime à croire que c'est bien cela; et alors, à mon tour, je me prends à rêver de la chute prochaine du Pouvoir Ottoman. Non, la voie ferrée ne servira pas seulement à transporter les troupes d'Abdul-Hamid de Constantinople aux sables de l'Arabie pour en châtier les tribus pillardes, elle finira par amener des soldats d'Europe. Une fois bâtie, la voie devra prospérer. Or on a beau détailler les ressources possibles des régions qu'elle parcourra, ces possibilités ne deviendront des réalités que le jour où il y aura la sécurité, où l'on pourra faire des travaux sérieux d'irrigation et de canalisation, où l'on verra une administration songeant à autre chose qu'à piller. Oui, que les Européens enfouissent leurs capitaux dans l'Asie turque, ils s'apercevront vite que la première condition pour les faire fructifier, c'est de supprimer le Pouvoir de ruine et de mort qui l'opprime. Frappés dans leurs intérêts financiers, peut-être feront-ils ce que la diplomatie ne veut pas faire; peut-être ne se contenteront-ils plus d'envoyer des archéologues fouiller des ruines à Baalbeck, à Palmyre ou à Ninive. En tous les cas le colon ne pourra venir qu'après le soldat. Il y a un immense travail d'assainissement à exécuter dans l'Empire Ottoman, avant de rien lui faire produire; il y a une vermine séculaire et rongeante à balayer de sa surface, et cette vermine c'est la domination même de l'Islam. (1).

---

(1) La ligne de Bagdad n'en reste pas moins une entreprise de premier ordre. Elle sera la grande artère, à laquelle se connecteront bien d'autres voies secondaires. Immédiatement en profiteront la ligne Mersina-Adana sur les côtes de la Cilicie, et surtout la ligne de Beyrouth qui rencontrera le Transcontinental à Beredjik, cessera dès lors d'être une

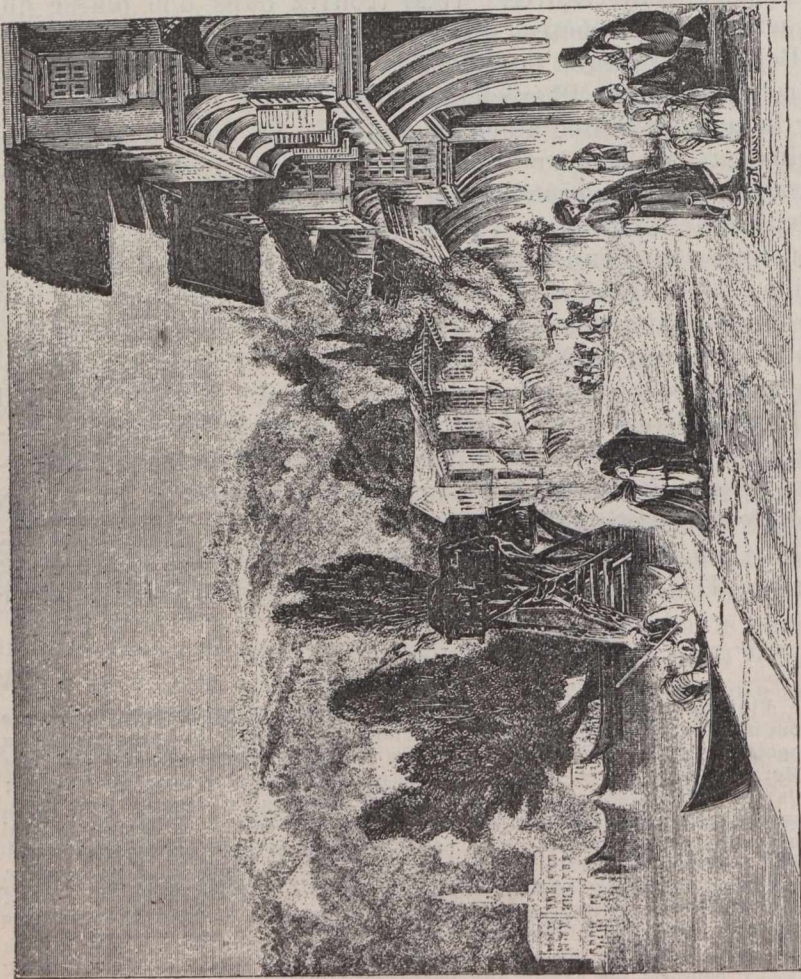


Mais il est temps de mettre un terme à cette fugue en esprit vers l'Euphrate et de poursuivre vers Baalbeck. Longue est la descente sur le versant oriental du Liban; et cependant, lorsque vous êtes arrivé, vous vous trouvez dans une plaine qui est encore à 900 mètres d'altitude, c'est la fameuse plaine de la Bekaâ (l'ancienne Cœlesyrie). Le climat est bien différent de celui de la côte Phénicienne. Les nuits y sont froides, l'hiver la neige y tombe assez abondante. La terre n'en est pas moins un vrai grenier à céréales: faute de quelques travaux d'irrigation et de dessèchement elle ne donne pas le quart de ce qu'elle pourrait produire; par endroits elle est même un foyer de fièvres paludéennes. Ce fut autrefois, le centre d'une population très dense et de villes superbes; les vignes avaient une renommée, qui a sans doute été le fondement de la légende plaçant le tombeau de Noé au petit village de Kérak. L'archéologue aurait beaucoup à voir dans la Bekaâ. Surtout au pied de l'Anti-Liban les temples étaient nombreux. Saluons en passant la belle source et le village d'Andjar, l'ancienne *Chalcis-sous Liban*, où passèrent les armées de Pompée, et qui fut la capitale d'un petit royaume formé pour Hérode, frère d'Agrippa I. C'est là que régnèrent la fameuse Bérénice et son frère Agrippa II, le même que le Procurateur Festus invita à juger

---

ligne d'intérêt local pour devenir une grande voie de pénétration asiatique et conduira vers la Métropole commerciale de la Syrie les produits de la Mésopotamie et de la Perse. On pourra partir de Beyrouth aussi bien que de Mersina, Smyrne et Constantinople pour arriver à Mossoul et Bagdad; sans avoir à redouter les fatigues, sables et dangers du désert. Aux voyageurs circulant entre l'Europe, l'Inde et l'Extrême-Orient, le Grand central Mésopotamien économisera bien des heures et évitera bien des désagréments. "Outre le train mixte quotidien, chaque semaine un express ira jusqu'à Alep, et toutes les deux semaines jusqu'au Golfe Persique. Dans les dix premières années d'exploitation, cet express devra atteindre une vitesse d'au moins 45 kilomètres, plus tard de 60 kilomètres par heure. La voie sera construite, de manière à pouvoir obtenir une vitesse de 75 kilomètres, y compris les arrêts aux gares principales. Moyennant une compensation de 8,000,000 de francs, payables par annuités de 360,000 francs chacune, que lui accorde le gouvernement Ottoman, la Compagnie s'engage à mettre les lignes déjà construites de Haïdar-Pacha — Eskichèhir-Qônia en état de supporter la circulation de ces express." (H. Lammens. Le Chemin de fer de Bagdad et la Nouvelle Route des Indes. (Etudes, 1er Juin 1902.)

NOVEMBRE 1904.



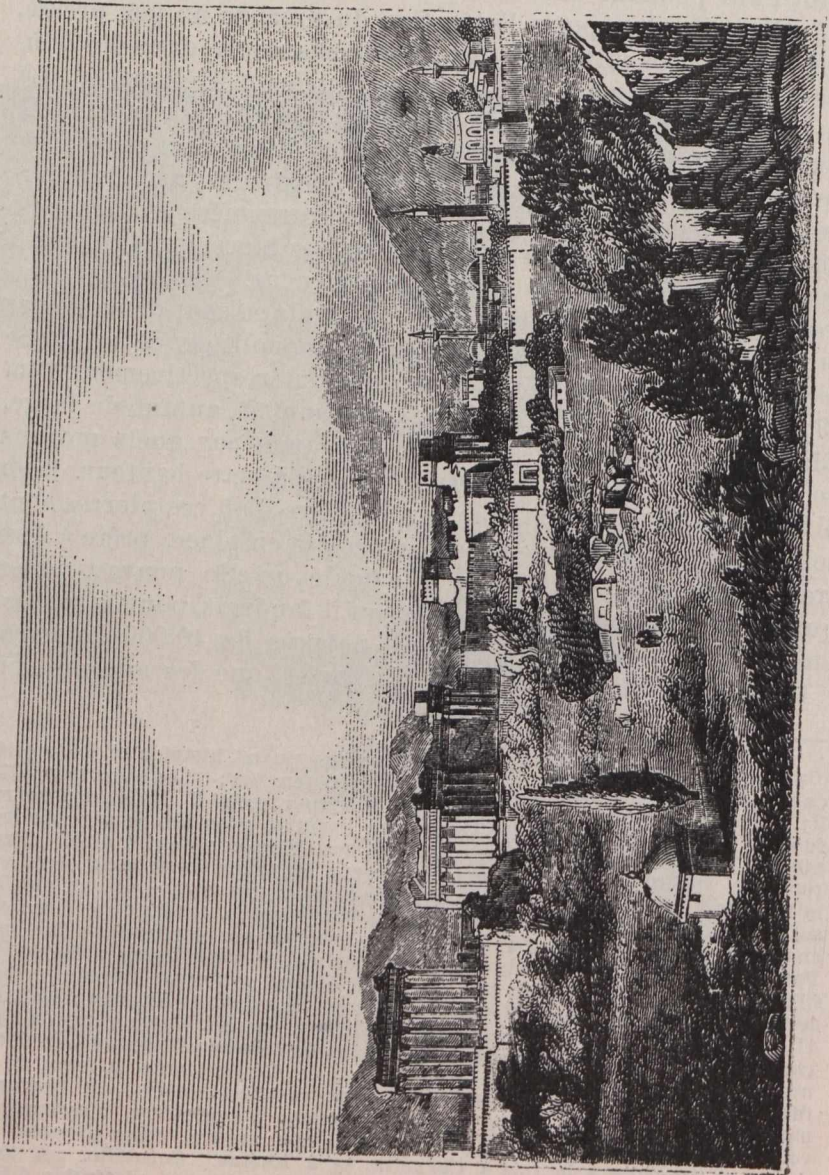
Village de Baalbeck



Saint Paul pendant une de ses visites à Césarée de Palestine (1). Mais là où se porte l'attention du touriste un peu pressé, c'est vers le gros village de 3 à 4,000 âmes, caché dans des bouquets d'arbre, du nom de Baalbeck, l'ancienne Héliopolis. Là on peut contempler des ruines qui, au dire de Lortet et d'É. Reclus, sont les plus belles du monde. Elles sont enfermées dans une enceinte de hautes murailles construites avec les pierres les plus énormes qu'aient sans doute remuées les hommes. Au nord de l'enceinte on trouve six de ces blocs, qui forment à eux seuls un mur de 60 mètres de longueur. Beaucoup d'autres pierres ont neuf mètres de long. Mais ce sont de modestes cailloux, à côté des trois gigantesques monolithes de la partie occidentale de ce mur cyclopéen. Ils ont respectivement 19m.09; 18m.80; 19m.31 de long sur 4 de haut et autant de large. Elevées à 7 mètres du sol, on se demande par quels moyens de pareilles masses ont pu être amenées à cette hauteur. Bien plus, à 500 mètres de là, dans la carrière d'où ces pierres sont sorties, une plus énorme encore est restée en place, prête à être transportée. M. de Saulcy a calculé qu'elle pouvait peser quinze cent mille kilogrammes, et qu'il faudrait, pour la mettre en mouvement l'effort simultané de près de 40,000 hommes. "Il est possible du reste, dit M. Lortet, que les anciens em-

(1) Après avoir exposé devant son nouveau juge l'histoire et les motifs de sa conversion Paul se tourna vivement vers lui: "Roi Agrippa, dit-il; crois-tu aux prophètes? Ah! je le sais, tu y crois!" Mais Agrippa refusa la discussion où voulait l'entraîner l'apôtre, et se déroba par une ironie: "Tu vas bientôt me persuader de me faire chrétien!" dit-il. Paul repartit: "Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières tel que je suis... hormis ces liens," ajouta-t-il de bonne grâce, tendant son bras enchaîné. (cf. Fouard. St-Paul p. 505).—Agrippa convint sans peine que Paul n'avait rien qui fut digne de mort ou de prison. Quant à Bérénice, fille aînée d'Hérode Agrippa 1er, elle avait épousé son oncle Hérode, prince de Chalcis. A la mort de ce dernier elle avait vécu près de son frère Agrippa II, l'avait suivi à Rome, puis s'était décidé à épouser Polemo, roi de Cilicie. Revenue à Rome, peu de temps après, elle avait exercé sur Titus une influence restée célèbre. Il fallut à ce dernier toute la force de la raison d'Etat pour se décider à la renvoyer, *invitus invitam*, dit Suétone; *malgré lui, malgré elle*. On sait qu'Henriette d'Angleterre, désireuse de voir représenter sur la scène l'histoire de son propre cœur proposa ce thème de tragédie à la fois à Corneille et à Racine. Corneille, qui était déjà vieux et impropre au sujet, échoua; Racine fit une admirable élegie historique.





Vue générale des édifices de Baalbeck



ployaient des instruments fort simples : une route planchée de madriers, des rouleaux de bois dur, et, comme instruments de traction, de simples cordes, mues par des treuils". Dans l'enceinte ainsi entourée se dressaient les plus beaux sanctuaires que le démon ait probablement jamais possédés sur notre planète. Le grand temple du Soleil, où cet astre était adoré sous le nom de Jupiter, consistait en un majestueux péristyle long de 89 mètres sur 48 de large, composé de 54 colonnes dont 6 sont encore debout. Rien ne provoque l'admiration comme leurs dimensions colossales, leur poli, la grâce de leur chapiteau corinthien, la magnificence de leur entablement. Elles se dressent sur une plateforme déjà très élevée, et s'élancent encore à 23 mètres dans les airs. Sous l'éclat de ce soleil d'Orient et dans leur isolement de vieux débris elles produisent un effet vraiment saisissant. A quelque distance au sud se trouve le *petit temple*, ainsi appelé par comparaison au grand temple du Soleil; car il est plus vaste que le Parthénon. C'est un des monuments les mieux conservés de la Syrie; il mesure 67m.70 de long sur 35m.66 de large. Des 42 colonnes de son péristyle 19 subsistent couronnées de leurs chapiteaux corinthiens.

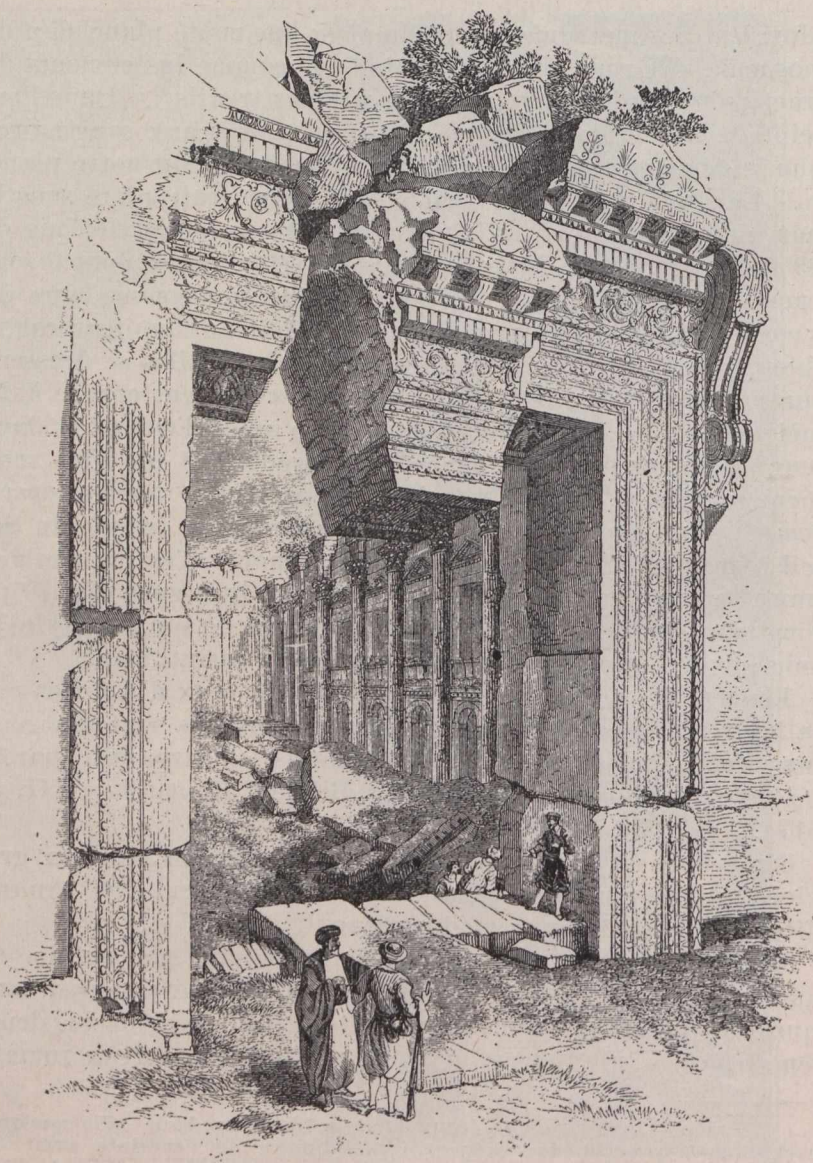
Les temples de Baalbeck " ressemblent à ceux d'Athènes par la légèreté, mais les dépassent en grandeur; ils sont vastes et massifs, comme ceux de Thèbes; mais ils les surpassent par la légèreté et la grâce." (Robinson's Biblical Researches, III, p. 517).

En dehors de l'enceinte, au milieu de jardins, est un gracieux édifice, connu sous le nom de temple circulaire. Aphrodite y recevait d'impures adorations.

Le lecteur se demandera sans doute de quel âge préhistorique datent de pareils monuments; et il n'apprendra pas, sans quelque surprise, qu'ils ne remontent pas au delà du deuxième siècle après Jésus-Christ. (1) C'est l'empereur romain

---

(1) Malgré l'absence de documents sur l'origine de la ville quelques archéologues pensent que la partie méridionale de l'enceinte avait été bâtie par Solomon, et que des monuments y précédèrent ceux de l'âge des Antonins. Mais ils furent ou remplacés, ou singulièrement transformés. Il est clair, du reste, comme le dit Lortet (*La Syrie d'aujourd'hui*)



Porte d'entrée du Temple de Jupiter à Baalbeck



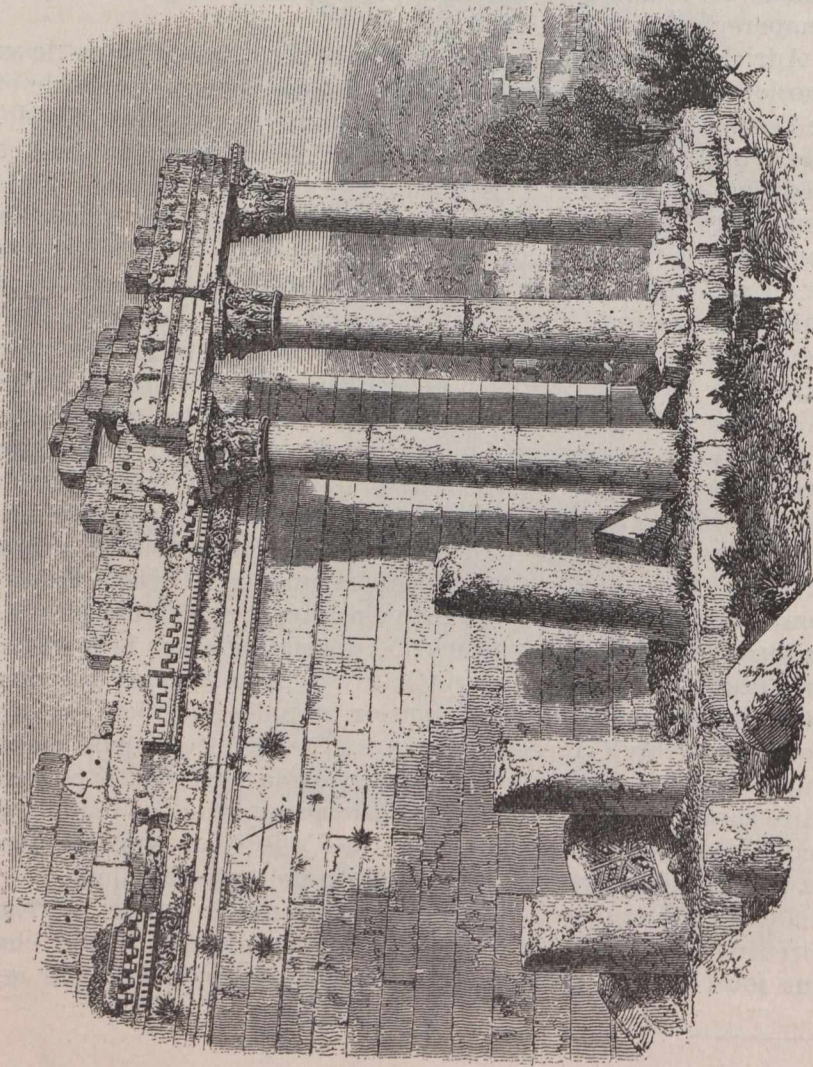
Antonin le pieux, dont le règne dura de 138 à 161 (ap. J. C.) qui les consacra; mais, selon toute probabilité, ils avaient été conçus et commencés par son prédécesseur et père adoptif, l'empereur Adrien (117-138).

Adrien, surnommé dès sa jeunesse le petit grec, à cause de sa passion pour les arts et les lettres de la patrie de Sophocle et de Demosthène, fut un archéologue et un voyageur infatigable. Des confins de la Germanie à ceux de l'Asie il couvrit l'Empire d'édifices nouveaux et s'employa à restaurer les anciens. Mais dans cette œuvre et tout particulièrement dans ses colossales constructions de Baalbeck il était guidé par un autre souci que ce'ui de l'art : c'était une réaction du paganisme contre le christianisme qu'il prétendait ainsi favoriser. Les idées chrétiennes en effet en se répandant dans la société idolâtre n'avaient pu manquer de jeter un certain discrédit sur la multiplicité de ses dieux. Et les penseurs du parti, les philosophes d'Alexandrie en tête, avaient entrepris de ramener la religion des ancêtres à sa pureté primitive, de confondre dans la vaste synthèse d'un culte unique et dans l'hommage d'une seule adoration les divinités de tant de peuples réunis sous le même sceptre. Or à quelle divinité mieux qu'à la Divinité Solaire pouvait-on ramener tous les cultes particuliers? N'était-elle pas la force première de la nature? Ne formait-elle pas le fond des mystères orphiques et de tout le mysticisme oriental qui exerçait une inmanquable fascination sur les Occidentaux des bords du Tibre? A cette fascination Adrien échappait moins que tout autre. Il avait la puissance et la richesse : il pouvait faire sortir la conception nouvelle du paganisme de l'ombre des écoles philosophiques et la traduire d'une façon sensible dans la pierre et le marbre! Il s'y employa de toute son âme.

Pour l'accomplissement de ce dessein, quelle partie de l'Empire mieux choisie que cette Asie occidentale d'où venait chaque jour à Rome quelque nouveau mystère troublant par ses

---

que l'importance commerciale de Baalbeck ou Héliopolis dut toujours être grande. Ainsi que Palmyre, bâtie, en plein désert. Héliopolis était une ville d'entrepôts, un vaste caravansérail pour les commerçants; un lieu de transit pour les marchandises de l'Asie orientale et de la Syrie.



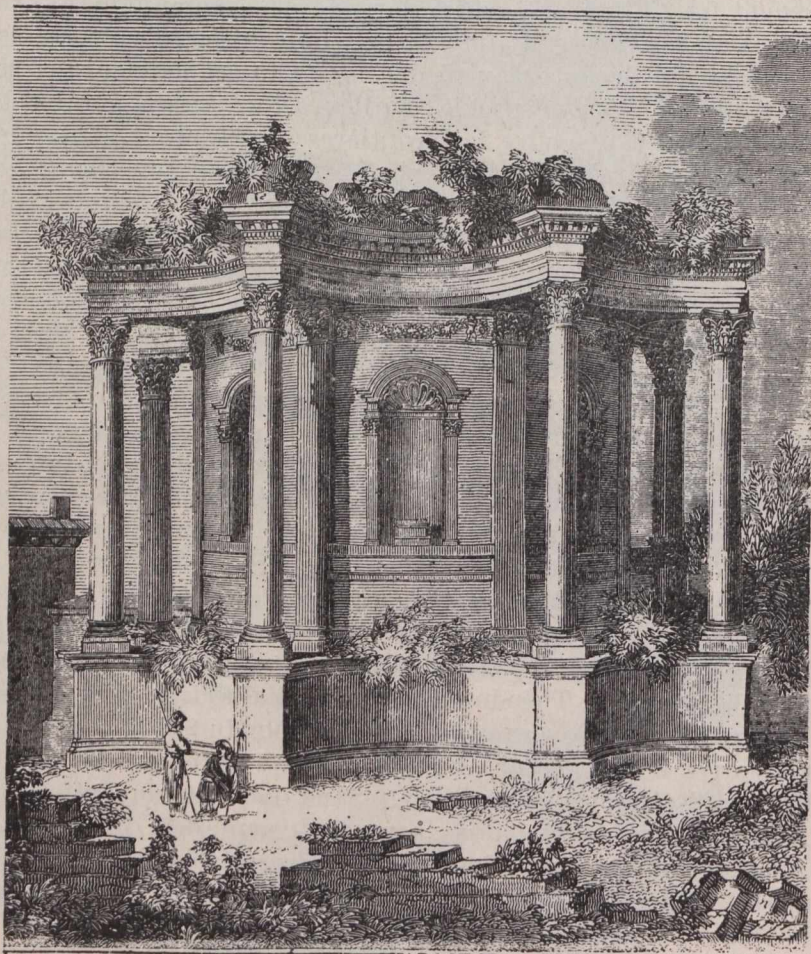
Colonnade du Temple du Soleil, à Baalbeck



rites d'initiation et ses dogmes vaporeux? Et dans l'Asie elle-même, quel endroit plus favorable que cette plaine de la Cœlesyrie entre les deux montagnes bibliques du Liban et de l'Anti-Liban, sous un ciel admirablement pur; sur un sol merveilleusement fertile, traversé par de larges voies communiquant avec Tyr, Damas, Emèse, Palmyre; non loin de cette voluptueuse Antioche qui déversait au pied du Palatin ses bateleurs et ses courtisanes? N'est-ce pas là d'ailleurs que campaient les légions prêtes à défendre les frontières de l'Empire contre les Parthes, les Arabes, et les Nabathéens? Voilà sans doute les causes auxquelles doit se reporter l'archéologue pour s'expliquer les traces si profondément empreintes de la domination romaine dans ce coin de la Syrie. Tandis qu'il n'y trouve que quelques cavernes sépulcrales comme vestige du passage de Séleucides, il se croit parfois transporté dans une vallée du Latium, en foulant les débris des œuvres romaines.

Mais les Antonins venaient trop tard pour faire à l'Esprit des ténèbres des sanctuaires durables. La vraie Lumière avait lui dans le monde depuis plus de cent ans; ce n'est pas eux, même avec leurs temples du Soleil, qui allaient la faire rentrer dans l'ombre. Plus leurs constructions étaient grandioses; plus elles allaient attester l'irrésistible victoire du Christ. L'Acropole de Baalbeck a pu être une revanche du Prince de ce monde sur Jésus: la revanche a été éphémère. Le beau temps du paganisme était à jamais passé. Attendez seulement quelques deux siècles: Théodose va venir à Baalbeck et dans la grande cour hexagonale, devant le vaste temple du Soleil et fermant son entrée il fera élever une magnifique basilique. Ce sera le Maître détrônant l'insurpateur. Sans doute monuments chrétiens et monuments païens sont également des débris. Les tremblements de terre n'ont pas plus respecté les uns que les autres. Mais de nouvelles églises se sont élevées en l'honneur du Christ; il ne s'est pas élevé de nouveau temple du Soleil.

Les Musulmans avaient transformé la célèbre enceinte en citadelle. Aussi, au-dessus des murs, que terminent des chapiteaux ornés des plus riches sculptures, vous voyez des pierres amoncelées presque au hasard avec des meurtrières, comme dans nos châteaux du Moyen-Age. Parmi les débris qui encombrant le sol, à côté de magnifiques blocs de granit rose et violet vous



Restes d'un Temple circulaire à Baalbeck



heurtez des ruines de cette maçonnerie informe. C'est plus que bizarre. (1).

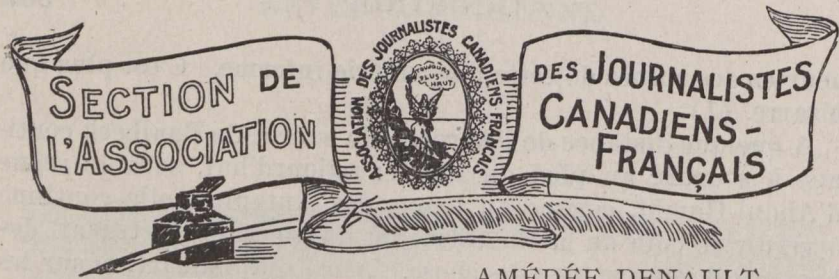
A quelque distance de l'Acropole la source de Baalbeck continue à sourdre au pied du Liban : aujourd'hui, sous le règne d'Abdul-Hamid, comme au temps des Antonins, elle continue à verdir ce coin de la Cœlesyrie où du gigantesque travail des hommes il reste si peu de chose. Ainsi que Lamartine sur les pierres du Colysée, je vois courir des lézards entre ces immenses blocs. Ceux qui les avaient dressés dans l'espace au prix de tant de labeurs pensaient-ils préparer un jour un repaire à ces reptiles ! Terrible ironie du temps !

Les savants allemands, qui ont charge de ces restes historiques, font œuvre méritoire en déblayant, ouvrant des souterrains, charroyant les pierres et autres détritiques qui cachent les monuments de l'art. N'empêche que, lorsqu'ils auront fini, ils n'auront réussi qu'à exposer aux yeux des touristes des ruines, tandis que près d'elles la nature, à chaque printemps, viendra renouveler sa parure de jeunesse. Baalbeck retrouvera-t-il des jours de prospérité ? L'embranchement du chemin de fer Beyrouth-Damas, qui y passe depuis trois ans, est-il destiné à lui ramener la richesse ? C'est l'éternelle question que se pose le voyageur en traversant ces belles contrées. Hélas ! tant que le joug turc pèsera sur elles, la réponse doit être fatalement négative. Peut-être même faut-il dire de cet Orient ce que Lamartine dit à propos d'Athènes : " Pour le poète et pour le peintre il est écrit sur ces montagnes stériles, sur ces caps blanchissants de temples écroulés, sur ces landes marécageuses et rocailleuses qui n'ont plus rien que des noms sonores, il est écrit : " C'est fini ". Terre apocalyptique, qui semble frappée par quelque malédiction divine, par quelque grande parole de prophète." (Voyage en Orient).

*M. Tamisier, S. J.*

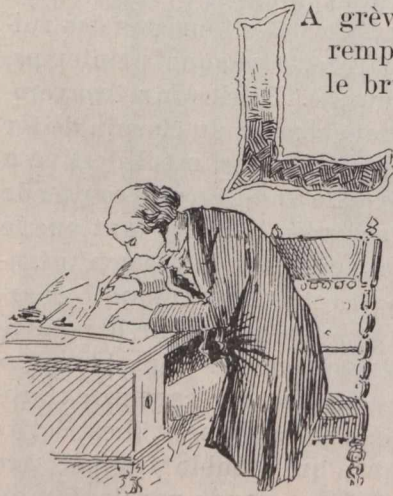
---

(1) Baalbeck, sous préfecture vilayet de Damas n'est plus qu'un gros village peuplé en majeure partie de Métoualis et de Grecs catholiques, qui ont là un évêché. Quelques hôtels en style moderne, entre autres un hôtel Victoria, indiquent que c'est un lieu pour les touristes. Dans le petit temple est une plaque en Allemand et en Arabe commémorative du passage de Guillaume II en 1898.



AMÉDÉE DENAULT,  
Directeur-délégué.

## La Grève



La grève est commencée. Le silence a remplacé, dans les grandes filatures, le bruit des machines; les hautes cheminées sont sans feu; les vastes salles sans vie. Les abeilles ont déserté la ruche gigantesque. Par principe, insouciance ou imitation, des milliers d'ouvriers ont mis de côté la navette ou le fuseau; ils attendent le retour de temps meilleurs. Après des mois de chômage partiel, voici le chômage complet.

Les jeunes ont dit adieu avec une joie mal déguisée à leur travail quotidien. Pour eux le chômage, surtout durant la saison d'été, c'est le doux *far niente* sur les rivages de la mer, dans les places d'eau qui entourent la ville; c'est la danse et les amusements aux parcs publics,—sans souci du lendemain.

Mais le père et la mère? Ils ont du suivre la foule, obéir à l'union qui s'est prononcée pour la grève, subir un chômage dont ils ne sont, peut-être, aucunement responsables. C'est la jeunesse qui a pris l'initiative de la grève. La jeunesse est



prompte; elle n'a vu que l'injustice de la réduction des salaires et la république naturelle: la grève. Les conséquences ne sont guère entrées dans ses considérations. Qu'importent les conséquences quand on est jeune—et qu'on sent avoir raison de se révolter.

Mais les parents sont partis de l'usine le cœur serré. Le travail n'a pas été bien régulier ni rémunérateur depuis des mois; il n'y a pas un sou à la caisse de la famille et le crédit chez l'épicier ne peut durer longtemps. Et si la grève s'éternise, qui donnera aux petits la nourriture? qui les vêtira? Lorsque les quelques économies seront épuisées, il ne restera que deux alternatives: le départ ou l'assistance publique. Heureux encore si on a le moyen de s'en aller; bien heureux si l'assistance publique peut nourrir tout le monde.

Et l'assistance publique—c'est la mendicité, officielle, légalisée, c'est vrai, mais la mendicité quand même et ça répugne au père fort et vigoureux, dont le dossier est immaculé, le nom sans tache, qui a bon cœur et bon bras et travaillerait jour et nuit plutôt que de tendre la main. Il n'ira pas, et quand le loup hurlera trop fort à la porte du logis, c'est la mère qui ira, la honte dans le cœur, courber son front rougissant devant les dispensateurs de l'aumône officielle. Il lui faudra, la malheureuse, répondre aux questions d'usage pour les propres à rien que la ville nourrit à l'année; débiter son histoire et celle de sa famille, comme on exige des criminels dont on veut fixer l'identité. Elle le fera, car les petits ont faim et l'homme se désespère et devient chaque jour plus sombre; elle se résignera, et un autre nom, jusqu'alors fièrement porté, s'ajoutera au tableau d'honneur du paupérisme.

La maigre pitance accordée par la ville ne suffira pas. Les fournaux publics s'ouvriront; on y enverra les enfants mendier la soupe quotidienne.

Je les ai vus, ces pauvres petits innocents, qui n'ont, pourtant, pas demandé à vivre; je les ai vus par milliers se bousculant aux portes de dépôts de soupe. Quelle funeste rosée pour ces jeunes plantes! Quelle triste initiation à la vie pour ces hommes et ces femmes de demain. Ils emporteront avec

eux, à travers les sentiers de l'existence, le souvenir de la "soup-house"; ils ne comprennent pas maintenant, mais ils comprendront plus tard; ils ressentiront avec toute l'intensité du souvenir, et s'ils font des anarchistes, tant pis pour ceux qui en auront été la cause.

La loi de la rétribution existe pour les classes comme pour les individus.

La famille en grève s'effritera bientôt. Nombre de jeunes gens iront chercher de l'ouvrage ailleurs et ne reviendront jamais demeurer au foyer paternel. Ceux qui resteront perdront le goût du travail et deviendront peut-être pour toujours des flâneurs et des vauriens.

Les jeunes filles, habituées à se suffire à elles-mêmes, à vivre et à se vêtir avec un certain luxe, seront fortement éprouvées par l'oisiveté, la pauvreté, la faim même, qui, toutes trois, sont fort mauvaises conseillères. Un trop grand nombre, hélas ! ne pourront se résigner. Elles iront, pour une toilette ou moins encore, ensevelir leur honneur, se suicider moralement, sous le toit maudit d'un bouge quelconque où l'on achète ce qui ne se vend pas. O ! ces lys trainés dans la boue, ces ruines morales amoncelées sur le chemin de la grève ! Quelle effroyable responsabilité sera la vôtre, devant l'Eternel, vous qui avez causé ces désastres, brisé ces existences, dispersé ces familles jadis unies, humilié les parents, perverti les jeunes gens, déshonoré les jeunes filles ! Tout cela c'est votre œuvre, directe ou indirecte.

Quand donc la spéculation effrénée, le commercialisme sans entrailles permettront-ils au pauvre de gagner son pain et de conserver son honneur ? Prenez garde, le peuple est patient mais il est fort aussi, et lorsque vous entendrez sa grande voix rugir il sera peut-être trop tard. Sa colère est aveugle et sa vengeance terrible. Si le monopole des millions de dollars est puissant celui des millions de bras est irrésistible. L'homme, offensé dans sa dignité, blessé dans ce qu'il a de plus cher, n'a pas la docilité du dollar et de la machine.

Le capital et le travail, représentés par le patron et l'ouvrier, sont les deux grandes forces motrices de notre système écono-



mique et social. Ces deux forces se complètent l'une par l'autre, se développent mutuellement, sont nécessaires l'une à l'autre. Le capital, sans le travail, est impuissant, improductif, inutile; le travail sans le capital, c'est la locomotive sans la vapeur, la dynamo sans le courant électrique. Dieu, en les créant tous deux leur a donné des relations particulièrement étroites. Ils devaient, dans sa pensée, s'élever ou tomber ensemble. Leur étroite devait être indissoluble. Ils devaient être dans leur essence la personification même de la solidarité.

Mais les hommes sont intervenus dans l'arrangement divin. Ils en ont foulé aux pieds les règles fondamentales. L'harmonie des relations a été brisée. L'empiètement du capital sur le travail a produit l'esclave, l'homme réduit par son frère au rang de la bête, trainant sa lourde chaîne durant toute une existence pour la léguer à sa progéniture, née dans l'esclavage; il a produit l'ouvrier mal payé, l'esclave moderne, trainant le boulet de la misère pour, lui aussi, le léguer à ses enfants nés dans la pauvreté.

Mais toute action a sa réaction, souvent plus forte, plus profonde. Des empiètements du capital naissent inévitablement ceux du travail. L'esclave s'est émancipé; l'ouvrier, jadis faible, sans défense, s'est organisé pour la revendication de ses droits. Ils ont réclamé leur part de soleil, de bien-être et de bonheur. Le temps est venu pour le travail de demander une répartition plus équitable de la richesse qu'il produit. Au monopole de l'argent il a opposé celui des bras. La grève est née de ce choc qui a ébranlé l'édifice social jusque dans ses fondements. La lutte est engagée et sera terrible, car on combat à armes égales. Le problème du capital et du travail est le plus troublant de notre siècle. Si ces deux puissances refusent plus longtemps d'interpréter les signes prémoniteurs de la tempête et continuent à fermer les yeux à l'évidence, l'édifice croulera sur leurs têtes et l'éroulement sera fatal aux deux antagonistes. L'ouvrier, nouveau Samson, dépouillé, meurtri, garotté, ébranlera, dans un suprême effort, les colonnes du temple et s'ensevelira avec ses persécuteurs.

On s'apercevra, mais un peu tard, qu'on ne s'attaque pas

impunément à la grande loi de la solidarité humaine et qu'il eut mieux valu suivre le conseil du Père Eternel qui a dit à tous ses enfants, sans distinction de classe ou de fortune, "Aimez-vous les uns les autres."

Fall River, Mass., 19 Octobre, 1904.

*C. E. Boivin,*

*Membre Actif, A. J. C. F.*





## Toujours Plus Haut !



TOUJOURS PLUS HAUT ! C'est la devise de l'Association des Journalistes Canadiens-français. Je n'en connais pas de plus belle ni qui résume mieux le grand rôle de la presse.

Le journaliste remplit aujourd'hui, dans la société humaine, une fonction nécessaire à côté du poète, à côté du soldat. "Le mé-

tier peut être obscur, disait Cuvillier-Fleury, l'œuvre rapide, le bruit éphémère, l'instrument imparfait, la mission est grande !" Cette mission, c'est précisément d'aiguiller l'humanité sur la route du bien, celle qui monte toujours plus haut. Elle a été souvent trahie hélas ! et trop d'écrivains, ravalant la dignité de la presse, ont mis au service des passions mauvaises son énorme influence. Et c'est pourquoi il est devenu presque ridicule de parler de ce sacerdoce de la presse autrefois tant vanté.

Mais le mépris dont le peuple poursuit le journaliste vénal n'en montre que mieux l'admiration qu'il réserve au journaliste sincère. *Corruptio optimi pessima*. Le journalisme est encore la carrière qui offre le plus d'attraits aux âmes enthousiastes, qui sollicite le plus vivement les jeunes ambitions. Voyez ce jeune homme ; il vient de quitter son collège et il brûle de mettre au service de quelque noble cause son énergie et son dévouement. S'il sent quelque chose dans son cerveau

et dans son cœur, c'est à la porte d'un journal qu'il ira d'abord frapper. Lui aussi, il sera journaliste. Hélas ! il ignore les déboires qui l'attendent et verra s'évanouir beaucoup de ses illusions au choc de la réalité.

Cependant le naïf jeune homme ne s'était pas trompé; ce sont les hommes qui l'ont trompé. Il avait rêvé le journalisme tel qu'il doit être, la véritable chevalerie des temps nouveaux. Cet idéal ne peut pas être atteint, peut-être, mais la grandeur du journaliste se mesure à la distance qui l'en sépare. Notre Association a été fondée pour aider ses membres à s'approcher davantage de ce glorieux idéal, toujours plus haut !



ÆGIDIUS FAUTEUX

Le beau médaillon qui sert de champ à notre devise officielle me paraît symboliser admirablement la noble mission du journaliste. La presse y est représentée sous les traits d'une Liberté ailée qui élève au-dessus de sa tête un flambeau allumé; elle gravit d'un pas rapide un roc abrupt et semble, du geste, inviter à la suivre une foule invisible, en criant: Excelsior!

La presse, c'est bien la liberté éclairant le monde; elle montre le chemin et l'humanité la suit. C'est à tort qu'on appelle le journaliste, le porte-voix de l'opinion: il n'est pas un écho, il est la voix elle-même; il ne suit pas l'opinion, il la crée. En 1827, à Navarin, c'est un coup de canon parti sans qu'on ait jamais su comment qui engagea la bataille entre les deux flottes. On a dit que le canon de Navarin était bourré d'articles de journaux. C'est la presse qui avait délivré la Grèce.

On n'ignore pas en effet quelle extraordinaire influence la presse peut exercer sur les destinées des nations. Elle est le quatrième pouvoir, et le plus formidable de tous. C'est cette influence que l'Association des Journalistes voudrait mettre toute entière au service de notre race française en Amérique.

C'est par la presse que les Bédard et les Etienne Parent entretenaient vivace autrefois, cette passion de liberté qui fit de

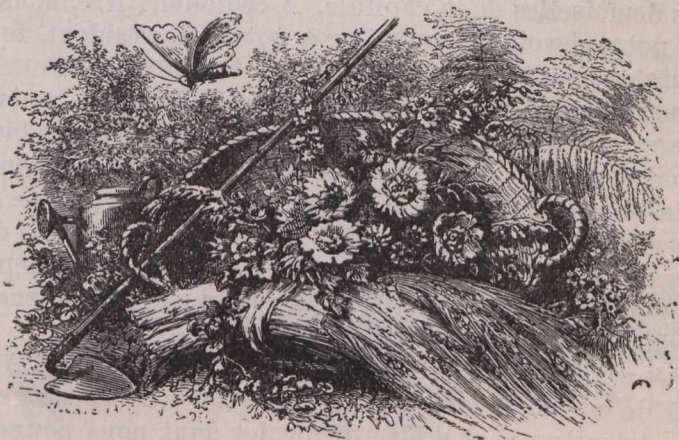


nos pères des héros et des vainqueurs. Cette mission n'est pas finie. La presse canadienne-française doit encore diriger notre race dans son ascension vers le mieux.

Tout journaliste, depuis le plus grand jusqu'au plus humble, doit travailler à cette œuvre commune. Et il le fera, s'il a toujours devant les yeux, sa noble devise : Toujours plus haut ! Que le journaliste monte lui-même le premier, plus haut dans le respect des consciences, plus haut dans la sincérité, et il sera sûr d'entraîner ses compatriotes, avec lui, toujours plus haut dans la liberté, toujours plus haut dans la gloire !

*Aegidius Fautoux,*

*Membre actif A. J. C. F.*



## Nos Annales Professionnelles

---

Notre section dans LA REVUE CANADIENNE perd avec regret les services de notre confrère Omer Héroux, directeur délégué, qui, pour des motifs on ne peut plus acceptables, a quitté ces jours derniers la ville de Montréal pour aller établir ses pénates dans la vieille cité de Champlain, comme disent les journaux.

Malgré tous les regrets que nous cause ce départ inattendu, nous sommes heureux de féliciter M. Héroux de cette migration. Il s'en va là-bas prendre la direction de cette vaillante "Vérité", qu'à dirigé pendant si longtemps M. Tardivel, et nous sommes certain que les talents de polémique incontestables de notre ex-président, trouveront dans ce journal, l'occasion de briller de tout leur éclat. Incidemment, (oh pardon!) M. Omer Héroux épousera à la fin du mois, une des plus charmantes demoiselles de la capitale. A ce double titre, nous croyons de notre devoir de souhaiter à notre ex-président, tous les bonheurs comme tous les succès.

Le mariage est une grande et noble institution, mais nous avons souvent entendu dire qu'il a causé et qu'il cause bien des désappointements. Le Conseil de notre Association vient d'en avoir la preuve. En effet, le saint état conjugal vient de priver le conseil du dévouement et des services inappréciables de Mademoiselle A.-M. Gleason, notre ex-trésorière, qui, depuis le commencement d'octobre est l'épouse d'un ami des journalistes, M. le docteur Huguenin.

Le départ de cette confrère (?) est une perte pour l'Association. Elle en est, je crois, la véritable fondatrice, car c'est elle qui, la première, a eu l'idée du projet dont nous poursuivons encore le parachèvement. A plus d'un titre, nous lui devons de la reconnaissance et nous offrons à la camarade dévouée, tous nos meilleurs souhaits.



C'est avec regret que le conseil a dû accepter ces deux démissions, mais il a fallu se soumettre, à la séance du 15 octobre, du Bureau de direction, M. Henri Bourdon a été élu par acclamation, trésorier de notre Association, et notre président, M. Amédée Denault, unanimement prié de le faire, par le Conseil de notre Association, a bien voulu accepter la charge de diriger la section des Journalistes dans LA REVUE CANADIENNE.

A part cela, il n'y a guère eu de nouveau dans les opérations de l'Association durant le mois qui vient de s'écouler.

Le Conseil s'occupe toujours de l'incorporation de l'Association. La demande officielle a été envoyée à Québec et notre aviseur Mtre Lacombe, a promis de faire tout en son pouvoir pour presser un peu les formalités législatives. Nous espérons que notre prochain bulletin comportera en première ligne l'annonce de notre naissance à l'existence légale.

En attendant, cela ne nous empêche pas de grandir et de prospérer. Plusieurs nouveaux membres actifs ont été reçus durant le mois et la liste des membres adhérents prend des proportions flatteuses, tant par sa qualité que par son nombre.

*Paul Émile Ranger*

*Sec. A. J. C.-F.*

OCTOBRE 20, 1904.



## L'Erreur de Germaine

*Suite et fin.*

### IX.

Et sur cette vague assurance dont elle devait se contenter, Mme Vernier le quitta, à moitié satisfaite.

Toute la matinée le ciel resta voilé, mais pendant le déjeuner, la brume se leva subitement, laissant le soleil entrer à flots par la grande baie vitrée.

— Voilà le beau temps! dit Germaine. Connaissez-vous la forêt, monsieur Raimbaud?

Michel la regardait, presque heureux malgré tout d'être là, et décidé à jouir de cette dernière journée, dût-il passer le reste de sa vie à regretter les quelques heures qui allaient suivre.

— Non, avoua-t-il, je ne suis jamais venu par ici; j'ai toujours voyagé plus loin.

— Tant mieux! fit M. Lescot en se frottant les mains; nous allons vous révéler le Long Rocher: n'est-ce pas, les enfants?

— Moi je veux bien, dit Pierre; justement j'ai crevé mon pneu et il n'est pas encore remplacé, sans quoi je vous aurais faussé compagnie: les labyrinthes de rochers, ça ne me dit rien. Germaine n'a jamais pu comprendre qu'on préfère les grandes routes, quand on fait de la bicyclette.

— Oh! j'aime bien mieux ne pas en faire et pouvoir m'écarter de la ligne droite! dit étourdiment Germaine.

Son cousin éclata de rire.

— Tous mes compliments! Tu as de jolis principes pour une jeune fille!... Allons bon, la voilà rouge comme une pivoine, maintenant!...



— Comme il la plaisante! pensait Michel, énervé par ce badinage. M. Lescot l'avait accaparé et s'obstinait à lui montrer sur un plan de la forêt la route qu'ils allaient prendre.

— Vous voyez: ici on tourne à gauche, on revient sur ses pas, on oblique à droite...

— Viens, papa, je t'en prie; tu feras tes démonstrations en plein air, sans cela M. Raimbaud va s'imaginer que nous voulons le perdre, comme le Petit Poucet.

— Allons, en route! criait Pierre. Pour protester contre le rôle de piéton auquel on le condamnait, il avait revêtu son costume de bicycliste et il arborait de triomphants mollets dans des bas de laine à carreaux. Mme Vernier, bonne marcheuse, avait insisté pour être de la promenade.

— Attention! on me surveille. pensa Pierre. Et il se rapprocha de sa cousine, bien décidé à se montrer le plus galant des cavaliers. Michel essaya pendant quelque temps de rester à l'arrière-garde avec Mme Vernier et M. Lescot; mais ses yeux ne quittaient pas Germaine et, involontairement, il pressait le pas, diminuant la distance qui le séparait d'elle. A chaque instant, d'ailleurs, elle se retournait pour lui parler.

— Voyez comme c'est joli, ce soleil dans les pins: est-ce que cela ne vous rappelle pas notre promenade à Fantaisie? Regardez, un écureuil, là, sur cette grosse branche!... Et ces grandes fougères rousses dans la mousse verte...

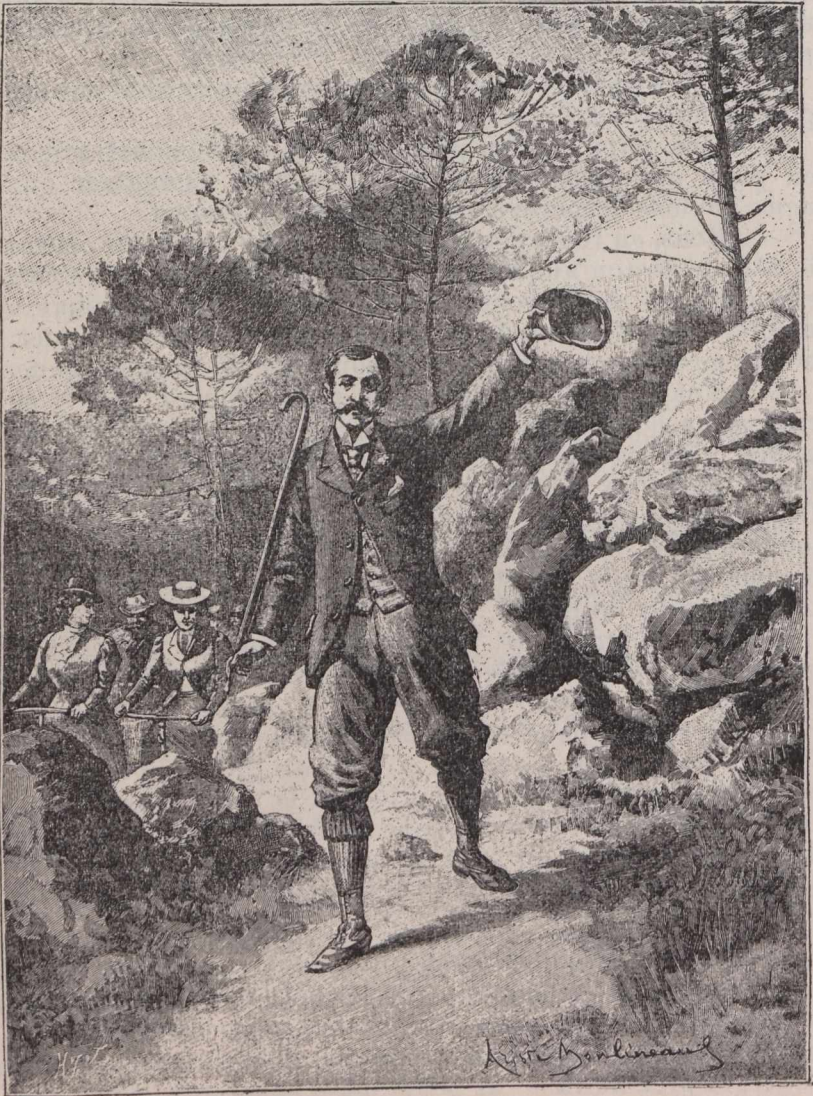
Maintenant elle marchait à côté de lui, les parents à cent pas en arrière, Pierre continuant la route en éclaireur. Ils débouchèrent ensemble dans la vaste clairière tapissée de bruyères fanées au fond de laquelle le Long Rocher se dressait, tout gris sur le ciel bleu, comme un grand mur en ruines.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— C'est beau, dit simplement Michel. Il sentait qu'elle le regardait, et il n'osait tourner les yeux vers elle, craignant qu'elle n'y lût trop de choses: il la devinait si confiante, si près de lui — et pourtant si loin, croyait-il...

M. Lescot et sa sœur les avaient rejoints, un peu essouffés tous les deux. Tout de suite Mme Vernier demanda:

— Où donc est Pierre?



" Hé ! là-bas, héla-t-il, arrivez vite ; j'ai retrouvé des amis."



Du milieu de la clairière s'élevèrent soudain des bruits de voix, des cris de surprise. Pierre reparut entre les rochers.

— Hé! là-bas, héla-t-il; arriver vite, j'ai retrouvé des amis...

Derrière lui apparaissait une société de bicyclistes, hommes et femmes, parlant haut et riant très fort. Germaine eut un petit mouvement de recul.

— Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là?... ils vont nous gêner notre promenade... Tiens, mais... on dirait Suzanne!...

C'était elle, en effet, plus jolie que jamais dans son costume de drap bleu dont la jupe courte laissait voir de petits pieds chaussés de cuir jaune. Elle s'avancait, causant avec Pierre, et Michel reçut en pleine figure le feu de ses yeux moqueurs qui l'avaient reconnu bien vite.

— Tu ne t'attendais guère à nous voir, n'est-ce pas? dit-elle à Germaine. Nous sommes venus en bande, de Paris, passer trois jours à Fontainebleau, et nous parlions, maman et moi, de nous mettre à votre recherche; mais puisque vous voilà... tous!... appuya-t-elle en regardant Michel qui ne broncha pas.

Mme Béral, aussi court vêtue que sa fille, mais beaucoup moins svelte et presque ridicule sous le petit chapeau d'homme qui coiffait ses cheveux qu'un roux suspect, venait de rejoindre le groupe des promeneurs et serrait la main de Mme Vernier.

— Quelle bonne rencontre! Figurez-vous que nous avons justement quelque chose à vous demander... Nous voudrions trouver, à Marlotte, un loueur de voitures pour le général de \*\*\* — elle articula le *de* bien distinctement — un vieil ami à nous, à qui la bicyclette ne réussit pas... Venez donc, général, on va vous indiquer cela...

Le général s'avança: c'était un gros homme court, apoplectique, dont la nuque se gonflait de veines inquiétantes.

— Ces dames m'avaient persuadé de les accompagner, dit-il avec bonhomie; mais il y a un diable de soleil sur la route... C'est très perfide, le soleil de mars? ajouta-t-il en épongeant sa bonne figure cramoisie.

— Si vous le désirez, dit Pierre, je vais aller vous cher-

cher la chose en dix minutes; qu'on me prête seulement une bicyclette.

— Prenez la mienne, parbleu! s'écria le général. Les groupes avaient fusionné; chacun s'assit sur le sable, sur la mousse, sur les rochers en attendant le retour de Pierre. Michel, un peu à l'écart — il redoutait les présentations — regardait les deux jeunes filles et les comparait mentalement. A tout autre qu'à lui, Germaine eût paru, ce jour-là, presque insignifiante, et pourtant jamais il ne s'était senti plus de tendresse au cœur, jamais il n'avait mieux compris ce qu'il aimait en elle. Peu lui importait qu'elle n'eût ni les yeux, ni la taille, ni la triomphante beauté de son amie Suzanne; il la devinait sienne par l'esprit, par cette âme d'enfant dont lui seul aurait su faire une âme de femme.

— Si je l'avais à moi, songeait-il douloureusement; si je pouvais recommencer la vie près d'elle...

Un grelot tinta dans l'allée, derrière les pins: c'était Pierre qui revenait à toute vitesse.

— Eh bien? cette voiture?

Il sauta lestement à bas de la bicyclette.

— Elle me suit, général; elle va venir vous prendre, vous et votre machine... Une fameuse bête que vous avez là! ajouta-t-il, en passant la main sur le guidon comme s'il flattait le col d'un beau pur-sang. Quel dommage que je n'aie pas la mienne!

Suzanne s'était rapprochée, moqueuse en apparence.

— Pauvre Pierre! Il a l'air d'un Tantale en culotte courte... Mais, au fait, pourquoi ne demanderiez-vous pas au général de vous confier celle-ci pour aujourd'hui? Vous la lui ramèneriez ce soir à Fontainebleau, en passant avec nous par Melun et Moret... que dites-vous de l'itinéraire?

— Je dis qu'il est fameux! s'écria Pierre enthousiasmé.

En un clin d'œil tout fut arrangé, le général hissé dans la voiture qui venait d'arriver, Pierre juché sur son cheval d'acier. tandis que toute la bande des bicyclistes se remettait en selle.

— A ce soir, maman; je reviendrai de Fontainebleau par le train de sept heures... Tu ne m'en veux pas, Germaine? demanda-t-il maladroitement.



Elle rougit et répondit :

— Tu es assez grand garçon pour aller où tu veux, je pense...

— Et puis nous te laissons un cavalier ! lui cria, sans se retourner, Suzanne qui roulait déjà. Michel avait entendu. Dans la clairière redevenue silencieuse et déserte, entre M. Lescot un peu ahuri et Mme Vernier toute déconfite, il regarda Germaine, dont les joues étaient maintenant presque aussi cramoisies que celles du vieux général.

— C'est le dépit, pensa-t-il. Pauvre petite !... Et tout à coup, au fond de son âme, quelque chose tressaillit comme une joie obscure, un espoir sans cause ; il lui semblait qu'un nuage avait passé et que son ciel était moins noir.

— Eh bien, monsieur Lescot, dit-il gaîment, si nous achevions cette fameuse promenade ?...

Quand il quitta ses hôtes, le lendemain, il avait promis, sur l'honneur, qu'il reviendrait tous les samedis rue des Ecoles.

## X

Les deux mois qui suivirent furent pour Germaine une époque de grand trouble. Tout, en elle, autour d'elle, lui paraissait changé ; chaque jour emportait un peu du passé, effaçait un peu du mirage qui l'avait leurrée pendant cinq ans. D'abord elle s'était crue obligée de lutter contre cette impression de désenchantement ; mais les semaines succédaient aux semaines, et par mille petits trous d'aiguille, l'ancien amour fuyait de son cœur avec une rapidité qui l'épouvantait.

L'avait-elle même jamais aimé, cet étrange garçon ? Avait-il été pour elle autre chose qu'une entité, un mythe, l'éternel mannequin auquel, tant bien que mal, les jeunes filles ajustent leurs beaux rêves ?

— J'étais si jeune, se disait-elle parfois, et lui si loin ! S'il n'était pas revenu, peut-être que je l'aimerais encore... Et pourtant !...

Et pourtant !... Elle sentait bien qu'il y avait une autre cause à sa clairvoyance, une cause plus profonde et plus secrète. Si le roman de sa jeunesse lui apparaissait ainsi

puéril et sans portée, si Pierre ne répondait plus à son idéal, c'est que cet idéal avait changé de forme. Et elle savait maintenant, à n'en pouvoir douter, quel homme elle aurait choisi pour guide et pour ami.

Celui-là n'était ni vaniteux, ni égoïste; il ne considérait pas la vie comme une course d'obstacles, ni le travail comme une chasse à la pièce de cent sous; il s'occupait très peu des obligations de chemin de fer et ne parlait jamais du capital. Avec lui on pouvait penser tout haut, rêver à l'aise, sans se heurter jamais à rien de bas ni de mesquin. Il n'était pas beau et se croyait vieux; il ne portait ni souliers pointus, ni revers de soie, il s'appelait Michel Raimbaud.

Comment Germaine en était-elle arrivée peu à peu à lire dans son propre cœur? Elle n'aurait pas su le dire. A mesure qu'elle comprenait mieux ce qui se passait en elle, une sorte d'effroi l'envahissait. Etre aimée de Michel! Cela lui paraissait une nouvelle chimère, un rêve plus fou, peut-être — à coup sûr plus douloureux que le premier.

— Et Pierre? Rien ne me prouve, après tout, qu'il ne songe pas à m'épouser. Il n'est pas très sentimental, c'est vrai, mais cela lui irait si peu! Et tante Berthe!... Et papa, qui commence à se convertir!...

Elle s'absorbait dans ces pensées obscures: elle devenait silencieuse et triste. Toute la semaine, elle vivait dans l'attente du samedi soir, presque certaine de voir Michel qui avait recommencé à venir assez régulièrement. Ces jours-là, les moindres taquineries, la seule présence de Pierre, la mettaient dans un état de malaise et d'inquiétude. Une ou deux fois, pourtant, elle essaya d'être coquette; elle se mit en frais d'amabilité avec son cousin, espérant attirer l'attention de Michel et exciter en lui quelque chose qui ressemblât à de la jalousie. Mais ce manège répugnait à son cœur honnête; elle y renonça bien vite. Michel, d'ailleurs, demeurait impénétrable.

Quelle force d'âme il lui fallait, au pauvre philosophe, pour garder cet air froid, cet air de "pion" qui lui avait valu si souvent les sarcasmes de la douce Suzanne! Que de fois il s'était dit, en revenant le soir, les nerfs tendus par la contrainte qu'il s'était imposée: "C'est fini, je n'irai



plus; ma vie n'est plus tenable..." Pourtant il y retournait, poussé par un espoir inavoué, par le souvenir d'un regard, d'un sourire, d'une inflexion de voix. Il ne savait pas lui-même ce qui l'attirait ainsi; c'était presque l'attente d'une joie, attente sans cesse déçue, qui le laissait l'âme plus troublée, le cœur plus aimant, mais non pas désespéré comme autrefois.

On ne voyait presque plus Mme Béral et sa fille. M. Lescot devenait soucieux, à voir Germaine perdre peu à peu ses belles couleurs et sa gaieté d'enfant. Tout bas, il en accusait Pierre qui, tantôt, prenait des allures vagues de fiancé, tantôt semblait se dérober et redouter les explications franches. Les jours passaient ainsi, pleins de réticences et de malentendus.

Un samedi matin, tante Berthe entra dans le salon où Germaine étudiait son piano.

— Ton père est là? demanda-t-elle d'une voix agitée. Je voudrais le voir tout de suite...

Germaine comprit qu'il allait se passer quelque chose de grave. Elle entendit chuchoter, pousser un verrou: saisie d'angoisse elle courut dans sa chambre et se blottit au fond d'un fauteuil en se cachant la figure, comme elle le faisait à six ans quand elle avait peur d'être grondée.

Sûrement, c'était d'elle qu'on parlait là-bas, d'elle et de Pierre; il s'était enfin décidé à la demander en mariage. Que dire? Que faire? Accepter, c'était impossible, il fallait refuser. Mais quel raison donner? Comment dire à son père, à sa tante: "Je me suis trompée; ce n'est plus Pierre que j'aime, c'est un autre c'est..." Pour rien au monde elle n'eût voulu livrer ce cher secret qu'elle avait su garder, celui-là, sans se répandre en confidences enfantines: "Non, je ne le dirai pas. Mais alors que penseront-ils de moi? Tante Berthe aura beaucoup de chagrin..." Elle se sentait tout petite, livrée à elle-même pour soutenir ce grand combat.

— Voilà papa... il vient... il ouvre la porte...

Une terreur folle la saisit: son père était devant elle, tout ému, comme s'il cherchait quelque chose de très difficile à dire.

— Germaine, ma petite fille... il ne faut pas te faire de

chagrin... Ta tante m'annonce une nouvelle bien extraordinaire, bien inattendue...

Cela ne venait pas. Germaine ne comprenait plus.

— Quoi? mais quoi donc? demanda-t-elle comme en rêve.

— C'est que... Pierre va se marier; il l'a dit hier à sa mère... il épouse quelqu'un que tu connais... une amie à toi... Suzanne Béral.



Elle sauta au cou de son père complètement ébahi.

A mesure que M. Lescot parlait, il voyait, avec une stupeur indicible, le visage de Germaine se détendre, ses yeux briller: au dernier mot, elle poussa un cri de joie:

— Il épouse Suzanne! Oh! papa, que je suis contente!

Et elle sauta au cou de son père complètement ébahi.



— Comment! moi qui t'annonçais cela bien doucement! j'avais toujours cru que tu... hum!... enfin que tu pensais à lui...

Germaine rougit.

— Ah! oui, autrefois, il y a longtemps, quand il était à Pondichéry... Maintenant j'ai encore beaucoup d'amitié pour lui, mais je suis si heureuse, oh! si heureuse qu'il se marie!...

Dans la pièce voisine, Mme Vernier attendait anxieusement le résultat de sa communication. Depuis l'entretien qu'elle avait eu la veille avec Pierre, elle avait passé par de cruels moments; l'embarras de son fils, l'aveu naïf qu'il lui avait fait, quand elle le pressait de lui donner une bonne raison: "Tu comprends, maman, ce n'est pas seulement parce qu'elle est très jolie et que j'en suis amoureux... pense donc qu'on me la donne, à moi qui n'ai pas un sou, avec deux cent mille francs de dot!..." tout cela l'avait navrée, déçue. Pourtant elle songeait:

— Ce n'est rien encore: il va falloir subir le chagrin de Germaine.

Et voilà que Germaine accourait à elle l'air heureux, le visage épanoui:

— Tante Berthe, chère tante Berthe! laisse-moi t'embrasser pour la grande nouvelle que papa m'annonce!...

Tout rayonnait en elle; ce n'était pas une feinte, et d'ailleurs Mme Vernier la savait incapable de dissimuler. La pauvre femme resta confondue, pétrifié d'étonnement. Que se passait-il depuis la veille au soir, et qu'avait-on comploté pour lui faire perdre la tête. Elle n'osa pas risquer une allusion directe; elle demanda seulement, l'air encore perplexe:

— Alors je peux dire à Pierre que tu le félicites de bon cœur!

— Oh! de très bon cœur! fit Germaine avec un élan tel que les doutes de Mme Vernier ne purent y tenir. Le mariage de Pierre ne briserait le cœur de personne: c'était incompréhensible, mais cela était. Un tout petit sentiment d'orgueil blessé — orgueil maternel, le seul dont elle fut capable — traversa son âme comme un éclair; puis sa

grande bonté prit le dessus, et tout heureuse elle-même, elle embrassa tendrement Germaine.

Le soir, comme M. Lescot se mettait à table, on lui apporta une lettre "très pressée". En l'ouvrant, il poussa une exclamation de mauvaise humeur.

— Allons bon! voilà l'Association amicale des anciens élèves du Lycée qui me convoque pour ce soir, huit heures... Je suis rapporteur; pas moyen d'échapper à ça!... Qu'est-ce que tu vas faire, toute seule, s'il arrive des visites?...

Germaine émiettait du pain sur la nappe, sans regarder son père.

— Oh! fit-elle négligemment, au mois de juin, il ne nous vient pas grand monde; depuis au moins trois semaines nous ne voyions plus guères que ma tante, Pierre et M. Raimbaud... Tante Berthe et Pierre d'ont ce soir chez les Béral, alors...

— C'est juste, dit M. Lescot. Si Raimbaud viens, tu lui diras de m'attendre, j'espère bien être revenu vers neuf heures et demie...

Maintenant Germaine était seule, accoudée à l'appui de la fenêtre; elle regardait le ciel, un joli ciel de juin, tout rose, où flottaient de petits nuages gris, et elle se sentait aussi légère que les nuages. Depuis le matin, il lui semblait qu'elle était redevenue maîtresse de sa destinée.

— Je suis folle de me réjouir ainsi, songeait-elle; Pierre se marie, et puis après?... S'ensuit-il que mon rêve, à moi, doive se réaliser?

Mais tous ses raisonnements étaient vains contre la sensation indéfinissable de joie et de délivrance qui lui inondait le l'âme. Elle avait appuyé sa joue sur ses deux mains croisées, et elle guettait Michel au détour de la rue; il apparut enfin, marchant de son grand pas pressé, la tête basse comme toujours. Bien vite elle se recula, de peur qu'il ne la vit, et s'installa dans un fauteuil, une broderie à la main, très calme en apparence...

— Toute seule, Mademoiselle?

Ce furent ses premiers mots, après les salutations d'usage. Il s'était assis, pas trop près d'elle, pas trop loin non plus.



— On m'avait bien dit, dans l'antichambre, que M. Lescot était sorti, mais je croyais trouver ici Mme Vernier et aussi... votre cousin, dit-il, après une hésitation imperceptible. Germaine s'en aperçut.

— Alors, vous êtes déçu? demanda-t-elle.

Il sourit, sans pouvoir s'en défendre.

— Extrêmement déçu, dit-il.

Il ne faisait plus bien clair dans l'étroit salon; Germaine, penchée sur son ouvrage, essayait d'y voir ensore, pour ne pas être obligée de regarder Michel. Et tout à coup, prenant son courage à deux mains:

— Vous savez que Pierre se marie?

— Ah! fit Michel. Avec qui?

Elle sentit toute l'angoisse contenue dans ces deux mots.

— Oh! pas avec moi, bien sûr, dit-elle en essayant de rire. Avec Suzanne, vous savez, votre ancienne ennemie... Ma tante est venue ce matin nous annoncer cela; nous sommes tous enchantés!

Elle devina que Michel s'était rapproché d'elle, qu'il essayait de rencontrer ses yeux. Mais elle s'obstinait à tirer son aiguille d'une main tremblante, en piquant l'étoffe au hasard.

— Je croyais, murmura-t-il enfin, je m'étais imaginé que... vous l'aimiez... Oh! pardonnez-moi; je ne sais plus ce que je dis... C'est que vous l'avez toujours connu... et il est jeune, lui!

Le cœur de Germaine battait à grands coups sous l'étreinte d'une joie presque douloureuse.

— J'ai cru l'aimer, dit-elle tout bas; mais j'ai compris que je m'étais trompé, depuis... depuis que j'en connais d'autres, meilleurs que lui...

Il y eut un grand silence. Puis Michel parla, d'une voix méconnaissable.

— Qu'est-ce que vous avez dit?... Qu'est-ce que vous avez voulu dire?... Non, ne le répétez pas... Mais regardez-moi seulement, que je voie vos yeux, vos chers yeux qui ne savent pas mentir...

D'un mouvement craintif elle leva la tête, presque effrayée de le voir mortellement pâle, les traits bouleversés, les lèvres tremblantes; d'un geste timide elle lui tendit la main... Et il comprit que son heure à lui était enfin venue.

*Jacques Morel*

FIN





## Les Oubliés

---



POUT-ON ranger parmi les oubliés Georges Cruikshank, le célèbre caricaturiste anglais qui eut une si grande vogue au milieu du siècle dernier. Ce qui est certain c'est qu'en dehors de quelques amateurs, bien peu parmi ceux nés vers l'époque de sa mort, arrivé en 1878 et depuis, connaissent même la célèbre série des huit planches publiée sous le simple titre de *la Bouteille* (the Bottle), qui eut une circulation énorme en Angleterre et même aux Etats-Unis. Elle se vendait à un schilling (25 cents) la collection. Nous reproduisons les quatre premières de ces planches, les quatre dernières nous ont paru trop pénibles pour être mises sous les yeux de nos lecteurs, nous nous bornerons à en indiquer les sujets.

Georges Cruikshank naquit à Londres en 1794 il avait donc quatre-vingt-trois ans lorsqu'il mourut. Son père, Isaac Cruikshank, graveur sur cuivre, l'avait fait entrer de bonne heure à l'Académie de peinture de Londres, dont Fusely était alors le directeur. Mais Georges avait plus de goût pour la caricature que pour les œuvres sérieuses de l'art : il négligeait l'atelier où l'on dessinait gravement d'après les modèles antiques, pour chercher des sujets de croquis d'un genre moins élevé sur



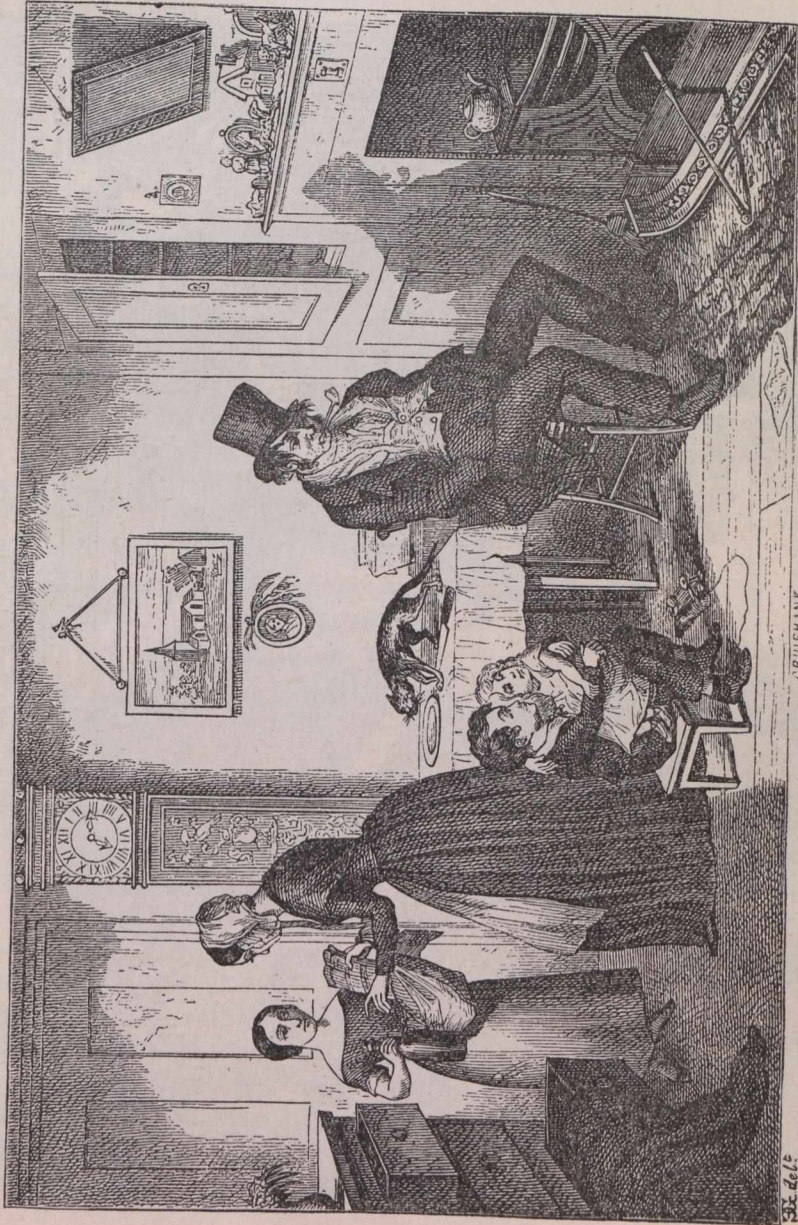
J. & HILLIARD S.

CRUISEMAK. INV.

Et del.

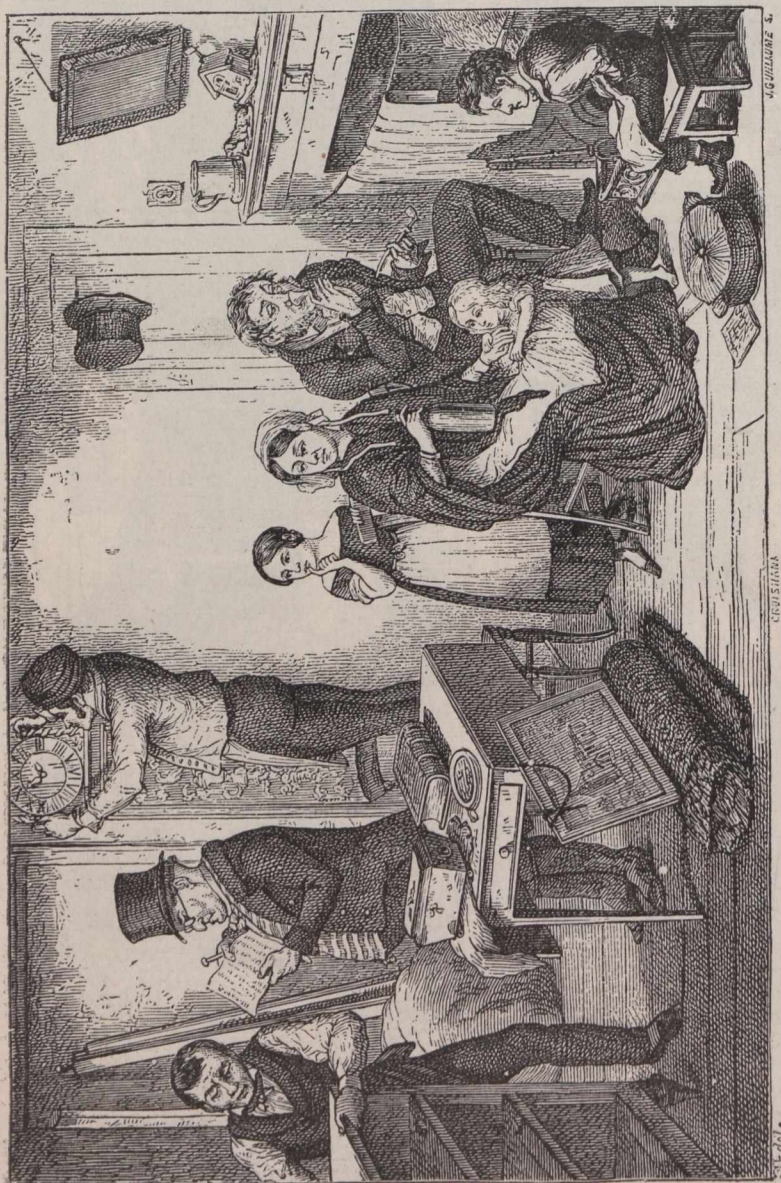
I.—La bouteille entre pour la première fois dans la famille. Le père invite la mère à en boire un verre.





II.—Les habitudes d'ivrognerie du père l'ont fait chasser de tout emploi. Il met les vêtements de la famille en gage, et une partie du prêt sert à remplir la bouteille.





III. — Les dettes se sont accumulées. Les marchands ont perdu patience ; on saisit les meubles. Le père demande l'oubli de ses chagrins à la bouteille.





les marchés et aux bords de la Tamise. Les sociétés d'habitudes peu régulières qu'il y rencontra, et la misère peut-être, le conduisirent à s'engager dans une troupe de comédiens. Il parcourut avec elle une partie de l'Angleterre, et lorsqu'il revint à Londres, il se trouva qu'une assez grande réputation d'acteur comique l'y avait précédé; mais il trompa l'attente publique: il s'était lassé de cette profession; et comme il n'avait pas négligé le dessin, après avoir essayé quelque temps de peindre des décors pour le théâtre de Drury-Lane, il s'abandonna entièrement à son penchant naturel en reproduisant en charge les acteurs et les actrices à la mode et des scènes de comédies et de pantomines. Ces dessins exposés aux vitrines des marchands excitèrent une vive curiosité: on s'attroupaît et l'on riait. Les éditeurs vinrent alors chercher l'auteur: il entreprit des séries d'études humoristiques sur les mœurs anglaises, et arriva très vite à une grande popularité. Il osa plus encore et aborda la caricature politique: son succès dans cette nouvelle voie dépassa toutes ses espérances; pendant quinze ou vingt ans, ses dessins, qui ridiculisaient Napoléon et les hommes d'Etat anglais, lui valurent d'être comparé à Hogarth; il était devenu une sorte de puissance dans l'opposition. Le journal *le Punch* est considéré comme une suite de ces campagnes satiriques de Cruikshank. Parmi ses autres compositions qui ont le mieux réussi on peut citer: *La maison politique que Jacques a construite; l'Homme dans la lune; la Vie à Londres*; une feuille périodique, *l'Omnibus*, *la Vie de sir John Falstaff*; les illustrations des romans de plusieurs écrivains célèbres, Ainsworth, Charles Dickens, etc.

On ne saurait donner le chiffre même approximatif de l'immense quantité des dessins sortis de son crayon et de sa verve avec une incroyable fécondité pendant environ soixante ans. On voit au Musée de South-Kensington un grand tableau où il a peint beaucoup de petites scènes de la vie humaine: on y reconnaît son esprit, mais il faut avouer que sa peinture n'est pas bonne. Il a peu travaillé dans les derniers temps de sa vie, et même avant sa vieillesse il était difficile de se procurer ses œuvres, sinon à des prix très élevés: elles sont à peu près



introuvables à présent. C'est, en somme, un artiste très spirituel, très inventif, très amusant, d'une dextérité merveilleuse, mais souvent exagéré et d'un dessin un peu maigre. Grandville l'aimait beaucoup, et, vers la fin de son œuvre, il a peut-être eu trop de tendance à se rapprocher de sa manière, qui était parfois d'un fantastique extrême.

En résumé, il nous est impossible de ne pas préférer aux caricatures de Cruikshank celles de Charles et de Gavarni : il y a plus d'art véritable chez ces maîtres et surtout moins de laideurs ; il n'est point nécessaire que la caricature soit laide. Mais laissons à chacun son genre de mérite : Cruikshank est un maître dont l'œuvre ne devait pas tomber dans l'oubli.

PLANCHE V. — Le froid, la misère, la faim, font mourir le plus petit enfant. Le père cherche des consolations dans la bouteille ; il est ivre et triste. La mère, assise, se couvre le visage et pleure. La jeune fille pleure aussi près du petit cercueil. Son frère en haillons, près de la cheminée, paraît souffrir de la faim.

PLANCHE VI. — Ivre, furieux, le père brise les meubles et frappe la mère. Les enfants s'attachent à lui et le supplient pour arrêter ses coups. Une voisine, attirée par les cris regarde avec effroi l'horrible scène.

PLANCHE VII. — Un jour, le misérable a frappé sa femme avec la bouteille et l'a tuée. On l'arrête.

PLANCHE VIII. — La bouteille a consommé son œuvre. Elle a tué le petit enfant et la mère ; le père est devenu fou : le voilà pour toujours enfermé dans une maison d'aliénés. Les deux autres enfants sont tombés dans la misère et le vice.

XXX



## L'évolution des Peuples Anciens et Modernes

(Suite et fin.)



LA France, notre mère-patrie, arrive au troisième rang parmi les peuples latins, comme priorité de haute culture. Elle, aussi, a pris part aux guerres de religion, à des luttes suscitées par des questions de successions, des rivalités dynastiques; elle a fait des guerres de conquêtes. Il faut bien le reconnaître, à partir du moment où la nation s'est trouvée à peu près définitivement constituée, à partir de la dissolution de l'Empire de Charlemagne, elle a été fort mal gouvernée. Il est vrai que les souverains se sont heurtés à de grandes difficultés: fiefs féodaux presque indépendants qu'ils durent soumettre peu à peu; provinces tendant à une vie autonome, qu'on ne put, qu'après des luttes prolongées, inclure dans la patrie française, libération des trois quarts du royaume occupés par les Anglais; nécessité de concentrer l'autorité et les administrations. Quelques souverains, Saint-Louis, Charles VII, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, pendant la première partie de son règne, ont pu, dans une certaine mesure, réparer les fautes de leurs prédécesseurs. La France, nation militaire, en somme, a peu conquis par ses armes — je ne parle pas de l'ère napoléonienne. Elle a conquis par sa littérature, par l'élégance de ses mœurs, par la beauté et la précision de sa langue; elle s'est imposée, en un mot, par sa supériorité intellectuelle. Et c'est pourquoi, dût sa puissance militaire décroître, sa population rester stationnaire ou diminuer, elle sera



longtemps encore, la "grande nation", quoi qu'on dise ou quoi qu'on fasse. Elle a été, en quelque sorte, l'éducatrice de l'Europe, dans la science du bien parler et du bien vivre. On a imité ses manières, ses modes; longtemps on est allé au bord de la Seine pour s'initier au bon ton et aux habitudes élégantes; et cela dès le quatorzième siècle.

Il a été conservé, de ces temps-là, le manuscrit d'une leçon que donnait un professeur à son élève, jeune seigneur anglais partant pour faire le voyage de France. Je veux en citer quelques passages, afin de montrer combien déjà à cette époque de grandes tueries et d'ignorance, on savait être poli et gracieux:

"A notre commencement nous dirons ainsi: En nom du Père, Fils et Saint Esprit. — Amen. Ci comence la manière de language que t'enseignera bien à droit parler et escrire doulz français, selon l'usage et la coustume de France. Premiers, au commencement de nostre fait et besoigne, nous prierons Dieu dévotement et Nostre Dame la benoite vierge Marie, sa très douce mère... qu'il luy plaist de sa grande miséricorde et grâce, tous les escoliers estudionz en cest livre ainsi abuvrer et enluminer de la rousée de sa haute sapience et entendement qu'ils pourront avoir sens naturel d'apprendre à parler, bien soner et à droit escrire doulz français, qu'est la plus bel et la plus gracios language et plus noble parler, après latin d'école, qui soit au monde et de tous gens mieux aimée et prisée que toute autre; quar Dieux le fist si douce et amiable principalement à l'oneur de luy-mesmes. ....

"Ore, je vous deviserai les choses nécessaires au homme et la manière du parler: Fait le seigneur de l'ostei à un chivaler ou Ecuier, à un varlet ou autremen à un de ses vaintons ou garçons.

"Me faites venir mon garderober et dites lui qu'il viegne tautost.

— Volontiers, mon seigneur, à vostre comandement."

— Et après, son escuier s'en ira au garderober et lui dira ainsi, tout courtoisement:

"Guilham, mon amy, Dieu vous ait!"

— Mon très doulx compaignon, bien soiez venu. Veuillez-vous rien que je puisse faire?

— Oil da; mon signeur vous comande da lui venir tantost car je sais bien se vous demourez quaires, il sera bien marri de vous. Et pour ce, ne vous arestez mye, mais avancez vous sur votre chemin.

— Savez-vous rien qui lui pleüst?

— Nonie, si Dieux m'ait, mais ej pense bien que vous en irez ja idés devant midy pour acheter des danrées à l'acys de mon signeur.

Doncques venra le garderober à son signeur en tout le haste qu'il peut et lui dira tout honeurablement en cest manière:

“ Mon signeur, que vous plaist-il?

— Je vuil que vous en irez à mon draper et vous achatez de lui... (suit une nomenclature d'articles d'habillement).

“ Aussi je vuil que mon pourveour achate contre le feste de Pasques florée prochain qui vient, pour ma propre bouche, quatre tonelx de vin vermaille et ce du milliour que pourra estre trouvé en tout ce pays, car adoucques, je terai un grant mangerie.

“ Ore, je vous monstrerai coment un homme chivalchant ou cheminant, se doit contenir et parler sur son chemin qui vult aler bien loins hors de son país. Et premièrement, le signeur parlera à son varlet ainsi, devant son aler: Janyn ou Jehan: Venez ça!

“ Mon signeur, je viens à vous à endroit en tout quanque je ne puis avancer.

— Delivre te doncques, Janyn, va mener mes chivalx au forge pour ferrer s'il en est mistier... fers fors et bien forgez.

— Mon signeur, il sera fait.

— Janyn as tu fait?

— Ouie, vraiment, mon signeur.

Ore, va, tost et les donnez du foin, d'aveines et du pain, quar si tost que j'ai déjeuné, je me chivalcherai sur mon chemyn.

— Volontiers mon signeur ”.

Et puis s'en vait à mettre à table et de le couvrir du nape et longre bien honestes et après il aporte les salers du seel et les voirs my plains d'youve et les mette sur la table et puis s'en



vait querre du pain... du bon pain et alis... et aussi du vin vermaille claret et blanc, bien gracios et amiable à boire. Doncques demandera le signeur à un de ses escuiers, très gracieusement en ceste manière "Janyn, mon amyn, alez vous à cuisine et demandez se la viande soit encore prest".

Il y a dans ce style une quinzaine de pages.

J'ai dit que la France avait été mal gouvernée; elle a su, d'un autre côté, se conserver des amitiés précieuses et constantes en Scandinavie, en Suisse, en Russie, chez toutes les nations slaves et même en Orient. Les peuples qu'elle a annexés, les Alsaciens, par exemple, qui ont conservé leur langue maternelle, lui ont donné une affection tout aussi exclusive que celle des Français du département de la Seine, et leur cœur a été brisé en 1871, quand il leur a fallu rendre leur allégeance à un empire peuplé, cependant, par des hommes de leur sang et de leur langue. Le grand historien Bancroft, rappelle qu'après la cession du Canada, les Indiens continuèrent, quelques années encore, à dévaster les établissements britanniques et que ce ne fut qu'aux instances des Français qu'ils se décidèrent à enterre la hache de guerre. "J'accepte la paix que mon père, le Français, m'envoie", fit dire le chef Pontiac au général Gladwin.

"Les officiers français, ajoute Bancroft (1) traversant pour la dernière fois le Canada, et la vallée du Mississippi, et, recevant, de tous côtés, des témoignages d'attachement passionné de la part des nombreuses tribus de Peaux-Rouges, jetèrent un regard de regret sur le vaste empire qu'ils abandonnaient."

Ainsi donc, la France a su conquérir, aussi, par la sympathie qu'elle a inspirée, par sa faculté d'assimilation. Certes si la direction donnée à la politique française avait été à la hauteur du tempérament français, avait collaboré avec l'attraction sympathique des nôtres, avec leur facilité à comprendre et à apprécier ce qui n'est pas eux, en un mot, avec leur force d'expansion, la face du monde serait peut-être bien différente de ce qu'elle est actuellement.

---

(1) History of the United States, vol. III.

La France est généreuse et chevaleresque; au XVIIe siècle, elle a contribué à l'affranchissement des Provinces-unies et de la Suisse; plus tard elle a versé son sang pour la liberté de la Grèce, des Etats-Unis, de la Belgique, de l'Italie.

“La supériorité de la civilisation française, a dit Guizot (1) consiste dans ce fait que l'homme et la société y ont toujours marché et grandi, peut-être pas de front également, mais à peu de distance l'un de l'autre, qu'il y a entre eux, union intime et rapide, développement harmonique des idées et des faits, de l'ordre intellectuel et de l'ordre réel.”

J'ai parlé des nations latines. Le fait est qu'il n'y a entre elles aucune communauté de race; mais seulement le fait de la juxtaposition historique des civilisations italienne, espagnole et française. Plus éloignés de Rome que l'Espagne et, naturellement que l'Italie, les Gaulois ont été fiers de s'assimiler, ils sont devenus latins. En ces dernières années, les philologues ont constaté définitivement qu'aucune trace de celtique ne se trouve dans le français moderne; il n'y est rien resté de la langue parlée au moment de la conquête romaine.

Ces trois peuples ont créé toute notre civilisation moderne.

\* \* \*

De l'Angleterre, je ne dirai qu'un mot. Les Anglais ont raison d'être fiers de leur histoire. Les premiers, en Europe, ils ont connu une liberté relative, l'amour exclusif de leur race et de leur île. Ils ont été favorisés de plusieurs générations de grands politiques; ils ont su profiter de toutes les occasions favorables; ils ont pris tout ce qui leur convenait et ont successivement installé, plus ou moins solidement, leur drapeau, sur tous les points du globe. Dans les guerres européennes auxquelles ils ont été mêlés, ils ont toujours eu le talent de garder pour eux la meilleure partie des dépouilles, la part du lion. Ils ont compris très tôt l'importance que le capital était destiné à

---

(1) Histoire de la civilisation en France. vol. 1 p. 25.



prendre dans le monde et se sont hâtés de s'enrichir par tous les moyens. Le roi Henri VII, avait été l'un des premiers à donner l'exemple; il s'est occupé à thésauriser pendant tout son règne; il épargnait la vie de ceux qui complotaient contre lui, mais les frappait à la bourse, sans pitié. En 1688, la richesse est devenue un pouvoir dans l'Etat. Sous Henri VII, le taux de l'intérêt prélevé par les Juifs était de 40 pour 100.

Pendant que s'élaborait leur grandeur matérielle, les Anglais ont su conquérir une place enviable dans le monde de la pensée, depuis Shakespeare et Bacon, jusqu'à Byron, Sheeley, Darwin, Dickens, Matthew, Arnold, Spencer. Ils peuvent se permettre de poursuivre maintenant d'autres conquêtes et de se vouer exclusivement aux choses pratiques. Leur île n'a jamais été envahie, il semble que le ciel lui-même, ait voulu la protéger à coups de tempêtes. La race est industrielle, elle a de l'esprit de conduite, elle a le sens du commerce et des affaires; elle ne se paie ni de mots, ni de considérations sentimentales.

Elle n'est pas chevaleresque, certes, elle ne se fait pas le champion du faible, elle a atrocement maltraité l'Irlande et s'acharne contre l'héroïque peuple Boër qui faisait pourtant un excellent usage de sa liberté et de son autonomie. J'ignore ce que l'avenir réserve à Albion, mais jusqu'à présent, il faut le reconnaître, elle a pratiquement mieux mené sa barque qu'aucun peuple du continent européen.

\* \* \*

La *plus grande* Russie, la *plus grande* Allemagne, voilà l'un des problèmes de ce siècle, sans doute. L'évolution, de ces deux puissants groupes ethniques a été plus lente que celle des peuples latins, et même du peuple anglo-saxon :

Ce sont d'abord, dans l'Est, des peuples vivant dans une confusion continuelle, éléments historiques vagues et indécis; nationalités cherchant à se constituer et exposées aux dilapidations des Mongols, des Tartars, des Turcs. Dès le 11ème siècle, la Pologne, la première des tribus slaves qui s'élève à une civilisation avancée, a beaucoup à souffrir des incursions, car ses frontières ne sont pas limitées et elles sont ouvertes. Repous-

sée d'un côté par l'Allemagne, elle s'étend sur le territoire russe.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, une partie du monde slave a subi l'influence grecque de l'empire byzantin, l'autre partie a embrassé le catholicisme; et, dès lors de graves divisions naissent entre elles.

Au bord de l'Elbe, toute une partie de la Prusse actuelle est peuplée de slaves; maltraités par les Allemands, réduits à une civilisation inférieure, ils ont perdu leur nationalité et, à l'heure qu'il est, un grand nombre d'entre eux, paraît-il, ignorent même leur origine.

La Pologne, a des jours glorieux, elle lutte bravement contre l'invasion mongole et protège la chrétienté.

Elle fait des progrès rapides; lors de la Renaissance, elle envoie des étudiants aux universités italiennes et prend sa part dans le mouvement littéraire et artistique qui se produit, alors, chez les plus avancés des peuples. En 1700, sous Jean Sobieski, elle se couvre de gloire aux portes même de Vienne, en repoussant les Turcs. Elle est destinée à sombrer cependant, car ses institutions sont incohérentes et favorisent le désordre. Deux races, longtemps rivales, Lithaniens et Polonais forment l'immense majorité de la population; des Allemands en nombre considérable s'y sont infiltrés, de même qu'en Bohême, et ont accaparé le commerce et l'industrie. Enfin, elle n'a pas l'unité de religion; ses habitants sont grecs, protestants, catholiques. L'anarchie y règne presque en permanence, et une horrible pauvreté est l'état général. Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'aristocratie, excessivement nombreuse se compose de quelques grands magnats, de deux ou trois cents familles possédant des domaines assez étendus, de vingt ou trente mille individus, propriétaires d'un village ou deux, et d'une plèbe nobiliaire, comprenant un million et deux ou trois cent mille âmes. Les paysans sont de véritables serfs; les Juifs, usuriers et colporteurs, pullulent dans le pays et en sont la plaie saignante.

Après des siècles de guerre et une défense héroïque, la Pologne, on le sait, fut divisée entre l'Autriche, l'Allemagne et la Russie. Elle se glorifie des noms d'admirables artistes, de bril-



lants écrivains; la langue et la nationalité polonaise tiennent à vivre et vivront.

Vers le même temps, c'est-à-dire à la fin du XIIe siècle, la Bohême arrive à son apogée ; le pays est riche et prospère ; mais lentement les Allemands s'y infiltrent, en détruisent insensiblement l'hégémonie et y introduisent leur langue. Ils s'emparent de l'industrie et du commerce. Pendant deux siècles de prospérité, cette infiltration se continue sans interruption dans le royaume. Puis les souverains d'Autriche le morcellent; il a à lutter pour son autonomie qui lui est finalement élevée. Mais les Tchèques, fiers d'une histoire glorieuse, d'une littérature variée et d'une des plus anciennes universités du monde, celle de Prague, centre de très haute culture, ne se laissent pas assimiler. Le schisme de Jean Huss qui fixa la langue tchèque est l'occasion d'une grande recrudescence de sentiment national. Ce sentiment est resté fort en Bohême, et malgré l'annexion la langue maternelle s'est maintenue dans le pays.

Pendant ce temps, la plus grande partie de la Russie était restée asiatique et avait fait peu de progrès, ayant à lutter constamment contre les Mongols et les Tartars; elle était divisée en plusieurs gouvernements. La Mascovie prit les devants et entra peu à peu dans le mouvement européen, surtout sous P'erre-le-Grand, mouvement qui fut très accentué sous Catherine II.

On s'était débarrassé définitivement, au XVIe siècle, du joug des Tartars; l'unification de l'Empire était commencée depuis longtemps et devait se compléter sous la grande impératrice. La Russie, dont les progrès intellectuels sont de notre siècle et qui a vu éclore, depuis quarante ans, une riche littérature, est devenue le formidable colosse à qui Napoléon prédisait un jour, l'Empire du monde, conjointement avec les Américains.

\* \* \*

Les Hongrois, race asiatique qu'on appelait autrefois Magyars ou Huns, ont su tenir un bon équilibre, dans l'Autriche, expression géographique et dynastique, comme on l'a dit sou-

vent. Indépendante d'abord et possédant des provinces vassales peuplées de Slaves, la Hongrie ne put les protéger contre les Turcs. Elle s'est annexée à l'Autriche, au commencement du 16e siècle, en même temps que la Bohême. Et depuis lors la confusion et la rivalité des nationalités lui donnent une part véritablement prépondérante dans la politique austro-hongroise.

Les peuples des Balkans placés à l'avant-garde de la chrétienté, ont fait pendant plusieurs siècles, des luttes héroïques contre les Turcs; mais ils ont dû finalement subir le joug, et, ce n'est que vers 1830, qu'ils ont repris leur place au soleil de la liberté. En aucun moment, ils n'ont abdiqué leur esprit national; des poètes ont pleuré sur l'état d'oppression dans lequel ils ont souffert, évoqué l'espoir d'un heureux avenir, entretenu le courage dans les cœurs et ont été réellement les généraux auxquels on a dû la persistance dans la lutte et la victoire finale. La Bulgarie, la Serbie, la Roumanie, le Montenegro ont toujours gardé leur âme toute entière.

Je ne dis rien de l'Autriche, dont le morcellement est prochain, personne n'en doute, La Pologne, qui aurait pu servir d'Etat tampon entre les Russes orthodoxes et les Allemands, a été supprimée. Qui sait ce que produira, un jour, le contact du monde Allemand et du monde Slave?

Les Barbares mongols et tartars ont renoncé définitivement à leurs empiètements sur le monde civilisé à la fin du XVIe siècle. Le Turc dans l'empire duquel des races et des religions sont encore persécutées, est disparu depuis plus de soixante ans, de la véritable Europe, c'est "l'homme malade" dont la succession fera certainement verser encore beaucoup de sang.

\* \* \*

J'ai parlé de l'infiltration successive, silencieuse, patiente des Allemands dans le voisinage de leurs frontières, ils ont conquis peu à peu, comme je viens de le dire, l'industrie et le commerce dans les provinces polonaises et la Bohême; ils ont fait les mêmes conquêtes dans une grande partie de l'ouest de la Russie où ils constituent la majorité de la classe bourgeoise,



dans le Schleswig-Holstein, aux bords de la Baltique, le long du Danube; ils poursuivent avec acharnement leurs établissements coloniaux qu'ils ont espacés à intervalles réguliers jusqu'en Crimée. Ils se sont assimilés parfois et sont devenus Polonais ou Russes; mais, aujourd'hui que la fierté du nom allemand s'est éveillée, ils tiennent à leur nationalité.

Aucun pays n'a été plus divisé et morcelé que l'Allemagne, bien que l'idée de l'unité y ait germé dès le XIII<sup>e</sup> siècle, quand l'Empire électif fut devenu un simple simulacre de la puissance de Charlemagne.

Les villes libres ont fondé des ligues dans l'intérêt de leur commerce et dans le but de développer la prospérité nationale; des ordres de chevaliers ont été créés qui furent, un instant, des organisations puissantes et jouèrent un rôle dans les guerres contre la Pologne, la Bohême et l'Espagne.

En dépit des efforts de tous les meilleurs éléments, la multitude des souverains, longtemps, empêcha en pays teuton, toute entreprise féconde. Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'Allemagne comptait 318 souverains: électeurs, ducs, princes, margraves, comtes, bandgraves, qui tous voulaient avoir une cour semblable à celle de Louis XIV. Après la guerre de 30 ans, les soldats mercenaires ayant tout dévasté, le futur empire était presque retombé dans la barbarie.

Mais les électeurs de Brandebourg, rois de Prusse, ont conquis peu à peu la suprématie sur tous les petits Etats, miné l'influence de l'Autriche, et le grand Bismarck est venu réaliser le rêve d'unité des Frédéric et de la dynastie des Hohenzollern.

Les Germains, comme les Anglo-Saxons, ont résisté à la puissance de Rome, ils n'ont rien de l'esprit latin: leur civilisation est intéressante parce qu'elle a des sources fort lointaines, que leur hérédité n'a jamais, peut-être, été interrompue. Leur âme touche plus directement que la nôtre à celle de nos ancêtres d'Orient, à l'âme des Arius et des Traniens; ils ont connu avant les peuples de civilisation latine, la poésie de l'amour. Qu'on lise les auteurs latins, ou nos auteurs italiens, espagnols, français, antérieurs au XIX<sup>e</sup> siècle, on n'y trouve pas cette atmosphère sympathique qui constitue le foyer conjugal. L'amour

est uniquement, du moins, dans les auteurs qui nous restent, une chose gaie, plaisante, aimable, et plutôt charnelle. L'âme asiatique, aryenne ou sémite, les écrits des poètes hindous et hébreux nous l'apprennent, a, seule, connu aux époques éloignées, le dévouement de deux cœurs qui se fondent, l'un dans l'autre, l'épanchement intérieur du rêve, la note poétique sourde et voilée, le recueillement dans la nature. Ces sentiments semblent être restés longtemps inconnus aux peuples de civilisation latine ; on pourrait croire que leur tempérament plus raffiné, constituait une sorte de vernis, de poli, sur lequel la flamme glissait et ne pouvait pénétrer. Les Germains sont restés longtemps barbares, leur écorce s'est maintenue plus rugueuse, et, par toutes les fissures, tous les pores, l'étincelle brûlante, en eux, a plus facilement pénétré. Leur langue elle-même, semble immédiatement puisée aux sources de la parole orientale. Je n'ai pas à mentionner la gloire littéraire acquise par l'Allemagne, depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'au milieu du XIXe ; l'excellence de ses universités ; l'instruction primaire si bien répandue que, l'Allemand qui émigre, en quelque pays que ce soit, conquiert de suite une situation avantageuse ; des admirables travaux de ses savants ; de sa virtuosité musicale ; des grands compositeurs et artistes qu'elle a produits. Ses ambitions, aujourd'hui, sont autres ; elle rêve d'un vaste empire industriel, commercial, sans doute aussi, colonial, et jusqu'à présent, le Ciel semble l'avoir favorisée dans cette voie.

Laissez-moi indiquer, pour terminer, un trait tout à fait typique du caractère de l'Allemand. Bien différent de son ami l'Italien qui se moque des titres, l'Allemand en raffole, il a le fétichisme de la monarchie,

Au temps du vieil empereur, Guillaume Ier, on voyait, tous les soirs, des centaines d'ouvriers et de petits bourgeois stationnant place du château, les yeux fixés sur les fenêtres de leur idole ; lorsque par hasard celles du cabinet de travail s'illuminaient, tout ce monde là fondait en larmes. L'empereur travaille ! se disaient-ils tout bas—“ Der Kaiser arbeitet ”. Et ils retournaient chez eux, heureux et émus, ils avaient bien fini leur journée.



Je me trouvais à Berlin, la première année du règne de l'empereur actuel. J'avais un ami, étudiant en théologie, dont la mère était d'origine huguenote et qui se prétendait très libéral, voire même républicain; au restaurant, quand il s'était assuré au préalable, qu'on ne pouvait nous entendre et que nous n'étions pas entourés d'espions, il m'exposait ses idées avec beaucoup d'éloquence et de conviction et se déclarait absolument persuadé que Guillaume II n'en avait pas pour longtemps à régner. Un jour, nous nous rendîmes ensemble à une grande revue militaire présidée par sa majesté, à Templerhof Feld, près de la capitale: tout alla bien, le spectacle était grandiose et l'ami Heinrich paraissait ravi.

“L'empereur va passer avec son état-major, par la barrière X.” dit quelqu'un près de nous. Alors, mon compagnon, le grand libéral, qui me tenait par le bras, devint tout tremblant et me parut bouleversé; puis, me laissant là, il s'en fut à un trot accéléré, peu convenable pour un futur docteur en théologie, vers la barrière indiquée. Quand je le revis, au restaurant il m'avait l'air un peu confus. Qu'est-ce qui vous a pris, à la revue? lui demandai-je.

“On m'avait dit, me répondit-il, en hésitant, que l'empereur se servait difficilement de son bras gauche, et, j'ai voulu m'assurer de la chose par moi-même.”

Dans les circonstances, ce fétichisme me paraît une grande force pour l'Allemagne. L'empereur, d'ailleurs un peu mystiques parfois, est très énergique, doué d'une volonté de fer, comme était la personne de son ex-grand chancelier, et paraît n'avoir qu'une ambition, la grandeur et la prospérité de son empire. Le prestige qu'exerce son titre, et qui est irrésistible, comme toutes les choses basées sur l'idéal et que nulle puissance matérielle ne peut détruire, lui permet d'agir à sa guise et de poursuivre ses projets, sans opposition, ni entraves.

Personne ne songe à tirer parti de cette douce manie teutonne; il y aurait peu-être là toute une mine à exploiter pour un industriel un peu adroit.

On raconte que, sous le règne de Louis-Philippe, un certain nombre de camelots se tenaient en permanence en face des

Tuileries guettant l'arrivée des étrangers. Le chef de l'association s'adressait à celui d'entre ces derniers qui avait l'air le plus cossu, l'appelant "Mylord" s'il était anglais, ou "Monsieur le baron" s'il était allemand.

—Mylord, vous désirez voir le roi ?

—Aoh ! on peut le voir ?

—Oui, c'est vingt frans.

—Je les donne.

Et les camelots de crier avec enthousiasme : "Vive le roi ! Vive le roi citoyen !" Le roi paraissait sur le balcon et saluait.

Pour vingt frans de plus, disait le camelot, nous le ferons s'incliner profondément, en mettant la main sur son cœur, M. le baron !

—C'est entendu !

On criait de plus belle : Vive Louis-Philippe ? Vive le roi du bon peuple !

Le roi s'exécutait gracieusement. Pour vingt frans additionnels, sa majesté faisait chorus au chant de la Marseillaise.

Je tiens ces détails des "Tableaux de Paris, (1) de Henri Heine; je n'en garantis pas l'authenticité absolue.

\* \* \*

Et maintenant, que nous apprend l'histoire ?

De nos jours, on s'efforce d'étayer, autant que possible, l'avenir sur le passé, on plante des jalons le long du chemin parcouru et, comme un arpenteur qui mesure un terrain, en dirigeant son orientation nationale, on aime à se rapporter à des points déjà connus. "Les peuples asiatiques, a dit Renan, n'ont rien créé de durable, parce qu'ils ne savaient pas l'histoire".

L'histoire nous apprend, d'abord, que nulle forme sociale n'est persistante, que chacune n'a son utilité que pendant un

---

(1) Schilderungen aus Paris Sammlische Werke vol. IV. p. 59.



temps déterminé, et que, lorsqu'elle a donné tout ce qu'elle peut donner, elle doit céder la place à une autre; car l'humanité évolue sans cesse vers l'inconnu, et, veut évoluer—elle ne réalise pas toujours son desideratum—vers le mieux. Ainsi, dans l'antiquité, aux groupes de nomades menés par des prêtres et des prophètes, ont succédé les oligarchies militaires, puis les vastes empires. Après la dissolution de l'Empire romain, l'Europe était peuplée d'éléments ethniques encore peu organisés et cherchant leur voie et leur forme définitive; le système féodal les a groupés isolément, et leur a donné une cohésion partielle. Pour des fins de défense mutuelle, plusieurs de ces groupes féodaux se sont unis; puis les plus forts ont soumis les plus faibles et les monarchies absolues ont été constituées. C'est alors qu'un sentiment national a vu le jour, au sein des grandes entités gouvernementales, en dépit souvent de la diversité des races et des langues. On a fait des luttes en commun, on a versé son sang sur les mêmes champs de bataille; une solidarité plus intense s'est établie, et le mot "patrie" est né; car ce mot était inconnu chez les anciens; il n'y eut pas de patriotes assyriens, ou chaldéens ou macédoniens. A ce régime succédèrent ou succéderont les monarchies constitutionnelles et les Républiques.

Au XIV et au XVe siècles, une grande évolution a eu lieu, les langues modernes se sont fixées, l'imprimerie a été inventée, et depuis lors, les nations ont acquis en commun des richesses intellectuelles: littéraires, scientifiques, artistiques. Les liens de solidarité entre les groupes qui composent ces nations sont devenus plus forts, plus intenses, sont devenus sacrés, pour ainsi dire, surtout depuis les conquêtes réalisées par la démocratie, au cours du siècle dernier. Le grand fait social de notre temps, c'est la "nationalité"; il domine, comme je l'ai dit ailleurs, les concepts anciens de monarchie et de république, quand il ne se confond pas avec eux, il défie les frontières et peut ignorer les drapeaux; ainsi que nous le prouvent la Pologne et la Bohême morcelées, l'Irlande enchaînée, la Lorraine captive. Et ce fait subsistera, car il est basé sur ce qu'il y a de plus noble dans la nature humaine tant que les âmes

n'auront pas acquis la faculté d'embrasser tout un continent ou l'univers entier et que le sentiment de la fraternité humaine ne se sera pas généralisé. Plus nous avançons, plus la foi en la solidarité entre le passé et l'avenir prend de consistance et s'affirme.

“ Considérons un instant cette beauté (la beauté de la conciliation du passé et de l'avenir) dans l'âme d'un patriote philosophe, écrivait M. Ernest Lavisse, dans un article de “ La Revue de Paris.” Il aime le pays où ses yeux se sont ouverts à la chère lumière. Il sait ce que doit sa fugitive personne au sol et au ciel du pays, aux peines et à l'effort des ancêtres. Comme les ancêtres vivent en lui, il vit en eux ; il se reporte, en arrière, dans les siècles. Il y a deux cents ans, il y a trois cents ans, vivait en France, un homme dont il descend en droite ligne, qui était lui à cette date, dont il est peut-être l'image exacte revivante. Les croyances de ce père, la foi en Dieu et en son église, la foi au roi, il ne les hait pas, puisqu'il sait bien qu'elles auraient conduit sa vie en ces temps-là, il comprend et admet, il aime ce passé, en esprit de solidarité filiale, nationale et humaine. Mais il redescend le chemin des siècles ; à mesure qu'il avance, il se devêt des idées et des mœurs anciennes. Le voilà contemporain de lui-même et, ne s'arrêtant pas à lui, tourné vers l'avenir, marchant toujours. Il accomode les survivances aux conditions nouvelles et à l'idéal nouveau.”

\* \* \*

L'histoire nous apprend encore qu'il faut être fidèle à sa religion, à sa langue et à ses traditions, si l'on veut prospérer. Au cours des quatre ou cinq siècles de profonde élaboration que nous venons de traverser, les peuples ont fait, pour ainsi dire, un apprentissage compliqué ; ils ont acquis ou ont développé en eux-mêmes, certaines aptitudes, certaines facultés qu'ils ne pourraient plus que difficilement remplacer par d'autres ; ils ont pris des habitudes, des manières de voir qu'ils ne pourraient abandonner sans regrets ; les meilleurs éléments de chaque nationalité, enfin, entretiennent de hautes ambitions,



de nobles espoirs, dont ils doivent, pour eux-mêmes et pour l'humanité toute entière, poursuivre la réalisation.

Je vous demande la permission de citer quelques lignes du grand penseur anglais Matthew Arnold, qui me paraissent très typiques. On sait que l'une des grandes forces de l'Angleterre, c'est le respect de ses traditions.

Dans un voyage qu'il fit aux États-Unis en 1835, Matthew Arnold se laissa dire que la secte protestante qui avait le plus d'adeptes dans la grande république était celle des Wesleyens, et il écrivit ce qui suit: "J'ai une sincère admiration pour Wesley et une sincère estime pour le corps des méthodistes wesleyens en ce pays, je l'ai fréquenté beaucoup, et il y a plusieurs de ses membres pour lesquels je professe une estime non seulement sincère, mais affectueuse.

"Je sais combien les attaches et les croyances religieuses, chez un individu, sont déterminés par les circonstances de naissance et d'éducation; et probablement que si, moi-même j'étais né et avais été élevé dans le wesleyisme, je n'aurais pas abandonné cette église. Mais certainement, j'aurais désiré que mes enfants l'abandonnassent parce que, dans une question d'une importance aussi absorbante que celle que les Wesleyens attribuent à la religion, vivre en soumettant son esprit de troisième ordre—car tel était Wesley—me paraît une chose absolument déprimante et injurieuse."

Or, Matthew Arnold était un libre-penseur, un rationaliste, plusieurs de ses livres nous le prouvent; mais c'était un grand patriote anglais.

\* \* \*

Un troisième enseignement que nous donne l'histoire, c'est que les crimes et les prévarications des nations sont punis tôt ou tard; que certains événements qui, parfois, passent presque inaperçus, ont souvent, à un moment donné, de graves conséquences; et que ce n'est jamais impunément que l'on fausse l'équilibre général.

L'Espagne, en exilant et en ostracisant 600,000 Maures et un grand nombre de Juifs, a perdu ses meilleurs cultivateurs et artisans et un grand nombre de ses citoyens les plus opu-

lents; il en est résulté pour elle, l'appauvrissement et un recul au point de vue matériel. D'un autre côté, il est vrai que ces exilés fomentaient des rébellions dans le royaume, qu'ils étaient constamment prêts pour la trahison, et qu'ils mettaient obstacle à l'unité nationale. Je ne veux pas me prononcer sur leur cas, et, j'avous que—étant donné les mœurs de ce temps—je comprends presque l'inquisition espagnole, plus nationale que religieuse.

La France, en chassant les Huguenots, s'est privée de l'industrie et des métiers de 500,000 artisans, qui ont porté en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, la richesse industrielle qui se serait développée dans notre mère-patrie. Si le roi avait donné son adhésion au projet de l'amiral de Coligny, qui voulait s'établir avec les Huguenots, dans l'Amérique du nord, le continent que nous habitons serait peut-être entièrement, aujourd'hui, une terre française.

L'Allemagne proscrit la langue danoise dans le Schleswig-Holstein, la langue polonaise dans la Pologne allemande, la langue chèque dans la Silésie, la langue française en Lorraine; cet attentat à l'âme des peuples recevra certainement son châtiment. Or, je l'ai dit, les races slaves et allemandes se touchent maintenant, chair contre chair. Après la chute de la monarchie autrichienne qui suivra, personne n'en doute, la mort de l'empereur François-Joseph; un conflit sera inévitable entre les deux. Hypnotisés par la force et la majesté du colosse russe, entraînés par cette tendance de notre temps qui fait qu'on aime à faire partie d'une grande collectivité, tous les slaves, aujourd'hui, rêvent de l'unité slave, les Polonais de la jeune génération eux-mêmes. J'ai connu intimement à Vienne, en 1889, des étudiants tchèques, serbes, bulgares, polonais; la plupart étaient plus Russes que les Russes eux-mêmes. Un fait important que les journaux, cependant, ont à peine signalé, c'est qu'en 1900, le Tzar a autorisé l'enseignement du polonais dans les universités et les écoles supérieures de la Pologne russe. On peut prévoir ce qui se produira, lors du conflit. Les Allemands qui se sont infiltrés dans les provinces conquises et même en Russie, pourraient bien expier les crimes de lèse-nation de leur mère-patrie.



Les progrès rapides des Etats-Unis sont dus, surtout, au fait que l'Angleterre a fait à l'Irlande sept siècles de tyrannie et d'oppression. La république américaine est devenue un pays en majorité celtique, les Américains d'origine irlandaise, en raison du mépris dont ils ont eu longtemps à souffrir de l'autre côté de la frontière, ne revendiquent, qu'en petit nombre,—ce sont les meilleurs parmi eux—les souvenirs de leur race et ne protestent pas quand on les proclame un "peuple anglo-saxon," mais au fond du cœur, ils détestent sûrement l'oppresseur héréditaire de leurs ancêtres. Et l'on peut prévoir le temps où les intérêts des deux grandes puissances industrielles et commerciales se heurtant, une guerre éclatera et les Irlando-Américains seront les premiers à s'enrôler avec enthousiasme et à voler à l'assaut de la puissance britannique.

Quant aux répercussions inattendues de certains événements, je rappellerai seulement la guerre de 1870-71. Avant cette date, la fierté de race n'existait guère chez l'Allemand; il était le sujet d'un principicule, et, lorsqu'il traversait l'Atlantique, il tâchait de perdre au plus vite son accent tudesque et de faire oublier son origine. Les Allemands et les descendants d'Allemands qui sont aujourd'hui, environ 20 millions aux Etats-Unis, connaissent, depuis l'unité allemande et la fondation de l'Empire, l'orgueil du nom, ils ont même l'orgueil exacerbé des néophytes. Or, lorsqu'aura sonné l'heure de l'annexion du Canada aux Etats-Unis, de l'union continentale nord-américaine, supposons—cela ne me paraît pas probable, cependant—qu'un mouvement contre l'usage des langues autres que l'anglais, dans la République, se produise, les Germano-Américains seront nos alliés naturels. Ainsi, la défaite de 1870-71 qui a mutilé notre mère-patrie, aurait été avantageuse pour nous. La même guerre a porté un rude coup à la grandeur de l'Angleterre, car elle a été le point de départ de l'entrée de l'Allemagne dans le champ industriel et le commerce international ou elle fait des progrès rapides et devient une concurrente de plus en plus redoutable.

\* \* \*

Le spectacle de l'Europe, à venir jusqu'à l'époque de la Révolution française,—d'après l'histoire telle que nous la compre-

nous auojourd'hui, et qui fait leur part aux humbles et aux travailleurs—ce spectacle est peu réjouissant, peu réconfortant, certes : Anarchie, famines périodiques, oppression, pillage, persécutions religieuses, application de la torture à ceux qu'on appelle en justice, manque de sécurité; vie mesquine, renfermée, sans aucune jouissance apparente, sans aucune perspective d'amélioration, pour l'homme du peuple. Ainsi peut se résumer l'existence des classes populaires dans tous les pays. Et, cependant, là aussi et à toutes les périodes, le bonheur a existé, il y a toujours eu des moyens de trouver la vie douce dans des circonstances qui froissent toutes nos conceptions logiques de la justice, du droit, de la solidarité humaine. Les désirs étaient plus bornés, les horizons plus rapprochés, la force de résistance plus grande que de nos jours, la foi en un monde meilleur, plus robuste. Déjà, au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, époque de guerres, d'anarchie, de famines, de désordres de tous genres, un poète allemand, Ulrich de Hiilten, chantait sur un ton inspiré, les progrès de son époque, les conquêtes extraordinaires faites par l'esprit humain et se demandait si le monde, arrivé à cette hauteur, n'allait pas périr et serait en état d'aller plus loin.

Reconnaissons que l'homme s'améliore en vieillissant, en avançant à travers les âges. Si le dogme chrétien n'a pas fait de conquêtes au cours du siècle que nous venons de terminer, la morale chrétienne établit de plus en plus son empire dans les âmes; la guerre, autrefois, était un sport élégant; peu importaient les raisons qui l'avaient déchaînée; de nos jours, une guerre injuste blesse toutes les consciences et soulève des protestations de toutes parts, protestations muettes ou publiques, ainsi que l'ont prouvé certains événements de ces dernières années. La liberté personnelle est devenue une chose sacrée. Le mal triomphe encore, mais l'homme qui s'insurge contre la justice et viole les droits de la solidarité universelle, n'éprouve plus la jouissance sérieuse d'autrefois; sa conscience éclairée par la civilisation ambiante, lui est un châtement inexorable, elle est l'œil chanté par Victor Hugo, qui regarde Cain partout et jusque dans la tombe.



Le grand fond humain sans doute est toujours resté le même, certains instincts sont éternels dans notre nature, mais la conception de toutes choses va s'épurant et s'affinant sans cesse.

Nos mœurs sont infiniment plus policées qu'elles ne l'étaient autrefois; elles sont, surtout, plus hygiéniques. J'ai compris dans mon enfance et partagé l'emballement du romantisme— (les Canadiens-français sont, presque tous, restés romantiques) pour les temps de la chevalerie: les croisés montés sur de fougueux coursiers, revêtus de la brillante cuirasse et chevauchant des mois, par monts et par vaux, pour aller vaincre le Sarrazin; les belles châtelaines faisant caracoller de blanches montures sous les ombrages du parc; les dames de la cour dansant si gracieusement, le menuet, etc., etc. Puis, dans un moment de prosaïsme, j'ai songé que les vaillants chevaliers transpiraient des mois sous leur armure, car il n'est pas dit dans la chronique que du linge, des serviettes et un nécessaire de toilette fissent partie de leur bagage; que les belles châtelaines n'avaient pas de bains dans leurs donjons; que les dames de la Cour se couvraient de poudre. Puis, j'ai lu certains mémoires de l'époque du roi Soleil, où il est indiqué sur quel bizarre siège, certain ministre s'amusa à recevoir les ambassadeurs, comment une princesse royale appuyée près d'une cheminée de la Cour, recevait publiquement des services intimes de son apothicaire... Je n'insiste pas. "Quant au Moyen Age, dit Hypolite Taine, il a vécu sur un fumier." Bénie donc soit notre époque qui a inverté les bains et vulgarisé l'usage de l'eau et du savon !

\* \* \*

Je n'ai encore rien dit de la République Américaine et je crois pouvoir m'en dispenser, car je lui ai consacré il n'y a pas bien longtemps, deux lourds volumes et je ne pourrais que me répéter.

Elle a vu le jour, en un siècle de lumière; sa naissance a coïncidé avec l'ère du véritable progrès; l'invention de l'imprimerie, l'immobilisation des peuples asiatiques, la décadence de l'Empire

ottoman et a marqué une phase nouvelle dans l'histoire nouvelle.

Je vous demanderai la permission de rééditer seulement quelques lignes de mon dernier ouvrage : (1)

“ Les Etats-Unis ont, sur les autres nations civilisés, cet avantage, que le passé ne leur a presque rien laissé à détruire et que la voie leur a été indiquée par des guides sûrs, jusqu'à la limite extrême du progrès. Ils peuvent se détourner, parfois, de cette voie, reculer, prendre des détours obliques, mais ils y reviennent nécessairement, car les obstacles qui l'obstruent sont peu nombreux et peu résistants à phrases creuses, mots sonores, axiomes surannés dont le temps chaque jour fait justice.

La marche en avant des peuples européens est entravée par la nécessité qui incombe à chacun d'eux de se mettre en garde contre ses voisins de veiller à sa propre conservation, et, c'est ainsi que les plus nobles esprits se voient fatalement limiter le domaine où peuvent s'exercer leurs efforts.

En Amérique, toute l'activité des penseurs et des savants peut être consacrée à l'œuvre du perfectionnement social.”

“ La Confédération Américaine, telle qu'elle se trouve constituée, marque un pas en avant dans la marche historique de l'humanité. Elle doit peu au hasard et aux forces aveugles. Elle a surgi et s'est développée en un siècle de lumière; la solidarité qui s'est établie entre ses citoyens est basée implicitement sur un contrat social; elle est, en même temps qu'un puissant agrégat d'intérêts, une œuvre de logique et de raison. Elle ne saurait vouloir se modérer sur le type des nations européennes, car les circonstances qui ont créé celles-ci ne se renouvelleront plus.”

“ Il appartient à l'Amérique d'enseigner au reste du monde, comment, dans la liberté et la tolérance, plusieurs races peuvent contribuer à former un pays puissant et uni, sans rien abdiquer de ce qui fait l'originalité de leur existence particu-

---

(1) L'âme américaine vol. II p. 348.



l'ère; comment plusieurs petites patries peuvent fleurir au sein d'une grande patrie.

Ce fut un rêve supérieur caressé par quelques nobles esprits, que la création, en Europe, d'une confédération embrassant tout le continent: "Les Etats-Unis d'Europe"; mais, seuls, quelques grands conquérants en ont tenté la réalisation par la force des armes. Ce rêve, n'en doutons pas, sera réalisé en Amérique, dans la paix et la concorde. Il l'est déjà partiellement.

N'y a-t-il pas dans l'universalité même de cette appellation, "Les Etats-Unis d'Amérique," de ce mot, "Américain," appliqué sur notre hémisphère, aux seuls habitants de l'Union," une indication du destin; n'y peut-on pas voir une prévision inconsciente de ce que réserve l'avenir?

Au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, les quinze Etats qui longeaient la côte occidentale de l'Atlantique, avaient rang de puissance de troisième ordre. Aujourd'hui les quarante-cinq Etats qui s'étendent de l'Atlantique au Pacifique et comprennent plus de la moitié de l'Amérique du Nord sont, de tous les pays civilisés, le plus peuplé, après la Russie, cent millions de moujiks constituent des éléments d'une vie encore primitive, une masse moralement inerte, l'individualisme s'affirme, aux Etats-Unis, dans chaque unité, dans chacun des quatre-vingt millions de citoyens, et fait de cette nation, la plus grande collectivité d'êtres pensants qui existe.

Au cours du vingtième siècle, lorsque l'annexion du Canada aura eu lieu, les Etats-Unis ne seront plus une nation, ne seront plus un peuple tels que nous les concevons aujourd'hui, mais une immense amphictyonie continentale. "Et, nous aurons alors, ainsi que le présidait Jefferson, un pays de liberté, comme il n'en a jamais existé depuis la création. (1)."

J'ajouterai que je crois les Etats-Unis destinés à résoudre les grands problèmes sociaux; car c'est là que la lutte entre le capital et le travail arrivera tout d'abord, à son point culmi-

---

[1] Même ouvrage Vol. II, p. p. 376-377.

nant. Or, l'Américain considère plutôt la poursuite de la fortune comme un " sport " que comme une nécessité; l'or acquis est pour lui l'enjeu de la lutte et non pas l'équivalent du bonheur. D'un autre côté, l'ouvrier n'est pas, dans la république voisine, l'homme asservi, pressuré, aigri des grands centres européens; c'est un homme libre, ayant conscience de sa dignité et habitué aux formes constitutionnelles. Quand le régime capitaliste aura donné tout ce qu'il peut donner, il s'entendra avec l'élément ouvrier. Et je pressens que la réforme que l'on inaugurerait alors, sera une œuvre géniale que le reste du monde imitera. C'est par les Etats-Unis que se réalisera cette prédiction du grand philosophe anglais, Herbert Spencer: " L'humanité tient en réserve des formes de vie sociale supérieures à tout ce que nous pouvons imaginer." (1).

On dit que notre siècle se mécanise, c'est vrai; autrefois, la valeur personnelle, et la vigueur étaient les seuls éléments nécessaires dans la guerre. La machine à tuer a remplacé l'homme carnassier, comme la machine à travailler, a, dans une grande mesure, remplacé l'artisan. Notre époque demande moins de natures vigoureuses que le passé; elle demande plus d'intelligences cultivées.

Laissez-moi l'espérer, aux regards de ceux qui viendront après nous, les grandes boucheries de notre temps seront de sanglantes et macabres fantasmagories, qu'on ne comprendra plus. L'Etat aux frontières bardées de fer touche à sa fin. Le système capitaliste touche à sa fin, car bientôt il aura donné, comme je viens de le dire, ce qu'il décline à donner. Et sur les hécatombes lugubres, et, sur les sueurs des prolétaires asservis une moisson de paix et de prospérité germera.

*E. De Nevers*

(Fin.)

---

[1] Study of sociology.



## A Travers les Hauts et les Oeuvres

---

Evidemment, la guerre russo-japonaise réservait au monde de formidables émotions. Au moment où l'on pouvait croire que la mauvaise saison allait peut-être ralentir les hostilités, le général Kouropatkine, obéissant, dit-on, à des ordres de St-Pétersbourg, a commandé un mouvement offensif. Les divisions russes se sont ébranlées le 4 octobre, ont traversé la rivière Shake et sont venus se heurter à l'armée japonaise. Depuis dix jours une série de batailles acharnées et effroyablement meurtrières ont été livrées presque sans interruption. Les Russes ont d'abord remporté des succès. Puis ils ont été repoussés et ont subi de lourdes pertes en hommes et en canons. Cependant, sans se laisser démoraliser par les victoires japonaises, le général russe a continué à combattre en reculant lentement, et en infligeant de lourdes pertes à l'ennemi. Au moment où l'on croyait que les Japonais avaient définitivement triomphé, les russes ont pris de nouveau l'offensive, battu un corps japonais et reconquis par un effort désespéré une position stratégique importante. La valeur japonaise et l'intrépidité russe ont accompli des prodiges. Le carnage a dépassé tout ce que l'on a vu jusqu'à présent en fait de grandes hécatombes militaires. Ce coin perdu de la Manchourie est littéralement pavé de cadavres, et a bu des torrents de sang humain. Soixante mille hommes sont tombés les armes à la main durant ces boucheries héroïques. Hélas ! que nous sommes loin du congrès de la paix !

Au moment où nous écrivons, cette lutte épique n'est pas encore terminée. On se demande si les Russes vont pouvoir ressaisir, ou les Japonais achever la victoire.

\* \* \*

Les événements de cette mémorable guerre redonnent de l'actualité aux opinions émises par divers écrivains à différentes

époques, au sujet de ce que l'on a appelé "le péril jaune". Dans *l'Univers*, M. Eugène Veillot rappelle ce que son illustre frère écrivait il y a près d'un demi-siècle. " Cette marche des " jaunes", que quelques-uns se vantent d'avoir vaguement annoncée il y a huit ou dix ans, Louis Veillot la prévoyait et en dénonçait les périls longtemps avant l'entrée en scène du Japon. En 1858 et 1859, dans des articles intitulés: *L'Europe en Asie*, il disait que de ces contrées où les puissances européennes ne voyaient qu'une riche proie à se disputer, sortiraient bientôt des hordes armées et organisées à la moderne dont l'Europe pourrait être accablée.

" Alors, de tous ces Etats l'immense Chine seule était bien en vue. Elle représentait pour l'Europe toute la race jaune. Le reste suivrait ses destinées. Déjà attaquée et entamée par la Russie et l'Angleterre, elle semblait n'avoir guère d'autres moyens de défense que les rivalités des puissances qui la menaçaient. Les Jaunes passeraient-ils au service de l'Anglais ou du Russe? Bien que la France, protectrice des missionnaires en Extrême-Orient, parût disposée à intervenir, c'était là pour les voyants du monde politique toute la question.

" Mais les Jaunes ainsi travaillés et menacés n'auraient-ils pas un réveil? Ils l'auront, affirmait Louis Veillot :

" Il ne faut pas s'y tromper... Ces populations énervées de la Chine ne sont ni sans vigueur physique, ni sans courage guerrier, surtout dans le Nord. La discipline européenne développera promptement leurs qualités soutenues d'une vive intelligence. Il y a un sol ferme et fécond sous ces décrépitudes de l'extrême civilisation créées et alimentées par le mandarinat. La religion chrétienne y a trouvé des martyrs; un gouvernement énergique et juste y trouvera des hommes."

Dans un autre article, il disait :

" Des masses disciplinées sortiront de ces contrées pleines de ténèbres, de crimes, de souffrances, et l'Europe chrétienne qui aurait dû y porter la lumière et le salut ayant déserté sa mission, est gravement menacée d'en recevoir la ruine."

En présence des victoires japonaises, que dirait aujourd'hui Louis Veillot? Le "péril jaune" est maintenant visible et tangible. Et ce que le grand publiciste écrivait relativement à la Chine est en train de se réaliser par le Japon.



M. Balfour, le premier-ministre anglais, a ouvert la campagne oratoire d'automne, par un grand discours à Edimbourg, prononcé le 3 octobre. Répondant à l'assertion de M. Redmond, que les Irlandais, après la prochaine élection générale, tiendraient la balance du pouvoir dans la Chambre des Communes, et pourraient imposer leurs conditions, il a déclaré que ni lui ni ses collègues, ne feraient de marché avec les nationalistes. Ceux-ci pourraient trafiquer, s'ils le voulaient, avec les radicaux, mais les Unionistes n'étaient pas à vendre. La plus grande partie du discours de M. Balfour a été consacrée à la question fiscale. Le premier ministre a réaffirmé qu'il était personnellement opposé à la protection, et qu'il ne consentirait pas à demeurer le chef des conservateurs s'ils adoptaient cette politique. Mais, a-t-il ajouté, la Grande-Bretagne en est rendue à un point tel dans ses relations fiscales avec ses colonies, que la seule issue à une impasse dangereuse est une libre conférence avec les colonies autonomes et l'Inde afin de s'entendre sur une politique fiscale commune.

De son côté, M. Chamberlain a prononcé un grand discours à Luton, le 5 octobre. Il a parlé de la dépression dont souffre l'industrie agricole en Angleterre. La valeur des terres a baissé de plusieurs centaines de millions. Faisant allusion au discours de M. Balfour, M. Chamberlain a déclaré qu'il ne voulait pas de la protection telle qu'elle existait il y a cinquante ans, mais qu'il désirait faire payer aux étrangers un droit sur leurs exportations en Angleterre où ils font compétition aux travailleurs anglais. A moins que la Grande-Bretagne et ses colonies ne coopèrent il n'y a rien en vue que la désintégration de l'empire. Devons-nous traiter les sujets britanniques au-delà des mers mieux que des étrangers? Les colonies nous offrent d'entrer en négociations avec nous. Qu'allons-nous leur répondre? Dans la dernière partie de son discours, M. Chamberlain a répondu à certaines critiques de lord Rosebery; et il a aussi laissé comprendre que, suivant lui, M. Balfour poussait trop loin la circonspection.

\* \* \*

La mort vient d'enlever au parlement anglais l'un de ses vétérans et l'une de ses figures les plus remarquables, Sir William

Vernon Harcourt est mort subitement le 1er octobre courant, à l'âge de 77 ans. Il était le second fils du révérend W. Vernon Harcourt, de Nuneham Park, près d'Oxford. Il faisait partie du barreau de Londres depuis 1854; il posa sa candidature en 1858 sans succès, à Kirkealdy Burghs.

Dix ans plus tard, les électeurs d'Oxford l'envoyaient aux Communes. Il se rangea parmi les lieutenants de Gladstone. En 1880, il fut ministre de l'intérieur dans le cabinet libéral, et occupa ces fonctions jusqu'en 1885. Il fut chancelier de l'Échiquier en 1885, puis de nouveau de 1892 à 1895.

Sir William Harcourt était un orateur puissant et écouté.

Il fit dans ces dernières années une vive opposition à la fraction des libéraux impérialistes. Sir William Harcourt avait annoncé récemment qu'il ne se représenterait pas aux prochaines élections.

Sir William Harcourt est l'auteur de la loi de l'impôt progressif sur les successions votés en 1894.

Dans une entrevue avec un représentant du *Mail and Empire*, de Toronto, M. Goldwin Smith, qui avait connu le défunt intimement, a déclaré qu'il était le meilleur orateur populaire qu'il eût jamais entendu. "Sa perte, a-t-il ajouté, sera vivement ressentie par le parti libéral, qui n'a aucun homme de sa force pour le remplacer."

\* \* \*

Vers la fin du mois dernier, les membres du pèlerinage national français et les délégués de la jeunesse française, ont eu des audiences du Souverain Pontife. Dans ces deux occasions le Saint-Père a prononcé des allocutions vraiment émouvantes. Aux membres du pèlerinage, il a dit: "Vous ne pourriez, chers fils, Nous donner une plus douce consolation dans ces moments où Nous sommes profondément affligé par tout ce qui se trame au détriment de la religion dans votre patrie. Votre présence, en effet, Nous confirme dans Notre conviction que Dieu aime la France parce qu'il aime l'Église, et que puisqu'il protège son épouse, il veut aussi le salut de sa fille bien-aimée.

"Oui, Dieu aime la France, à cause des œuvres si nombreuses qu'elle a fondées pour le salut des âmes; œuvres qui, comme les eaux d'un fleuve majestueux, répandent de tous côtés leur action bienfaisante.



“ Dieu aime la France, à cause des conquêtes pacifiques de ses missionnaires intrépides, qui courent porter la lumière de la foi aux extrémités les moins connues de la terre et au milieu des ténèbres de l'idolâtrie.

“ Dieu aime la France, parce que si elle n'a pas toujours correspondu à la mission qu'il lui a confiée et aux privilèges qu'il lui accordait pour remplir cette mission, il n'a pas laissé sans punition son ingratitude, et il l'a relevée par cette même main, qui la châtiât.

“ Dieu aime la France, parce qu'en ces temps mêmes de proscription et d'angoisses, Il appelle ses fils auprès des sanctuaires de Montmartre, de Paray-le-Monial et de la grotte de Lourdes, à prier, à pleurer et à admirer les merveilles de sa toute-puissance. Dieu n'accorde des grâces pareilles qu'aux nations qu'Il veut sauver.

“ Dieu aime la France, parce qu'Il excite ses fils à manifester leur foi par le dévouement à l'Eglise, par l'attachement au Siège apostolique et par l'amour envers le Vicaire du Christ, en les amenant, même au prix de sacrifices, auprès de la chaire de Pierre pour entendre la parole de vérité, pour recevoir une direction dans leurs œuvres, pour se ranimer dans les luttes qu'ils ont à soutenir : une nation qui a de tels fils ne doit pas périr.”

Parlant deux jours plus tard aux représentants de la jeunesse catholique française, il leur a donné pour mot d'ordre : piété, étude de action. Et il leur a recommandé d'être toujours soumis aux directions de leurs évêques.

“ Ces fruits de bénédiction, a-t-il dit, Nous sont assurés par la protestation loyale que vous faites de soumettre à l'autorité épiscopale la direction de tous vos actes. L'expérience Nous a montré que cette direction est pour une œuvre de jeunesse la condition de sa vitalité chrétienne. Puissent-ils entendre cette vérité, tant d'aveugles qui se professent catholiques et cependant réclament une indépendance absolue envers toute autorité, et veulent une liberté qui ne serait plus celle des fils de Dieu mais des rebelles de Lucifer. Si l'obéissance est nécessaire en tout ordre de choses, ceux-là pourraient-ils s'en affranchir qui se consacrent à des œuvres dont la dépendance est si intime avec la charité et la religion ? Fasse le Seigneur que votre ex-

emple amène à résipiscence tous ces jeunes gens et que Nous puissions, avec eux comme avec vous, Nous réjouir du bien accompli, de la victoire remportée et des mérites obtenus!"

Mgr Turinaz, évêque de Nancy, assistait à ces audiences publiques. Et voici comment il rapporte, dans une lettre à ses vicaires-généraux, l'impression produite par la parole du Pape:

" Dans la seconde audience, M. le vicaire général Odelin, au nom de S. Em. le cardinal archevêque de Paris, a lu une éloquente adresse. Le Pape a répondu par un discours en italien qu'il a lu et dont la traduction devait être lue immédiatement par Mgr Bisleti, le maître de chambre. C'est la première fois que j'entendais Pie X parler en public. Il est orateur. Sa parole est noble et vivante, vraiment digne du Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sa voix est forte et vibrante. Il s'anime; son geste est énergique. Il a parlé de la France avec émotion. Il a répété quatre fois que Dieu aime la France. Il a dit: " Vous emporterez de Rome, non pas seulement l'espérance, mais la certitude que Dieu sauvera votre pays." La lecture de la traduction française, quoique faite d'une façon très distincte, n'a pas produit la même impression: l'accent et l'âme de l'orateur n'étaient plus là."

\* \* \*

Le parlement français a repris ses séances le 18 octobre. De tous côtés, l'on se demande si le problème de la séparation de l'Eglise et de l'Etat va recevoir sa solution durant la présente session. M. Combes est bien compromis par ses déclarations, les jacobins qui le poussent sont bien enragés. Mais cependant, tous ensemble ils ont peur, au fond, de la rupture définitive et en redoutent les conséquences.

" Parmi tant de libres-penseurs qui demandent la séparation, dit *l'Univers*, un très grand nombre la redoutent et beaucoup n'en veulent absolument pas. C'est une disposition d'esprit que l'on rencontre même chez tels et tels qui accusent M. Combes de simuler une résolution énergique et de songer encore à gagner du temps. En somme, les uns et les autres réclament la séparation parce qu'ils se croient sûrs de ne pas l'obtenir.



“ Il y a une farce au fond de cette manœuvre politique qui met en péril tant d'intérêts.

“ Une des rares idées que les jacobins aient débrouillées, et peut-être l'idée unique sur laquelle ils soient fixés, c'est la nécessité pour eux de conserver à tout prix le droit d'intervenir dans la nomination des évêques et des curés et même d'acquérir le moyen de se mêler de la nomination des vicaires. On n'aurait pas besoin de les presser beaucoup pour leur faire avouer qu'ils ambitionnent aussi un contrôle sur le choix des bedeaux, des suisses et des enfants de chœur.

“ Un clergé qui se gouvernerait en dehors de l'administration officielle; des évêques qui seraient désignés et qui exerceraient leurs charge sans que l'Etat et sans que nul parti politique laïque aient à donner une autorisation et à disposer d'un contrôle hiérarchique quelconque, c'est, pour la masse des libres-penseurs, une conception effrayante, inadmissible, intolérable. Si l'alternative leur était posée: ou de diminuer l'autorité de l'Etat ou d'augmenter le budget des cultes, ils préféreraient augmenter le budget des cultes. Voilà comment ils sont partisans de la séparation.”

Et voilà pourquoi, ajoutons-nous, bien des gens avisés, espèrent que la séparation n'est pas encore près de devenir un fait accompli.

\* \* \*

De passage en France, Son Eminence le cardinal Gibbons a été interrogé au sujet de cette question par un rédacteur du “Gaulois”, qui rapporte comme suit sa conversation avec ce haut dignitaire:

— “Qu'augurez-vous de la séparation de l'Eglise et de l'Etat?”

— “Je n'ose exprimer une opinion: votre pays est si différent du nôtre! me répondit le cardinal.

— “Sans doute, Monseigneur; mais si vous étiez archevêque français, que penseriez-vous de la dénonciation du Concordat?”

“Le cardinal resta un moment sans répondre, semblant hésiter, puis tout à coup avec force:

— “Monsieur, me dit-il, je ferais tout au monde pour empêcher cette dénonciation.

“ Ah ! si vous aviez un pays et surtout un gouvernement comme le nôtre, je tiendrais un tout autre langage. Oui, je suis très énergiquement partisan de l'Eglise libre dans l'Etat libre, mais auriez-vous cette liberté ? Hélas ! permettez-moi d'en douter ; le peu que je sais de votre gouvernement me laisse supposer, au contraire, que l'Eglise n'aurait aucune liberté et que ce ne serait pour elle que le commencement d'autres persécutions.”

Evidemment, quand son Eminence le cardinal Gibbons parle de l'Eglise libre dans l'Etat libre, il parle au point de vue particulier de son pays, les Etats-Unis. Car dans les pays catholiques, c'est l'union et non la séparation de l'Eglise et de l'Etat qui est l'idéal.

Abordant ensuite la question des ressources nécessaires pour la subsistance du clergé et pour le culte, le cardinal Gibbons a continué :

“ Les Anglais, les Irlandais, les Polonais sont très généreux et font à l'Eglise de continuelles offrandes, parce que, dans leurs pays respectifs, ils en ont contracté l'habitude et qu'ils se contentent de continuer ce qu'ils ont toujours fait.

“ Enfin, me dit avec un sourire le cardinal, nous avons les Italiens et les Français. Ah ! là, c'est une autre affaire : ceux-là ne donnent jamais rien à l'Eglise, parce que, dans leurs pays, ils savent que le prêtre est payé par le gouvernement ; ils le considèrent comme un fonctionnaire, et il nous faut au moins une génération pour apprendre à ces émigrés les devoirs qu'ils ont contractés envers nous. Mais ce qu'ils ne font pas, leurs enfants le font, et c'est ainsi que New-York, qui compte environ 1,500,000 catholiques, a plusieurs églises italiennes très prospères.

“ En cas de séparation dans votre pays, vous aurez donc pour le moins toute une série d'années avant de faire entrer dans la tête du peuple qu'il doit payer pour son culte et pour ses prêtres, et je prévois pour le clergé français des heures bien sombres, des moments bien douloureux.

“ Sans doute, je suis persuadé qu'il en triomphera, car je sais trop bien quelle est la valeur intellectuelle et l'esprit d'abnégation de vos prêtres, mais encore leur faudrait-il tout au moins la neutralité bienveillante de vos gouvernants, et c'est ce qu'ils n'auront jamais, du moins quant à présent.”



Le 2 octobre, on célébrait à Paris, le deuxième anniversaire de la mort d'Emile Zola. Les méprisables admirateurs du romancier pornographe sont allés déposer des couronnes sur sa tombe, au cimetière Montmartre, en chantant des hymnes révolutionnaires. A l'occasion de cette célébration libre-penseuse et anarchiste, M. Anatole Ilrance, zolaïste de marque, a proposé de donner au boulevard du Palais le nom du père ordurier des Rougon-Macquart. Cette impudente proposition lui a valu un éreintement bien conditionné de M. Henri Rochefort. Le directeur de *l'Intransigeant* a cité cette exécution très juste de Zola, publiée naguère par M. Anatole Ilrance :

“ M. Zola fatigué par l'accablante monotonie de ses formules.

“ La grâce des choses lui échappe; la beauté, la majesté, la simplicité le fuient à l'envi... Il ignore la beauté des choses.

“ Il prête à ses personnages “ l'affolement de l'ordure”. En écrivant *La Terre*, il a donné les *Géorgiques de la crapule*.

“ Son œuvre est mauvaise, et il est un de ces malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés.

“ Je ne lui nierai point sa détestable gloire. Personne avant lui n'avait élevé un si haut tas d'immondices. C'est là son monument, dont on ne peut contester la grandeur.

“ Jamais homme n'avait fait un pareil effort pour avilir l'humanité, insulter à toutes les images de la beauté et de l'amour, nier tout ce qui est bon et tout ce qui est bien. Jamais homme n'avait méconnu à ce point l'idéal des hommes... M. Zola est digne d'une profonde pitié.”

Arrive l'affaire Dreyfus, et M. Anatole Ilrance, retourné comme un gant, se prosterne devant ce malfaiteur nauséabond, Il a aujourd'hui l'audace d'écrire :

“ Je regrette vivement de ne pouvoir assister à la grande fête organisée par la Ligue des Droits de l'Homme. De toutes mes forces, j'aurais acclamé avec vous le nom d'Emile Zola. Ce fut un homme de puissant labeur, l'homme des grandes tâches.

“ Cet homme de pensée devint, en un moment, un homme d'action. En écrivant sa lettre *J'accuse*, il accomplit un acte révolutionnaire d'une puissance incalculable, dont les effets bienfaisants ne cessent de se produire dans notre vie morale et politique et se font sentir jusque dans les pays étrangers.”

M. Rochefort stigmatise cette scandaleuse volte-face de l'académicien dreyfusard : "Je ne crois pas, s'écrie-t-il, que jamais écrivain se soit déjugé avec un aussi imperturbable cynisme. Et pourquoi, s'il vous plaît, ce Zola est-il ainsi passé des profondeurs de l'égout dans la crypte du Panthéon? Uniquement parce qu'il a enfanté le factum le plus bête, le plus incohérent et le plus vide qui soit sorti d'un cerveau en déliquescence.

"Tant qu'il n'a eu publié que *l'Assommoir*, *Nana* et toute la série des *Rougon-Macquart*, Anatole Thibaut le traitait de crapule et de porc. Il écrit *J'accuse* et le même Thibaut demande au conseil municipal de changer le nom du boulevard du Palais en celui de boulevard Emile-Zola.

"C'est vraiment pousser hors de toutes les frontières imaginables le culte de la juiverie."

\* \* \*

Les journaux français ont publié dernièrement les chiffres officiels du dernier recensement de la population de la France, effectué en 1901. Voici les constatations navrantes que l'on peut en déduire :

Si l'on compare l'augmentation du chiffre de la population en un siècle, de 1801 à 1901, dans les principaux Etats de l'Europe, on trouve que l'Angleterre a passé de 15 millions 700,000 habitants à 41,500,000. c'est-à-dire qu'elle a presque triplé sa population, de même que l'Allemagne, qui de 24,500,000 (en 1815), atteint aujourd'hui 56,300,000. L'Italie a doublé, de 17,200,000 à 33 millions; l'Espagne est passée de 10 millions et demi à 18,000,000 et l'Autriche-Hongrie de 30 millions (chiffre pris en 1846) a atteint 45,300,000.

Quant à la Russie, son premier recensement officiel ne date que du milieu du siècle dernier. Il accusait une population de 67,700,000 habitants. Cette population se chiffre aujourd'hui par 115 millions et demi. Et pendant le même temps la France n'augmentait que d'un tiers, de 26,600,000 à 38,961,942 habitants, chiffre actuel.

En ces cinquante dernières années. la Russie a gagné 81 0/0,



le Danemark 79 p.c., les Pays-Bas 68 p.c., l'Allemagne 59 p.c., la Belgique 56 p.c., l'Angleterre 52 p.c., l'Autriche 49 p.c., l'Italie 36 p.c., l'Espagne 21 p.c. La France arrive mauvaise dernière avec 14 p.c. seulement.

\* \* \*

Un rédacteur du *Matin* publie la substance de certains entretiens qu'il aurait eus avec Mgr Geay. L'ancien évêque de Laval lui aurait confié les angoisses et les tortures par lesquelles il a passé avant la solution de la crise qui s'est terminée par sa démission. Voici quelques extraits de ces confidences; nous les reproduisons naturellement sous toutes réserves :

“ J'aurais bien volontiers donné ma démission, qui était une délivrance; mais le gouvernement refusa d'admettre un procédé qui fausse, d'après lui, tout le mécanisme du Concordat. J'attendis donc l'issue des négociations engagées, non pas dans la folle perspective de me maintenir malgré la volonté pontificale sur mon siège de misère, mais dans l'espérance qu'au lieu d'être un prétexte de rupture, mon départ serait bientôt l'objet d'un accord réparateur entre les deux parties contractantes. Il advint malheureusement ce qui était à prévoir; devant la mentalité catholique attisée par la haine de la croisade triomphante, je ne fus plus l'accusé, mais le révolté, l'apostat, l'outlaw contre lequel toutes les armes sont bonnes pourvu qu'elles aboutissent. Je ne vous dirai pas ma vie pendant ces quatre mois où j'ai connu toute la profondeur de la détresse humaine; la souffrance a presque nivelé ma mémoire et, quand je me retourne vers elle, je n'y vois plus qu'une suite de grands trous obscurs, où faillit sombrer ma raison.

“ Je n'osais plus entrer dans ma cathédrale ni dans mon séminaire; je ne pouvais pas aller à ma campagne de Saulge, d'où mes propres serviteurs m'eussent peut-être éconduit, où le curé, certainement, m'eût fermé son église. J'étais contraint de rester avec moi-même dans ce palais accablant, où jamais un prêtre, un ami, une lettre même ne m'apporta une parole de réconfort et de pitié. Le temps vint où il me fut impossible de sortir, on m'aurait sifflé; impossible de dire la messe, on m'aurait ex-

communié; impossible de confier mon angoisse à un être vivant, puisque mon confesseur lui-même refusait de me voir et de m'absoudre.

“ J'étais coupable de la faute sans pardon : la révolte, crime de Lucifer, et j'avais la sensation finale d'être abandonné des hommes et de Dieu.

“ Il me restait cependant un ami, un seul, l'abbé Barrier, vicaire général et prêtre irréprochable s'il en fut, qui trouva dans son cœur la force de braver mon opprobre. Or quelqu'un l'ayant prié d'être parrain de son fils, le curé de Vitré lui opposa une fin de non recevoir insultante et brutale, un refus dont l'Eglise n'use pas deux fois en dix ans contre les criminels publics et les scandaleux notoires.

“ C'en était trop !

“ J'accourus à Paris supplier une deuxième fois le gouvernement d'accepter ma démission et de la transmettre à Rome, ce qui était encore, à mon sens, un moyen terme de sauvegarder les droits primordiaux du pouvoir civil. On me répondit : “ Retournez dans votre diocèse.” J'aurais aimé mille fois mieux qu'on m'envoyât dans une prison où, au lieu de ma sinistre solitude, j'aurais du moins trouvé la communauté allégeante des hommes et de leurs douleurs.

“ Je suis revenu quand même à Laval, j'ai erré quelques jours encore dans mon palais solitaire, en pleurant comme un enfant. Mes vieux domestiques disaient entre eux :

“— Monseigneur devient fou !

“ Hélas ! je ne le devenais pas, je l'étais tout à fait, et, pendant de longues heures, je comprimais ma tête dans mes mains brûlantes pour y maintenir l'équilibre fuyant de ma pensée.

“ Un matin, comme je n'avais pas mangé depuis la veille ni dormi depuis trois jours, je n'y tins plus. Sans rien dire à qui que ce fût, pour ne réjouir ni compromettre personne, je donnai l'ordre nouveau de bifurquer sur la gare d'Angers. Je pris un l'ordre nouveau de bifurger sur la gare d'Angers. Je pris un billet pour Paris, où, après quelques heures d'attente à l'hôtel du quai d'Orsay, je montai, à deux heures du soir, dans l'express de Rome.



“ Je ne savais ce qui allait advenir ni ce qu'on allait faire de moi. Mais, quand le train s'ébranla, il me parut qu'il m'emportait vers la vie et la liberté. . . ”

Oui, c'était vers la vie et la liberté que le train emportait l'évêque rappelé au sentiment de ses devoirs envers l'Eglise et le Saint-Siège. Car c'était à Rome qu'il se rendait. C'était dans les bras du Père de la grande famille catholique qu'il allait se jeter. Nous lui laissons encore la parole, d'après le rédacteur du *Matin* :

“ Je me prosternai à ses pieds et lui dis tous les mots que m'inspira mon cœur désespéré. Je répétais avec plus de force que je n'étais ni un schismatique, ni un apostat, ni un fils indigne de la grande famille romaine, mais simplement un évêque qui s'était attardé sur la route orthodoxe, dans l'espoir d'un plus grand bien. Suivant la pente naturelle de mon esprit, j'en vins encore à parler de la conciliation, de l'entente et des maux innombrables qu'engendrerait la rupture.

“ Mais lui, impassible et doux, répliquait à chacune de mes phrases par la même assurance :

“ — *Fili Deus providebit!* (Mon fils, Dieu y pourvoira!) ”

Nous avons reproduit, sous les réserves que de droit, ces lignes émouvantes, parce qu'elles nous semblent contenir un précieux enseignement.

Quant à l'autre évêque démissionnaire, Mgr le Nordez, un correspondant du Temps annonce qu'il vient de se retirer à Valogues (Manche), dans une petite maison qu'il tient de sa famille. Son secrétaire, le chanoine Jon, l'accompagne dans sa retraite. L'ancien évêque de Dijon entend se consacrer momentanément à l'étude. “ Avant peu, écrit-il, à un ami, j'aurai retrouvé ma vigueur et je reprendrai mon labeur sous une forme nouvelle, au service de ma foi et de mon pays. Pour ceci, point de démission. ”

L'heureux dévouement de ces deux affaires douloureuses de Laval et de Dijon, montre bien la salutaire puissance de la discipline hiérarchique dans l'Eglise.

\* \* \*

Les dépêches annoncent que des élections générales vont

avoir lieu en Italie. Elles sont fixées au 6 novembre prochain. Les associations révolutionnaires et anarchistes déploient une grande activité, et font une propagande incessante.

D'autres parts, les agences télégraphiques prétendent que les catholiques vont être autorisés, cette année, à participer aux élections. Ce serait l'abandon du mot d'ordre: *ne electori ne electi*. Nous estimons qu'il faut accueillir cette nouvelle avec réserve. Rien n'indique que le Saint-Père ait levé le *non expedit* qui interdit aux catholiques l'action politique depuis 1870, c'est-à-dire depuis l'usurpation piémontaise.

\* \* \*

Ici aussi, au Canada, nous avons des élections générales, et elles font rage en ce moment. Le scrutin se tiendra le 3 novembre prochain. Les chefs politiques parcourent le pays. Sur tous les points de la Confédération, le peuple est convié à des assemblées où les orateurs s'efforcent de persuader leurs auditeurs de la bonté de leur cause. Les deux chefs, Sir Wilfrid Laurier et M. Borden, formulent leur programme dans la plupart des grandes villes du Canada. La bataille électorale est une des plus acharnées auxquelles nous ayons assisté depuis longtemps.

Un incident inattendu vient de produire une sensation considérable. L'honorable M. Blair, ancien ministre des chemins de fer et des canaux, et président de la commission des chemins de fer, a démissionné soudainement en renouvelant l'expression de son hostilité à la politique du gouvernement, relativement au Grand-Tronc-Pacifique. On conçoit l'émoi que cette nouvelle a causé dans le monde politique et dans l'électorat. Il reste à constater quelle influence la démission de M. Blair va exercer sur le résultat des élections.

*Thomas Chapais*

Québec, 20 octobre 1904.

---



## Notes Bibliographiques

**L'Immaculée Conception**, par le R. P. J.-B. Therrien, S. J. — in-12 (180 pages), — P. Lethielleux, Paris. Prix 38 cts.

L'Eglise universelle se prépare à célébrer solennellement le cinquantième anniversaire de la proclamation du Dogme de l'Immaculée Conception. Depuis que Pie IX a défini ce glorieux privilège de Marie, nos théologiens n'ont cessé de l'étudier et nos orateurs de l'acclamer. Mais personne, peut-être, ne l'a approfondi et mis en lumière autant que le Père Terrien.

**Pie X. (Le conclave de 1903. — Pie X intime. — Le nouveau pontificat)** par Julien de Narfon. Un volume in-8° écu, broché (Ch. Delagrave, Paris).

Admirablement versé dans la connaissance de Rome, M. Julien de Narfon, a su mieux que personne tracer au public un pittoresque tableau du conclave, faire vivre la physionomie encore peu connue du cardinal Sarto avant et pendant son élection, exposer enfin et commenter avec une modération qui n'exclut point la netteté et l'indépendance de vues les premiers actes de Pie X.

**Le Catholicisme dans les temps modernes, Tome premier, Ses résistances** (le Concordat, les événements, les doctrines), par l'abbé C. Gibier, curé de Saint-Palermes, à Orléans, in-8 écu. Prix \$1.00 — P. Lethielleux, Paris.

La première partie des importantes Conférences de M. Gibier sur "Le Catholicisme dans les temps modernes" vient de continuer dignement la série des ouvrages du même auteur si heureusement commencée. Le succès de ces ouvrages est dû non seulement à la notoriété de l'auteur, dont la paroisse modèle fait l'admiration de tous, mais encore plus assurément à sa manière neuve et actuelle de présenter les choses.

**Les Mensonges des Francs-Maçons et la loi de destruction des Congrégations**, brochure in-16, chez P. Lethielleux, Paris. Prix 10 cts.

**La Réglementation du travail**, par A. Béchaux, 1 vol. in-12 chez Victor Lecoffre, Paris. Prix 50 cts.

Ce volume fait partie de la "Bibliothèque d'économie sociale" publiée sous la direction de M. Henri Joly, de l'Institut, et devrait se trouver dans toutes les bibliothèques, surtout entre les mains de ceux qui s'intéressent aux questions sociales.

**Une Religieuse réparatrice** d'après son journal et sa correspondance, par Mme S. S. avec une préface de M. René Bazin de l'Académie française, 1 vol. in-12 chez Perrin et Cie, à Paris. Prix 90 cts.

**P.-L. Dubucourt**, par Henri Bouchot, membre de l'Institut, ouvrage accompagné de 30 gravures dans le texte et 5 gravures hors texte. 1 vol. gr. in-8° chez E. Moreau & Cie, Paris. Prix 90 cts.

Ce volume fait partie de la collection des "Arts célèbres" publiée sous la direction de Paul Leroi et placée par autorisation ministérielle du 15 juillet 1892 sous le haut patronage du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts.

**Saint Paulin, Evêque de Nole (353-431)**, par M. André Baudrillart, agrégé de l'Université. Un vol. in-12 de VII-190 pages, de la Collection "Les Saints". Prix: 50 cts. Librairie Victor Lecoffre, Paris.

Saint Paulin de Nole est surtout connu jusqu'ici, comme un poète qui a su conserver dans la littérature chrétienne une bonne partie des traditions classiques de l'ancienne Rome. Mais c'est aussi un gallo-romain, né à Bordeaux, d'une ancienne famille consulaire, qui est venu apporter à l'Eglise les fortes qualités de sa double race. Ajoutons que, contemporain de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Martin, de Sulpice Sévère, il a été en relations et en correspondance avec presque tous les grands saints de ce fameux quatrième siècle, qu'il a vu le sac de Rome par Alaric, qu'il a combattu le pélagianisme, qu'il a été mêlé à des fondations comme celle de l'abbaye de Lérins.

**Manuel du Latin Commercial** du Dr Ch. Colombo. In-12 (192 pages), broché, 1.00; en cartonnage classique, 1.25; en reliure souple. Prix 38 cts. P. Lethielleux, Paris.

Le Docteur Colombo s'était rappelé que le latin déjà, pendant des siècles, avait formé la langue universelle; que les marins de la Méditerranée avaient jeté aux échos de la mer d'azur ses consonnances harmonieuses; que la Tamise, la Seine, le Rhin, le Nil et l'Euphrate l'avaient compris; que les légions et les marchands de Rome l'avaient fait entendre aux extrémités du monde connu. Ce langage ne devait pas être difficile pour se faire aussi vite accepter de peuples barbares, sans écoles obligatoires. Le soupçon lui vint par maint passage, par mainte allusion des Anciens, que Rome parlait deux langues. Il se mit à l'ouvrage, et ce ne fut pas oeuvre facile de remettre sur ses pieds le langage populaire, le latin commercial. Les textes, évidemment, ne fourmillaient pas. Il fallut fouiller les cendres d'Herculanum et de Pompéi. Malgré tout, le but fut atteint et il se trouva que le latin populaire était la langue la plus simple, la plus facile du monde.

Cette langue universelle, ayant subi l'épreuve décisive de dix siècles d'usage, est d'une facilité telle qu'un élève de sixième l'écrit couramment et peut la lire comme sa langue maternelle. Quiconque a retenu quelques bribes de latin, sans avoir trop oublié la déclinaison et la conjugaison, peut, grâce au livre du docteur Colombo, écrire à l'instant même en latin commercial. Il suffit d'employer les cas suivant leur fonction (sujet ou compléments). A noter que dix millions de personnes, éparses dans le monde entier, l'élite des nations, sachant plus ou moins le latin, sont à même d'écrire incontinent en latin commercial, à le parler si l'on veut. Il n'est besoin que d'adopter la prononciation italienne, et, en ce point, pas d'hésitation raisonnable entre Rome et Paris.

Au milieu des essais plus ou moins heureux qui, récemment, ont été tentés il est juste de reconnaître que le latin commercial mérite une place à part. Notons, en terminant, que le latin commercial ne le cède au littéraire ni en force ni en concision: c'est la langue télégraphique par excellence. Tous ces avantages réunis permettent de regarder le latin commercial, non comme une utopie, mais comme la vraie langue universelle appelée, dans peu d'années, à rendre d'immenses services.